



MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON,

ET LA RESTAURATION.

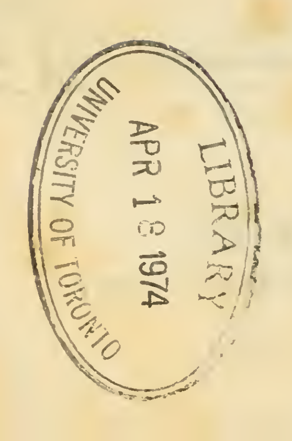


TOME VINGTIÈME.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1835.


LIBRARY
APR 18 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Douleur du comte d'Artois. — Les *jeunes prêtres et les vieux soldats*. — Le second sacre de Napoléon. — Bordeaux. — La caserne Saint-Raphaël. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Le duc d'Orléans. — Ses vertus comme père de famille. — Retour de MONSIEUR. — M. Marchehout. — Arrivée de Napoléon à Lyon. — Macdonald. — *Qu'est-ce que la garde nationale à cheval ?* — M. Fourrier. — Le général Simmer. — M. de Damas. — Le bataillon sacré. — *Buonaparte et sa bande !...* — Avez-vous connu Dumouriez? — Napoléon *battu* par le duc d'Orléans. — Maximes de Louis XVIII. — Barras. — Son portrait. — Les honnêtes gens de Toulon. — L'anniversaire de la mort de Louis XVI. — Les *Clichiens*. — Le manége. — L'abbé Poncelin. — Le fouet. — Le juge de paix courageux. — Fiévée. — Le 18 fructidor. — Barras, *cinquième roi de France*. — Il est agent des Bourbons. — David [illegible]unier. — M. de Guérin. — Les lettres de grace de Barra[illegible] le régicide. — L'exil. — Le rappel, et par qui !... — Quelques mots sur MONSIEUR. — Le duc d'Otrante. — *Il nous pen-*

dra ! — *Il nous sauvera !!!* — Souvenirs de 1796. — L'ami curieux. — Fouché voit le comte d'Artois. — Mon frère chez Fouché. — La Vendée. — Confiance en elle. — Elle n'est plus fondée. — Madame de Staël. — Son portrait. — Lucien Bonaparte. — Le comte de Chatillon. — M. de Metternich et Mirabeau. — Fausseté de cet assemblage. — Les livres faits avec des journaux. — Le duc d'Alberg.

Le comte d'Artois fut navré de cette scène... Elle lui révélait toute la gravité du mal.... L'armée avait la conscience de sa force et rendait injure pour injure. — On avait préféré de jeunes prêtres à de vieux soldats, et la chose arrivait maintenant au jugement du terrible tribunal d'un peuple outragé !... Le Roi voyait le mal, et cependant, chose étrange !... il ne vit pas aussi comment il pouvait être conjuré... La Restauration marcha à cette époque de faute en faute.

Pendant que Lyon *sacrait* une seconde fois l'empereur, une autre scène se passait à Bordeaux, à la caserne Saint-Raphaël (1), devant madame la duchesse d'Angoulême ; mais ici le drame devait être plus long. Il était mesuré aux forces de l'héroïne !...

Après la scène du 13e de dragons, le prince comprit qu'il n'y avait rien à faire à Lyon, et que le plus urgent était de revenir à Paris auprès du roi, et surtout de ne pas perdre de vue le duc d'Orléans, qui donnait alors beaucoup d'inquiétude à toute la

(1) La première émeute de Bordeaux avant la venue de Clausel.

famille royale. Il semblait qu'elle avait une seconde vue!... Car, à cette époque, il n'avait, je crois, aucune pensée *envahissante*, il connaissait celle du Roi, et il avait peur, c'est le mot, d'être mis dans quelque château fort, comme mesure de surveillance. Il s'effaçait le plus qu'il pouvait, et jamais il ne donnait lieu à le suspecter. Il était excellent mari, servait de garde en couche à sa femme, du moins fut-ce ainsi que me parla le concierge de Fontainebleau en 1814. J'étais dans une terre voisine de Fontainebleau et nous y allâmes. Le duc d'Orléans y était passé avec sa femme peu de jours avant. Le concierge nous raconta que la duchesse était malade et que le duc d'Orléans la portait lui-même dans ses bras pour la changer de lit... (1) Je me rappelle aujourd'hui, en écrivant ces lignes, qu'au moment où cet homme me racontait ce que je viens de dire, j'étais dans la chambre où l'empereur avait signé son abdication. J'étais appuyée contre la table où sa main s'était posée!... Et des pensées profondes, immenses m'enveloppaient de leurs réseaux infinis... Oh! combien elles eussent été étranges, si l'avenir soulevant son voile m'avait montré ce même duc d'Orléans, sortant de son intérieur de famille, abandonnant ce bonheur pour remplacer celui dont je pleurais alors l'éloignement,

(1) Madame la duchesse d'Orléans était alors enceinte de M. le duc de Nemours. « C'est un sujet de plus pour aimer et servir le roi, » dit madame la duchesse d'Orléans lors qu'elle sut qu'elle était accouchée d'un garçon.

et devenir le maître du trône de son fils!!! J'aurais dit courbant ma tête : Mon Dieu! vos décrets sont infinis!!

Monsieur s'empressa donc de revenir à Paris pour être auprès du roi. — Il partit de Lyon... mais comment?... seul!... (1) sans escorte!... Je ne parle pas d'*un cortége*, mais d'une garde d'honneur simplement!... Cette garde à cheval dont les casques reluisaient au soleil sous leur panache ondoyant, qui étalait le faste de ses armes damasquinées, eh bien! il ne se trouva dans ses rangs qu'un seul homme pour escorter le frère du roi, dont on plaçait naguère le nom avant celui de Dieu!... Enfin le 13e régiment de dragons, indigné de cette conduite, fournit quelques hommes et un de ses lieutenans, dont je me trouve heureuse de savoir le nom (2), ils accompagnèrent le prince jusqu'à dix à douze lieues de Lyon...

A peine le comte d'Artois avait-il pris le parti de partir, que les éclaireurs de Napoléon se montrèrent sur l'autre rive du fleuve. C'étaient des lanciers polonais et des hussards du 4e... A la vue de ces soldats qui annonçaient que l'Empereur s'approchait, ce fut une frénésie!... Toute la population immense du faubourg de la Guillotière sortit de ses maisons pour entourer Napoléon et

(1) Je n'entends parler que des personnes de Lyon. L'escorte du prince formée de sa maison lui est demeurée fidèle.

(2) Il s'appelle M. Marchebout et ne reçut aucune récompense; il vivait comme officier en retraite en 1831.

lui servir de cortége triomphal. J'ai parlé dans mes mémoires de son voyage du Dauphiné; mais j'avais gardé le silence sur Lyon, attendu que *Lyon* regarde la Restauration plus positivement.

Macdonald laissa partir le prince; mais il fit faire entièrement les barricades que le comte d'Artois avait fait seulement commencer, et se disposa à défendre le passage du pont de la Guillotière avec une ou deux compagnies que son nom et ses épaulettes, qui ne devaient pas servir là, contenaient encore... Mais à peine les éclaireurs de Napoléon furent-ils en vue des premiers soldats de Macdonald, que ceux-ci jetèrent leurs fusils et crièrent avec délire, vive l'empereur!... et plusieurs d'entre eux, qui savaient l'espagnol, ajoutaient cette formule usitée dans la péninsule:

Eh! vivà! vivà usted mil anos!...(1)

L'empereur parut alors à cheval à l'entrée du pont... En le voyant, ce furent des cris à faire trembler la terre!... Il s'avança avec cette gravité douce, ce demi-sourire et puis cette joie intérieure qui, en éclairant sa physionomie, lui donnait un charme infini; il s'avança sans obstacle, car les soldats, eux-mêmes, avaient brisé les barricades... Napoléon saluait à droite et à gauche avec affabilité et bonheur... Il reconnaissait quelques soldats, leur parlait, nommait les officiers!... Enfin s'approcha du maréchal... qui le salua respectueu-

(1) Qu'il vive mille années!...

sement et lui parla quelques instans à voix basse, mais seulement le temps d'échanger quelques paroles... Le maréchal retourna vers Paris et suivit le comte d'Artois, tandis que l'Empereur se rendait à l'archevêché.

A peine y fut-il, qu'il ordonna une revue. La garde nationale à cheval vint prendre ses ordres.

— Qu'est-ce que la garde nationale à cheval? dit Napoléon; nos constitutions de l'empire n'en admettent pas.

— Monsieur, dit-il au garde qui avait accompagné le comte d'Artois, lorsqu'il le revit, je vous donne la croix; vous êtes un brave homme!

Mais une nomination qui fut moins approuvée des Lyonnais fut celle de M. Fourrier, que l'Empereur fit préfet de leur ville avec le titre de comte! Cet homme, qui avait ordonné que Grenoble fermât ses portes à l'Empereur... qui voulait que le général Marchand conduisît la garde nationale de la ville contre lui!... — A quoi sert donc d'être fidèle? disaient ceux qui l'étaient.

Un mois après M. Fourrier fut déplacé.

Les généraux arrivaient en foule. La Restauration demeurait abandonnée chaque jour davantage, et Paris devenait moins peuplé. Chacun partait, soit pour aller au devant de l'Empereur, soit pour aller dans ses terres afin d'y être malade. Napoléon, au contraire, voyait autour de lui une armée d'officiers, outre les soldats qui accouraient par compagnies entières! Un jour il aperçut le général

Simmer; il fut à lui, lui prit l'oreille, la lui tira. — Mon pauvre Simmer, mon brave soldat! Tu es revenu près de ton ancien général. Ainsi donc vous ne m'avez pas oublié!

— Ah! sire!... et le brave homme pleurait avec sanglots...

On avait fait courir le bruit, dans Lyon, que M. de Damas (1) avait promis DE TUER l'Empereur. Comme il y a des fous, comme il y a des gens sages, que M. de Damas avait été, disait-on, *chef* de *partisans*, il pouvait se faire que cela arrivât. Le grand-maréchal envoya directement un officier à Monsieur Damas, qui fut révolté de cette odieuse accusation.

— Ma conduite, monsieur, dit-il à l'envoyé, ne répond pas à une si infâme accusation. J'ai tenu la campagne dans l'année 1814, défendant ma patrie contre l'étranger; c'était mon devoir? Mais c'était aussi celui d'un homme d'honneur; et je le suis assez pour repousser avec indignation ce que vous venez de me dire... monsieur!... J'ai suffisamment prouvé mon attachement à l'empereur en agissant avec mon corps franc comme je l'ai fait. Je suis prêt à recommencer.

M. de Damas fut présenté à l'Empereur par le grand-maréchal, et fut inscrit un des premiers

(1) Je ne sais si c'est Roger de Damas, mais je ne le crois pas. C'est un monsieur de Damas, homme de qualité et fort honnête homme.

pour faire partie du fameux bataillon sacré qui devait s'organiser à Lyon(1).

Lyon est fort important dans l'histoire des Cent-Jours et les cent-Jours sont immenses dans l'histoire de la Restauration. Aussi voilà pourquoi je m'arrête aussi long-temps sur ce qui concerne cette mémorable époque.

Lyon est le lieu où Napoléon ressaisit véritablement le pouvoir et acheva de dépouiller la Restauration... Il en restait bien un fantôme au château des Tuileries, mais ce fantôme était faible, débile et presque mourant. À Grenoble, Napoléon eut les moyens de reconquérir sa puissance; mais ce fut à Lyon véritablement, qu'il la ressaisit, qu'il remonta sur son trône. Enfin rien ne pourra jamais peindre le délire des Lyonnais!... Cette époque est récente encore... ils peuvent consulter leurs souvenirs... qu'ils disent quel amour ils montrèrent à Napoléon!... Ah! sans doute, en entendant ces milliers de voix lui répéter ces paroles d'adoration, qui aurait pu se douter que quelques mois plus tard le silence leur succéderait!... Mais c'était alors un amour... c'était une ivresse qui ressemblaient, pour tous, à l'amour de chacun pour sa première maîtresse... Il y avait de la passion dans les cris qu'on lui jetait... il y en avait dans les regards dont les femmes le couvraient!... Et les femmes! oh, les femmes!...

(1) On devait le former des officiers sans régimens et sans troupes, des officiers d'état-major, etc.

savez-vous ce qu'elles faisaient? elles se prosternaient... baisaient le pan de son habit en pleurant... et si l'une d'elles était assez heureuse pour pouvoir toucher sa main, alors elle était estimée heureuse parmi toutes ses compagnes!... Ces souvenirs, je le répète, sont trop récens pour être oubliés. — Hélas, cet entraînement fut peut-être la cause qui contribua le plus à perdre Napoléon!... il compta irrévocablement sur la France... Ce fut ce qui le perdit... Deux fois il le fut par trop de confiance... la première, par celle qu'il avait dans l'aïeul et la mère de son fils... la seconde, dans ce peuple dont les cris d'amour lui faisaient battre le cœur, comme celui d'une jeune fille palpite sous les paroles délirantes de son fiancé!...

Je l'ai déjà dit dans mes Mémoires, je ne sais pas quelle raison fit faire une ridicule comédie, le 10 mars, aux Tuileries. Le jardin était plein de monde, et je m'y promenais avec plusieurs personnes de ma connaissance, en discourant des curieuses nouvelles qui, chaque jour, arrivaient du Midi... Tout à coup paraît, au grand balcon de la salle des maréchaux, un officier des gardes-du-corps; il s'avança sur le balcon, et cria d'une voix puissante :

— *Buonaparte* a été complètement défait, lui *et sa bande*, dans la plaine de Bourgoing, par monseigneur le duc d'Orléans.

Il faudrait des volumes pour répéter ici tout ce que je fus obligée d'entendre avant de regagner

ma voiture!... Il y avait alors dans le jardin des Tuileries un grand nombre de serviteurs du Roi... un détachement entier de la Restauration... il y avait surtout un homme, que je ne veux pas nommer entièrement, mais qu'on reconnaîtra, car il est toujours le même, qui disait :

— Mais cela ne m'étonne pas du tout! Monseigneur le duc d'Orléans est un homme des plus habiles... il a fait la guerre sous Dumouriez... Avez-vous connu Dumouriez? me demanda-t-il pour la centième fois depuis que je le connaissais.

— Je n'avais que sept ans lorsqu'il quitta la France, colonel, lui répondis-je... J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire bien souvent.

— C'est vrai... mais c'est que Dumouriez, voyez-vous... c'était bien un autre homme que votre Buonaparte!... et, ma foi, monseigneur le duc d'Orléans est son digne élève... Il a donc frotté le petit Corse! eh bien! c'est à merveille!... J'irai ce soir au Palais-Royal me faire écrire chez madame la duchesse dOrléans... Et où l'a-t-il étrillé?... à Bourgoing!... oui, Bourgoing... belle position militaire!... Je l'avais toujours dit!... mais on ne voulait pas me croire!

D'autres vinrent après celui-là, et me répétèrent tout autant de sottises... Songez à tout ce qu'on devait dire dans les salons des Tuileries!...

Mais ce qui s'y passait de plus étonnant c'étaient les avis qu'on y donnait... les résolutions qu'on y

arrêtait!... Par exemple une chose certaine, un fait positif, c'est que Louis XVIII eut le désir de consulter Barras, l'ancien directeur. On a prétendu qu'au moment du 18 brumaire il préparait la Restauration des Bourbons ; la chose serait d'accord avec ce que disait Louis XVIII.

« Je ne repousse jamais aucune avance, n'importe » l'individu qui me la fait. Quitte ensuite à *revoir* » la récompense promise. »

La personne à qui Louis XVIII a dit ce mot remarquable pour son caractère, est encore *vivante et à Paris.*— Louis XVIII ajouta:

« Mes meilleurs amis ont mal compris mes inté- » rêts, car ils ont repoussé des gens qui, au fait, » fussent devenus *miens*, tandis qu'ils sont mes » ennemis ; et ils ne demandaient que des faveurs!... » eh bien! on leur en aurait donné, mais... »

Et le roi tournait son regard du côté du pavillon Marsan! Les deux frères ne s'entendirent jamais ensemble.

Voyons maintenant quel était l'homme dont Louis XVIII recherchait *l'expérience* et les conseils!...

M. le vicomte de Barras, était homme de grande qualité, car en Provence on disait par proverbe: noble *comme un Barras*, mais depuis il avait reçu d'autres lettres de noblesse en devenant régicide ; et puis, en essayant à son tour de la royauté, après avoir essayé de tout pendant le cours d'une vie à

la Figaro, tout homme de qualité qu'il était. Il avait d'abord été sous-lieutenant; puis, dans l'Inde, ayant fait naufrage à la côte de Coromandel, il se sauva sur un radeau et aborda dans une île habitée par des sauvages. — Il s'en fut ensuite, je crois, à Pondichéry, devint marin avec M. de Suffren, fut un détestable sujet, mangeant son argent dans ce qu'on appelait alors une académie, ruinant sa santé dans des endroits qu'à cette époque comme aujourd'hui, on nommait de même; enfin, au talent près, il ressembla à Mirabeau. Ce fut alors que vint la révolution, et M. de Barras, comme tous ceux qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner au ' 'me du bouleversement, se prononça pour lui; attaqua la cour dans les assemblées des bailliages, et, comme Mirabeau encore, se mit dans le tiers, tandis que son frère ou son père, je ne sais lequel, étaient dans les rangs de la noblesse; il fut un des héros de la Bastille, juré d'Orléans, votant à la convention, rejetant l'appel au peuple, et même le sursis!... Mitraillant dans le Midi, mais au moins comme militaire, et non pas comme ASSASSIN, ainsi que l'on dit et répété des gens qui n'y entendent rien... Il était brave, se battait bien, et je lui ai entendu raconter à lui-même (il était fort aimable et homme de bonne compagnie quand il le voulait) une aventure qui lui était arrivée à Pignan, près de Saint-Tropez... et où il s'était battu de sa personne avec un grand courage contre une troupe de bandits. Il écrivit à la Convention après

la prise de Toulon (1), cette phrase singulière : « *Je n'ai trouvé d'honnêtes gens dans cette ville que les galériens.* » Pressé par la crainte de Robespierre, Barras s'unit à Tallien, et fut un des thermidoriens libérateurs. Mais, quel que soit le motif qui l'ait guidé, le salut de la France en est résulté. — Après tout cela il devint *reactionnaire*, espèce de gens TERRIBLES, comme on le sait.... aussi ne fit-il rien pour se démentir!... et pourtant n'en poursuivit pas moins les royalistes, en *provoquant* la fête de l'anniversaire (2) de la mort de Louis XVI; il fit remettre aux pauvres tous leurs effets engagés au Mont-de-Piété, pour que le peuple fût heureux et joyeux à cette fête horrible. — Célébrer un supplice!... Mais nous étions insensés à cette époque de notre histoire!... Président de la Convention, Barras fit décréter Paris en état de siége quand les faubourgs vinrent lui demander du pain, et la constitution de 93!... Enfin arriva le 13 vendémiaire!... il fut l'un des cinq rois temporaires de la France; car qu'était-ce autre chose?... ils en avaient l'autorité. Et quand le pouvoir a les canons et le trésor dans ses mains, il faut une nouvelle secousse du pays pour que ce pouvoir croule, et cela ne se voit que de siècle en siècle... Aussi le directoire, tout avili qu'il était, et malgré M. de Talleyrand qui s'en moquait, se maintint-il pendant cinq ans!...

(1) 27 juillet 1794. En général le mois de juillet est rémarquable en grandes choses pour la France.

(2) 21 janvier 1795.

Barras était au reste LE SEUL qui eût un entier pouvoir, aussi toutes les attaques se dirigeaient-elles contre lui. Le parti *Clichien* ou le parti royaliste, celui du Manége ou le républicain, tombaient alternativement sur le *vicomte-roi-directeur*. — Il s'en prit à l'abbé Poncelin, propriétaire de la *Gazette de France*... Des agens de police entraînèrent Poncelin, sans qu'il s'en doutât, dans une maison dépendante du Luxembourg. Là il se trouva avec quelques jeunes gens qui, après lui avoir souhaité la bienvenue par une certaine quantité de *nasardes*, agirent plus sérieusement et le traitèrent comme on le faisait jadis pour une faute de rudiment. L'abbé Poncelin eût mieux aimé un bonnet d'âne ; il se mit à braire autant que s'il eût été âne lui-même, et s'en alla au même moment après avoir relevé ses chausses, chez le juge de paix de l'arrondissement du Luxembourg. Le mieux ne fut pas d'y aller; mais bien que le juge de paix *reçut* la plainte. Ce fut Fiévée, rédacteur de la *Gazette de France* qui le conseilla à Poncelin ; mais celui-ci, trop timide sans doute, arrêta lui-même l'affaire. Vint ensuite le 18 fructidor, cette journée où la bassesse et l'intrigue furent victorieuses dans la personne de Barras, et la vertu et la probité républicaines vaincues et persécutées dans celle de Carnot. Après la journée du 18 fructidor vint celle du 20 prairial an VII (1), où Sieyès voulut

(1) 18 juin 1799.

aussi combattre et fut battu par Barras. Ce fut à cette même époque que Barras eut des entrevues avec des agens de la maison de Bourbon. Lavilheurnois et plusieurs autres avaient communiqué, *non pas avec lui*, mais avec ses créatures. J'ai connu personnellement la plus influente, elle est encore à Paris et me saura quelque gré, j'espère, de ne la pas nommer, tant pour elle que pour une autre personne qui lui est alliée de bien près!... On a nommé David Monnier, comme agent de Barras auprès de Louis XVIII, en Allemagne, mais j'en connais deux autres qui furent encore plus loin que Monnier, qui ne disait que ce qu'on voulait lui faire dire. Joubert était dans le secret, le général Suchet aussi; mais seulement à demi... Pichegru en savait plus qu'eux tous, et Moreau, le fameux Moreau, en saisissant le fourgon de Pichegru, qu'il n'envoya que *trois mois* après au directoire, était-il un bon français! un bon patriote! non, mille fois non.

Monnier ne savait donc *pas tout*. Il y avait un autre agent, un homme intrigant, spirituel, qui *cavait* à toutes les tables, et jouant à tous les jeux, pariait pour tout le monde. Il fut aussi chargé de négocier et il le fit. Barras craignait pour lui, et voulait non-seulement des sûretés, mais des sûretés positives. Ce furent ces craintes réitérées qui firent apporter en France, par un M. de Guérin, des lettres de grace pour Barras, donné au nom de Louis XVIII.—Le duc de Fleury, mari de madame

de Montrond (1), chargé des pouvoirs du roi fut, dit-on, cause en partie de la non-réussite de la chose. Barras avait tout préparé pour la déclaration formulée dans le courant de vendémiaire, c'est-à-dire trois semaines avant le 18 brumaire. Comme il avait une grande confiance en Napoléon, il lui confia, dit-on, ses desseins aussitôt qu'il le vit, mais seulement en partie. Sieyès, qui de son côté voulait faire une révolution pour son compte, sonda le nouvel arrivé, et lui, dont l'œil d'aigle devinait tout, les comprit aussitôt, et, ne travaillant que pour lui, les joua tous deux en les méprisant. Le 18 brumaire fait, Napoléon envoya demander la démission de Barras, et celui-ci ayant un peu résisté, le premier consul lui fit dire de l'envoyer sur l'heure. Barras répondit par des offres de *services et d'amitié;* l'autre lui fit dire qu'il avait CONSPIRÉ et qu'il eût à s'éloigner et A L'HEURE MÊME. Barras partit, vendit Gros-Bois (2) à Moreau, et s'en fut à Bruxelles. — En 1805, il retourna en Provence, au château des Aigualades, près de Marseille. — Là, il fut encore turbulent à sa manière; car il était par-dessus tout paresseux et sybarite... Il fut donc encore compromis dans une conspiration qui avait pour objet le retour des Bour-

(1) Mademoiselle de Coigny, cousine de madame Sébastiani et du duc actuel de Coigny.

(2) Aujourd'hui à M. le comte de Castellane, ainsi que Fontainieu.

bons (1). — On l'exila je ne sais où, mais point à Rome, ainsi qu'on l'a dit et imprimé. C'était un homme devenu si peu important, et dont les actions, toutes mauvaises qu'elles étaient, ne pouvaient que venir de si bas qu'elles n'attaquaient plus ; car un homme qui avait comme lui renié sa caste, brisé tous les liens qui l'attachaient à la société des siens, et qui avait fait tout cela par ambition et pour être le premier là où il se trouvait le dernier; eh bien! un tel homme n'était plus *rien* pour la dynastie légitime qu'un transfuge dangereux, se vendant pour se revendre encore, et perdu dans un océan de perfidies et de corruption dont la vénalité était le plus faible vice.

Et voilà cependant les hommes que Louis XVIII rappelait auprès de lui!... dont il demandait les conseils!... Je sais positivement qu'en 1815, au moment où Barras était en Provence, Louis XVIII le fit demander... mais M. de Barras, soit qu'il craignît, soit qu'il voulût avoir *un titre* d'amitié récent et plus authentique que les lettres de grace accordées en 1799, exigea, pour venir à Paris, une lettre de la main même du roi, et cette lettre lui fut écrite. Une personne qui me tient de très-près l'a tenue dans sa main. Cette lettre était courte

(1) L'honnête et digne Thibaudeau, cet homme qu'on pourrait assimiler aux beaux caractères antiques, était alors préfet de Marseille, et mon frère lieutenant-général de police... Albert m'a certifié la chose dans tous ses détails.

et contenait seulement trois lignes très-expressives : elle fut portée par un courrier, et pourtant n'arriva que lorsqu'il n'était plus temps... Mais demander des conseils à Barras! .. encore là cette étroitesse d'idées... parce que Barras devait être ennemi de Bonaparte!... en effet, ses ennemis avaient prouvé une grande habileté !... Je le répète, puisque la Révolution n'effrayait pas, il valait mieux prendre Billaud-Varennes, celui-là du moins était uniforme dans sa conduite, c'est toujours honorable.

Cela nous a renvoyé bien loin de Lyon; mais cependant c'est toujours à cette même époque que nous sommes, j'y reviens maintenant.

Monsieur avait quitté cette ville le cœur navré. Son ame est belle; il a de la générosité, de l'affection, et, comme homme privé, il n'est pas un être plus fait pour être aimé par la grace de ses manières et un charme positif, venant, je n'en doute pas, de sa bonté et des qualités de son cœur, auxquelles la religion aurait donné un nouveau lustre, si, par son entourage, la piété ne s'était changée en un fanatisme demi-sérieux qui n'était plus de l'époque. Dans cette nouvelle attaque du sort, il vit une obstination si soutenue de la fortune à refuser toute assistance à sa malheureuse famille, qu'il désespéra à jamais de la voir rendue à la tranquillité qu'obtiennent les derniers artisans de cette même France, à laquelle lui et son frère ne revenaient demander une couronne, que pour obtenir le droit d'y avoir

leurs tombeaux... Il avait été ferme devant le danger, il ne le fut pas devant cette longue suite de jours qui se déroulaient devant lui comme le rouleau d'Ezéchiel, et ne lui montrait que désespoir et larmes; aussi, arriva-t-il à Paris profondément découragé; mais ce qui acheva de le frapper ce fut d'apprendre de son frère même qu'il avait vu Fouché et voulait encore le voir.

— Il peut nous sauver, dit Louis XVIII.

—Il achèvera de nous perdre! s'écria le prince... Oh! mon frère, pouvez-vous être aveugle à ce point!...

Le roi avait reçu, à ce qu'il dit à quelqu'un de son intimité, une impression fâcheuse de son entrevue avec Fouché. Celui-ci avait été blessé profondément du mystère que le roi avait apporté dans cette entrevue... Il avait été aux Tuileries à une heure du matin, avait attendu chez M. Hue, et toute cette manière *de bonne fortune* l'avait irrité, parce qu'elle l'humiliait. Je sais des amis fort intimes du duc d'Otrante qui furent long-temps à ignorer si en effet il avait vu le roi. Cette aigreur se fit sentir dans chacune de ses phrases; il observait le mal qu'il faisait, et il en jouissait; c'est pénible à dire, mais il était homme, et il agissait comme l'humanité. Lorsque Napoléon lui dit, au 4 nivose, que la machine infernale avait été dirigée par les JACOBINS, il SAVAIT le contraire; il se borna à répondre, à ce que m'a dit Gohier :

« Ils en sont bien capables... mais je crois qu'il y en a d'autres avant eux. »

Et le lendemain il avait fait une liste de proscription (1), et voilà une partie de son rapport... ne pouvant le présenter comme des assassins *de faits*, il les présente comme assassins *d'intentions*.

S'ils n'ont pas été pris le poignard à la main, ils étaient CAPABLES *de l'aiguiser et de le prendre !... Ce ne sont pas là de ces brigands pour lesquels la justice et ses formes sont instituées ; c'est une guerre atroce, qui ne peut être terminée que par un acte de haute police extraordinaire, qu'en mettant ces hommes dangereux en surveillance hors du territoire européen* (2).

Ce rapport est officiel et vint du ministère de la police. Et quels étaient ces hommes proscrits !... des complices de Fouché !... Ainsi donc, il avait vendu le sang de ses camarades pour obtenir la faveur de Napoléon. Et dans quels termes les abandonnait-il ?... en les accusant ! en les brisant comme un verre !... et Louis XVIII pouvait ajouter confiance à ces offres de service !... On a dit et répété que M. le comte d'Artois était inférieur à son frère; je n'en ai rien vu : à l'époque des Cent Jours, MONSIEUR s'est montré en tout bien autrement judicieux que Louis XVIII.

(1) Ils étaient cent trente, et tous, hommes de la révolution.

(2) Cet arrêté et ce rapport sont au *Moniteur* et sont officiels.

Après avoir combattu long-temps l'opinion du Roi, MONSIEUR prit tout à coup la plus singulière détermination. Un de mes amis (1), qui tenait de très-près à cette cour, vint un matin chez moi et me dit : — Devinez ce que veut faire MONSIEUR.

—Je vous demande de ne pas mettre ma perspicacité en jeu, car je suis inhabile à deviner, et avec le gouvernement d'aujourd'hui, cela est de rigueur.

— Eh bien! MONSIEUR veut voir Fouché.

— Cela ne m'étonne pas.

— Cela étonne pourtant tout le monde, et M. de Blacas plus que tout autre.

— Je le crois bien; il s'étonne du débarquement de l'empereur!

— Ne l'accablez pas, le pauvre homme, il est frappé de mort. Mais n'avez-vous aucune nouvelle d'Allemagne?

Je regardai le questionneur. C'était la seconde fois qu'il me demandait cela depuis huit jours. J'en conclus que le cabinet des Tuileries était inquiet de celui de Vienne, et que le roi de Rome éveillait des craintes.

Je répondis négativement; et je ne voulus même pas montrer une lettre que j'avais reçue de Vienne, et qui n'avait que très-peu de jours de date. Elle ne contenait que des relations de fêtes, et ne parlait

(1) On sait ce qu'on appelle *amis* dans le monde. Il y a des gens qui viennent chez vous trois et quatre fois par semaine, et à qui votre confiance ne s'ouvrirait pour rien.

nullement de politique. Mais cette enquête me déplaisait; on savait que j'étais amie du prince de M..., et on ne réfléchissait pas que même s'il m'eût parlé de politique, ce qui n'arrivait jamais, j'eusse été discrète; mais il n'en était rien. Néanmoins cette manière de me demander tacitement de trahir l'amitié me déplut. Hélas! j'étais destinée à être en butte aux deux partis.

Monsieur vit donc Fouché; mais le caractère des deux frères se montra dans cette circonstance comme dans toutes celles de leur vie. Monsieur ne voulut aucun mystère, et Fouché s'en fut au pavillon Marsan en plein jour et à la face de tout Israël.

L'entrevue fut singulière. Fouché fut mieux *en tout* qu'il ne l'avait été avec Louis XVIII. Il en dit la raison à quelqu'un qui me la redit le même jour. — Monsieur est loyal et droit, dit le duc d'Otrante; il me déteste, et peut-être a-t-il raison; mais au moins il ne me flatte pas. Je savais qu'en allant le trouver, il ne me mandait auprès de lui que pour puiser quelques lumières dans ma longue expérience. Je lui ai dit des vérités dures, mais nécessaires. Il les a écoutées. C'est un homme de cœur! C'est un homme dont on pourrait faire un roi, mais!...

Il s'arrêta et ne voulut pas poursuivre.

— Mais quoi! lui dit l'ami à qui il parlait. — Oh! rien. — Il marcha quelque temps dans son cabinet, et reprit. — Oui, monsieur pourrait faire

un des bons rois qu'aurait eus la France. C'est un bon arbre qui reverdirait plus beau que jamais s'il se laissait ôter bon nombre de branches mortes. Mais son frère avec son Horace, son grec et son latin, ses éternelles citations de vers et de prose, et ses *finesses si peu fines*, est après tout plus commère qu'une vieille portière.

Ce fut à mon frère que le duc d'Otrante parla ainsi. Il connaissait Albert, l'estimait, et savait qu'il était de force à le comprendre dans ce moment difficile où si peu de gens comprenaient l'état de la France.

MONSIEUR avait été affligé d'entendre le duc d'Otrante lui prédire une seconde émigration ; il avait une extrême confiance dans ce que pouvait la Vendée, et il se forgeait là-dessus des espérances ridicules. Fouché les détruisit, sans lui ôter la volonté que cela fût ; aussi tout ce qui l'entourait trouva-t-il une sympathie en lui répétant :

La Vendée sera fidèle.

Mais la Restauration avait négligé la Vendée. La Restauration écouta trop vite les petites vengeances qu'on avait à exercer contre les provinces de l'Ouest, parce qu'elles s'étaient soumises. Oui, elles s'étaient soumises ; mais après sept années de guerre civile ! Ces sept années étaient à elles seules une preuve que la Vendée ne se soulèverait pas de nouveau. C'est en vain que les serviteurs de MONSIEUR lui rappelaient les noms de Lescure, de Charrette, de Larochejaquelein, de d'Elbée !

— C'est parce qu'ils *avaient été*, qu'ils n'étaient plus. Les terres fertiles ne rapportent pas tous les ans.

Il est une personne importante dans la Restauration, parce qu'elle a puissamment influé sur l'action morale qui a ramené les Bourbons en 1814, dont je n'ai pas encore parlé, et qui voyait plus loin que les autres dans cet avenir qu'on avait comme gâté à plaisir, c'est madame de Staël. Cette femme supérieure non seulement à son sexe, mais à bien des hommes d'état de cette époque, était en guerre avec Napoléon, et lui a peut-être fait autant de mal que si elle avait eu vingt mille hommes à sa disposition pour le combattre. Madame de Staël ne fut pas appréciée par lui, chose que je ne puis comprendre; comment la véritable supériorité de cette femme ne lui fut-elle pas révélée! — Comment ses écrits tracés en caractères de feu, et dans lesquels se lisent les vrais sentimens de la noble liberté, de la véritable essence de l'homme, n'ont-ils pas été jugés par Napoléon comme ils devaient l'être. Publiciste profond, écrivain passionné, dont l'éloquence entraînante subjugue en lisant; femme héroïque, dont l'ame grande et chaleureuse repoussa toujours l'hypocrisie, n'embrassa et ne suivit que la cause de la justice et de l'humanité, madame de Staël avait un génie dont la France devait être fière;... car elle était devenue Française depuis que son père s'était donné à nous. Et cependant elle se vit

exilée de ce beau pays qu'elle aimait au point de pleurer quand on lui parlait de la France lorsqu'elle était à Coppet. Elle y rentra avec une joie profonde en 1814 ! Mais en voyant la conduite de la Restauration, elle prévit qu'elle aurait encore des jours d'exil. Un de mes amis intimes, le comte de Châtillon, qui à cette époque était à Paris, pour faire imprimer le poème de Charlemagne, par Lucien, était aussi l'ami de madame de Staël (1), et la voyait souvent. Il me disait qu'elle était inquiète et voyait fort en noir. Comme elle avait pour elle une longue expérience, et surtout celle du malheur, on pouvait la croire, et puis elle aimait les Bourbons. — Louis XVIII venait de lui rendre les deux millions de son père, ce qui ne faisait pas faiblir son attachement à la cause royale, et lui donnait au contraire presque une seconde vue.

— Ils se perdent, disait-elle un jour à la fin de janvier 1815. Ils se perdent, et le font en aveugles. C'est affreux à voir!

Elle recevait alors tous les partis. Ce qui lui fit dire un soir chez elle :

— Ne trouvez vous pas que mon salon ressemble à un hôpital, on y voit des blessés de tous les partis !

Le comte de Châtillon, qui jamais n'avait quitté Lucien pendant toute son *Odyssée*, l'avait néanmoins laissé partir d'Angleterre pour Rome, afin

(1) Elle logeait alors rue Royale.

de venir en France donner ses soins au poëme de Charlemagne (1). Comme Lucien avait été excellent pour les artistes et les littérateurs, pendant qu'il était ministre de l'intérieur ; il les retrouva tous au jour du malheur. Lemercier, Legouvé, toute la littérature de 1800, se groupa autour de l'œuvre de l'exilé pour lui donner protection. M. de Châtillon avait dessiné les vingt-quatre illustrations, Didot imprimait, tout allait à merveille.

Mais tout en donnant ses soins au manuscrit de Lucien, le comte de Châtillon s'occupait aussi de l'état de la France. Il s'en voyait exilé parce que sa fidèle amitié l'ayant attaché pour toujours à Lucien, et celui-ci n'ayant pas voulu y rentrer avec Louis XVIII, il quitterait de nouveau sa patrie lorsque le poëme serait imprimé.

— Je n'ai plus que peu de temps à passer auprès de vous, me disait-il avec chagrin. Mon ouvrage s'avance.

Un jour, c'était dans le courant de février, il vint chez moi de meilleure heure, il paraissait ému. — Il venait de chez le duc d'Otrante. Je lui demandai ce qu'il avait.

— Savez-vous ce qu'il m'a dit? C'est que la Restauration n'avait que peu de JOURS d'existence. Il prétend qu'elle a fait tant et tant de sottises,

(1) J'en ai parlé plus longuement dans mes *Mémoires*, aux 17e et 18e volumes.

qu'elle ne peut se soutenir contre la première vue de Napoléon.

— Avez-vous dit cela à madame de Staël ?

— Oui, elle pense de même, et craint beaucoup. Vous savez comme elle aime Paris ? Car pour elle la France est dans Paris, et si elle doit le quitter elle sera au désespoir.

Cette conversation de Fouché me donna à penser. Je demandai à mon frère ce qu'il présumait, et son opinion sur la Restauration fut exactement la même que celle que M. de Châtillon venait de rapporter. Quant à Madame de Staël, elle quitta Paris aussitôt qu'elle apprit le débarquement de l'empereur et s'en fut en Suisse avec toute sa famille.

J'ai raconté tous ces incidens en m'arrêtant souvent dans ma route toutes les fois que je trouve à tracer le portrait d'une personne qui a été plus ou moins influente dans la révolution, pour montrer en quel état était la Restauration en France. Je veux surtout bien faire voir comment les princes étaient entourés et conseillés. J'ai déjà dit que j'aimais mieux révéler plusieurs faits peu connus que de suivre l'exemple de tous ces faiseurs de mémoires qui prennent les journaux du temps et font des livres vrais ou faux avec ces moyens-là. C'est ainsi que j'ai lu l'autre jour dans un de ces mémoires que l'auteur était *liée* avec moi et je ne l'ai jamais *vue* ni elle non plus : il suit de là qu'elle dit de moi des choses flatteuses qui ne sont pas vraies. C'est ainsi que les mémoires de Louis XVIII, rédigés du

reste par un homme de beaucoup d'esprit, manquent d'exactitude quand ils veulent parler de personnes. Ils ne font connaître ni les habitudes, ni les dictions simples et ordinaires qui donnent tant de charme à un récit, quand celui qui raconte peut dire : *J'ai vu. J'y étais !*... L'autre jour en parcourant un de ces livres, fait avec des livres, je trouve, par exemple, une phrase relative à M. de Metternich ; l'auteur a probablement entendu dire qu'il portait de la poudre, et comme dans sa pensée *poudre* et *coiffure* sont synonymes, il s'est imaginé que M. de Metternich avait une frisure immense, et il dit :

« *Le chef de la diplomatie autrichienne et même de l'Europe était là* (1), *à étudier la physionomie de chaque arrivant au Congrès... On le reconnaissait surtout à sa vaste coiffure qui lui donnait de la* RESSEMBLANCE AVEC MIRABEAU.

Or, tous ceux qui connaissent M. de Metternich savent qu'à présent comme toujours il porte de la poudre, mais sur ses cheveux coupés à la titus. Il n'a jamais changé de coiffure.

Le même auteur dit aussi, en parlant du duc de Dalberg. — *Il était médiocre !*

— Non pas du tout. Il était au contraire fort

(1) Au congrès de Vienne. Cela se trouve, ainsi que beaucoup d'inexactitudes, dans les Mémoires appelés *Mémoires de Louis XVIII.*

habile. C'était un homme d'une grande finesse, pas mal rusé, et plus peut-être qu'il ne convenait, mais ayant beaucoup de talent... Il a fait bien du mal à la France.

CHAPITRE II.

Le 11 mars 1815. — L'officier des gardes-du-corps. — Le commandant de la garde nationale. — Conseil donné à Monsieur. — Le général Dessoles. — Les ordres du jour. — *Il pleut.* — *Il fait* trop chaud. — Le parasol en taffetas couleur de rose. — La devise. — La revue du Champ-de-Mars. — Souvenirs rappelés. — Histoire des drapeaux tricolores. — L'archevêque de Reims. — L'autel du Champ-de-Mars. — Le comte d'Artois et ses fils. — Scène touchante. — Madame la duchesse d'Angoulême. — L'ordonnance selon *les rois nos aïeux !...* — M. de Chateaubriand et Paul Courier. — Lois sur la presse. — *Étonnez-vous après cela des cent-jours !!!*

C'était le 11 mars 1815. Monsieur se promenait avec agitation dans son cabinet, en écoutant un officier supérieur des gardes-du-corps, qui lui affirmait sur sa tête et son honneur que la garde nationale marcherait tout entière au-devant de Bonaparte. Monsieur l'écoutait d'un air sombre, et, se rappelant la conversation de Fouché, il semblait ne pas ajouter de confiance à ce que lui répétait l'officier des gardes-du-corps. En général la maison du roi avait de bonnes intentions et du dévouement, mais

une extrême jactance présidait à tous leurs discours. C'était comme une hallucination qui se plaçait entre eux et la vérité. Les rêveries de Coblentz revenaient comme en 1791, et de plus il s'y joignait le plus grand malheur de la Restauration, un sentiment de la faiblesse du gouvernement dont voulait profiter chaque corps militaire ou civil de la maison du roi et des princes de sa famille. Cela n'allait guère avec le dévouement et l'attachement qui pourtant existaient. Une grande union était d'absolue nécessité, et rien n'était plus désuni que le prince et ses serviteurs. Je raconterai tout à l'heure une histoire qui arriva dans l'une des compagnies rouges (les mousquetaires de M. le marquis de la Grange). Qu'on se rappelle la conduite de la mère (1) de madame la duchesse de Blacas et de madame de La Ferronaye lors de la naissance de la première mademoiselle ;... et puis qu'on me dise comment une cour dont les courtisans parlaient à chaque instant *des droits* qu'ils avaient sous Louis XIV et sous Louis XV, pouvait se soutenir dans un pays encore tout meurtri des coups qu'il avait reçus dans la querelle qu'il avait soutenue pour s'affranchir à jamais de ces mêmes priviléges... Et comment ces mêmes courtisans ne réclameraient-ils pas les droits qu'ils avaient sur leurs inférieurs puisqu'ils exigeaient que le roi se soumît à ceux qu'ils prétendaient avoir sur son autorité ? Voilà ce que disait le

(1) Madame de Monsorreau.

pays... Non, la Restaurarion était un enfant qui n'était pas venu au monde viable et qui ne pouvait subsister.

Cependant MONSIEUR commençait à laisser arriver la lumière jusqu'à lui. Il était impressionnable, parce qu'il était encore jeune d'ame et de sentimens. Cette lueur terrible qui lui montrait la révolution toujours existante et seulement comprimée par la main d'acier de Napoléon, mais reparaissant plus terrible devant un gouvernement faible, lui avait troublé l'esprit; et ce même jour il écoutait impatiemment l'officier aux gardes, lui racontant que toutes les légions allaient crier vive le Roi! et demander à marcher contre le TYRAN... Dans ce moment on annonça un commandant supérieur de la garde nationale.

Ce commandant est un homme de cœur, et son ame est vraiment française. Il résolut de parler à MONSIEUR; mais la chose était difficile, il fallait le faire sans lui demander une audience. Il imagina un expédient : ce fut d'emporter avec lui des brevets qu'on distribuait dans la garde nationale, pour permettre de porter la décoration du lis... Ces brevets étaient revêtus de la signature du prince... la plupart n'avaient que *sa griffe*, mais ceux-là eurent l'honneur de la signature véritable, pour laisser parvenir de bonnes paroles aux oreilles du prince.

Le comte d'Artois aimait et estimait ce commandant; aussi, dès qu'il le vit, il fut à lui :

Ah, lui dit-il avec empressement, je vous attendais!... Eh bien! quelle nouvelle de l'esprit public? je vais passer la revue...

— Monseigneur, je désirerais que V. A. R. ne fît cette démarche que demain. D'ici là, elle peut obtenir un grand, un immense avantage... Et alors une revue aurait un résultat... mais avant, je crains!...

Les personnes qui étaient dans le cabinet de MONSIEUR lancèrent des regards furieux au commandant; mais il ne s'en inquiéta nullement, parce que sa conscience lui ordonnait de parler.

Oui, monseigneur, lui dit-il, vous croyez aller à un triomphe, et vous allez à une déception, si vous passez la revue ce matin même...

— Mais, dit le prince, que dois-je donc faire?

Le commandant était en ce moment auprès de MONSIEUR... Il s'approcha de lui un peu plus encore, et, baissant la voix, il dit :

— V. A. R. va ce matin même à la séance royale avec le roi... Eh bien, que MONSIEUR et monseigneur le duc de Berri prêtent à la Charte le serment que la nation attend depuis si long-temps, et je vous jure et vous engage ma foi, monseigneur, que toute la garde sera à vous.

MONSIEUR s'arrêta un moment devant le général et le regarda fixement pendant quelques minutes, ensuite il lui dit avec chaleur :

— Oui sans doute je le ferai!... Mais comment

en est-il besoin?... Comment la France peut-elle douter de moi?...

Le commandant baissa les yeux sans répondre... il aimait le prince, mais ne pouvait aller au-delà de la vérité et de sa conscience, et il savait que la famille royale n'avait fait que des fautes tout en voulant faire le bien.

Il est un homme qui pouvait leur faire autant de bien à eux qu'il leur a laissé faire de sottises, c'est le général Dessoles. Il a prouvé qu'un homme pouvait être honnête et loyal et devenir nuisible. Il avait été de la révolution et connaissait parfaitement ses contre-poisons. Mais, comme tous ceux qui n'y avaient mis que le bout du doigt, il ne voulait pas en parler, et avait l'air de ces hommes qui évitent de passer à côté de quelqu'un de mal famé qu'ils ne veulent pas saluer ayant une honnête femme au bras. C'est une réticence funeste parmi les réticences que celle qui vous fais méconnaître un ancien ami... Le général Dessoles ne voulut donc pas être *dirigeant* dans cette tourmente qui avait l'apparence d'une *bonace*, et il eut trois fois tort, car il pouvait beaucoup encore une fois et fit fort peu.

Je suis fâchée de rappeler ici un fait de bien peu d'importance en apparence, et qui fit rire aux dépens du général Dessoles, à un tel point que plusieurs *jeunes gens*, *vieux soldats*, voulaient lui envoyer un parapluie couleur de rose; ce fut moi qui les en empêchait. Ce fait eut lieu le 15 ou le 16

août 1814 ; il était tout simplement maladroit comme tout ce que la Restauration faisait alors.

C'était un ordre du jour du général Dessoles, qui commandait en chef la garde nationale de Paris , et qui était en même temps major-général de toutes celles de France, sous monsieur le comte d'Artois qui en était le colonel-général. Voici l'ordre du jour :

« S. A. R. MONSIEUR, comte d'Artois, colonel-général des gardes nationales du royaume, a chargé le général en chef de consigner dans *un* ordre du jour les témoignages de satisfaction qu'elle a donnés à MM. les chefs de légion après la revue du Champ-de-Mars.

» S. A. R., qui savait que la garde nationale s'était rassemblée et formée pendant *une pluie forte et continuelle,* a dû être plus vivement frappée de la belle tenue que présentaient les douze bataillons, et du bel ordre dans lequel ils occupaient leurs lignes de bataille. Le prince a vu avec autant de plaisir que de SURPRISE l'ensemble avec lequel la garde nationale a exécuté le maniement des armes, etc., etc.

» La satisfaction du prince colonel-général a été partagée par S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême, et par madame la duchesse d'Angoulême qui accompagnaient leur auguste père, et avaient voulu assister à la revue, et par leur présence en augmenter l'intérêt, etc., etc. »

Suivent quelques autres détails sur des batail-

lons instructeurs, et cet ordre du jour est signé, « le général en chef, major-général, comte Dessoles !... » Trois semaines plus tard, il en paraît un autre par lequel on prévient la garde nationale de Paris, *qu'attendu l'extrême chaleur,* on manœuvrera dès le matin pour éviter le grand soleil.

Que tout cela se fasse, c'est à merveille; il est même à croire que les plus déterminés de nos vieux militaires évitaient la pluie et le soleil quand ils pouvaient, et ils faisaient bien; mais dans des circonstances comme celles où se trouvait la Restauration, c'était plus que maladroit. J'ai vu et tenu dans mes mains le parasol couleur de rose qu'on voulait envoyer au général Dessoles, avec ces mots traduits de l'espagnol brodés autour : *Pour le chaud et pour le froid* (1). Et cependant le général est un de nos bons généraux, un de nos hommes habiles; mais il fut maladroit en cela, et chez nous la maladresse ne se pardonne pas.

Il est vrai de dire pourtant que le souvenir de cette revue de la garde nationale avait été pour beaucoup dans la résolution de MONSIEUR pour passer celle du 11 mars 1815. J'ai sous les yeux les notes de cette revue, et je vais en rappeler quelques incidens qui se rattachent presque à la séance royale.

Ces notes contiennent de singuliers détails, et ces détails donnent eux seuls la mesure de l'aveuglement général dans lequel on marchait à cette

(1) Para el frio; para el caldo.

époque. Pour les rendre plus piquans, il faut se rappeler que cette grande revue du Champ-de-Mars avait surtout pour motif de détruire *jusqu'au souvenir* des aigles de l'empire et du drapeau tricolore de la révolution. C'était, comme on le sait, la monomanie de toute la famille royale. Il fallait anéantir ces souvenirs par une cérémonie éclatante ; et on ordonna celle du Champ-de-Mars. Elle devait bien un peu rappeler celle de la fédération, mais on n'en était pas là vraiment pour l'erreur ; et nous allons voir bien autre chose.

Il fut donc décidé que le roi donnerait les drapeaux à la garde nationale, et que madame la duchesse d'Angoulême donnerait et attacherait elle-même les cravates qui devaient être brodées par elle. En conséquence, le général Dessoles fut chargé de faire faire les drapeaux. Il y en avait douze.

« Mais où cela se fait-il faire? demanda-t-il à l'officier supérieur qui était près de lui en ce moment. Faites-moi le plaisir de vous charger de cela. »

L'officier, c'était M. T...., il n'en savait pas plus.

« Ma foi, se dit-il, l'homme qui doit le mieux entendre cette besogne, ce doit être Percier. »

Il fait demander Percier, lui explique ce dont il s'agit, et lui fait faire d'abord les dessins. Percier les lui apporte, ils représentaient le vaisseau, armes de la ville de Paris, brodé aux quatre angles en soie blanche sur champ de gueules. Au milieu étaient les armes de France.

Le dessin soumis à l'examen de ceux qui devaient le faire, retourna dans les mains de Percier pour qu'il le pût terminer. Il le donna ensuite à Jacob, le fameux fabricant de meubles, afin qu'il fit les douze drapeaux.

Comme l'ouvrage était long, il ne fut terminé que la veille de la cérémonie. Ce jour-là on apporta les drapeaux chez le commandant en chef de la garde nationale. M. T.... les reçut, les examina, et tout aussitôt une réflexion rapide vint le frapper, et il courut chez le général Dessoles.

« Mon général, nous avons fait une belle besogne ! Nous n'aurons pas de drapeaux pour demain !

— Comment, diable ! s'écria le général ; et l'on vient de me dire que Jacob les avait apportés ?

— C'est vrai. Mais ils ne pourront pas servir.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils sont tricolores !

— Tricolores !... »

Et le général Dessoles demeura stupéfait devant M. T..... Celui-ci l'entraîna devant les drapeaux.

« Que voyez-vous là ? lui demanda-t-il, voilà le champ de gueules, le drapeau est blanc, et les armes de France fournissent leur contingent pour le bleu. Ainsi donc, les drapeaux portent d'argent, de gueules et d'azur, ce qui, traduit en français, fait bien rouge, bleu et blanc. Et si les trois couleurs ne sont pas réparties comme elles l'étaient

sur nos anciens drapeaux, elles n'en sont pas moins dans ceux-ci bien positivement.

Le général Dessoles était confondu. Le temps pressait. Il ne fallait pas songer à faire refaire d'autres drapeaux. A le dire, encore moins. Cependant il fallait prendre un parti.

« Écoutez, dit M. T..., le plus singulier de la chose, c'est que bien certainement ceux qui ont fait l'ouvrage ne s'en sont pas aperçus. — Il faut payer d'audace et faire comme si nous ne l'avions pas vu non plus. Mais il y a mieux. Conseillez à madame la duchesse d'Angoulême de faire une répétition ce matin dans son salon, aux Tuileries. — Le prétexte est tout simple. C'est une grande cérémonie. Il est question de paraître en public devant tout Paris. Il ne faut pas qu'elle se trompe en rien. Proposez-lui donc de lui faire porter un drapeau pour qu'elle y attache la cravate et ne soit pas troublée au moment d'agir demain.

Le moyen fut trouvé bon; la princesse fut enchantée de la pensée de M. T.... On apporta un des drapeaux aux couleurs maudites dans un sanctuaire qui ne devait certes pas s'attendre à les y voir accueillies comme elles le furent. La chose se passa admirablement. La duchesse d'Angoulême remplit son propre rôle; le général Dessoles fit celui du roi; M. T... fit le sien; M. *********, fit celui du comte d'Artois. On déploya exprès le drapeau plusieurs fois devant la princesse, mais sa pensée était si loin de ce qui était, que l'évi-

dence elle-même ne la frappa aucunement.

« Eh bien ! dit le général Dessoles ; le mieux est de nous taire et de garder un religieux silence. Notre intention est bonne, après tout. Que Dieu nous protège. »

M. T... lui promit le secret ; et en effet, il fut si bien gardé, qu'en 1815 il parut un ordre du jour qui remerciait M. T... du zèle qu'il avait montré pour la conservation des drapeaux de la garde nationale (1).

N'est-il pas curieux de voir madame la duchesse d'Angoulême broder elle-même des cravates pour les drapeaux de la garde nationale de Paris, les attacher de sa propre main, et que ces drapeaux portent les trois couleurs ! Ils les portent sans qu'aucun de ceux que la chose intéresse aussi vivement, le distingue ni en soit offusqué par une répulsion secrète et invincible.

C'est ici le lieu de rappeler un fait qui est antérieur de beaucoup à 1814, mais qui pourtant se rattache à la garde nationale trop immédiatement, pour n'être pas mentionné au moment où madame la duchesse d'Angoulême lui donnait une preuve d'intérêt. On verra que ce n'était qu'une dette acquittée.

Le jour de l'invasion des Tuileries par le peuple, le 20 juin 1792, à deux heures après midi, une foule

(1) Il n'y avait pas songé ; c'était tout simplement le garde magasin qui les avait enfermés.

immense vint à la porte du château pour obtenir la permission de planter un arbre de la liberté dans la cour du Palais. Le roi permit l'entrée seulement à une députation; mais à peine la porte fut-elle ouverte, qu'une multitude ivre et furieuse se rua dans les cours, du côté des écuries, et se dirigeant enfin vers le pavillon de l'Horloge, déclara, au milieu d'affreuses imprécations, qu'elle voulait faire le siége du château, si toutes les portes ne lui étaient ouvertes. La salle des gardes était fermée. Les révoltés frappèrent sur la porte avec des bûches et des massues. Ce fut dans ce moment que parurent dans la galerie de Diane quatre cents gentilshommes qui vinrent offrir au roi leurs épées et leurs vies. — Mais Louis XVI les remercia; et comme ils insistaient, le roi, persuadé que le peuple n'avait point d'intentions hostiles contre lui, leur recommanda de se retirer. Mais, en voyant qu'ils refusaient de sortir, Louis XVI prit de l'humeur, et le témoigna par une parole peut-être bien dure pour sa noblesse, mais bien belle de confiance pour ses sujets plébéiens.

« Monsieur, dit le roi en s'adressant à l'officier (1) de la garde nationale, de service près de lui, je vous prie de faire retirer ces messieurs, la garde nationale suffit pour ma sûreté. »

Les gentilshommes s'éloignèrent, la mort dans l'ame; plusieurs brisèrent leurs épées... Le seul

(1) M. Aclocque.

maréchal de Mouchy demeura près du roi; il avait près de quatre-vingts ans!...

Cependant, les portes avaient cédé à la furie de l'attaque... un panneau tout entier tomba. — A cette vue, le roi s'écria:

— Ouvrez les portes!...

Aussitôt, la vaste salle des maréchaux (1) fut inondée d'une foule furieuse et délirante... Le roi fut entouré et plusieurs fois sa vie fut en danger. Le vieux maréchal de Mouchy se tenait constamment près de lui, assis sur un tabouret, et, tout aussitôt qu'une pique ou un poignard s'approchait de la poitrine de son roi, il se levait, silencieux comme une ombre, et venait se placer devant sa poitrine, pour que la sienne lui servît de bouclier.

Mais ce fut la garde nationale qui, dans cette horrible journée, sauva véritablement la famille royale du poignard assassin. Le colonel Aclocque, prévenu dès la veille que l'orage commençait à gronder, avait composé le poste du château avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire. Au moment où le flot populaire se répandit dans la salle des gardes, les gardes nationaux entourèrent le roi, l'isolèrent et parvinrent à le placer dans la profonde embrasure d'une fenêtre, éloignant de lui, autant qu'ils le pouvaient, le danger qui menaçait sa tête déjà dévouée à la mort.

Pendant que ces scènes d'horreur se passaient

(1) Elle était alors salle des gardes.

dans les appartemens d'en haut, des excès encore plus horribles se commettaient dans l'étage inférieur : des femmes échevelées et furieuses, des hommes ivres de vin et altérés de sang, s'étaient jetés dans les appartemens de la reine, et l'appelaient à grands cris des noms les plus infâmes, en la cherchant pour la massacrer... Marie-Antoinette, tremblante pour le roi, était montée dans les appartemens supérieurs pour le rejoindre et mourir avec lui. Partout elle ne voit que des hommes au dernier degré de l'ivresse la plus brutale, portant des piques, des poignards et des sabres dont ils aiguisent les pointes, pour qu'elles fassent mieux leur devoir, disent-ils avec un sourire infernal.

Mourante de terreur, la reine veut encore tenter un effort pour rejoindre madame Elisabeth et ses enfans; elle retrouve sa belle-sœur au moment où celle-ci allait mourir en passant pour elle (1)... Elle est reconnue alors par ces monstres qui lèvent vingt sabres nus sur sa poitrine ! La reine allait périr, lorsque Dieu, qui lui réservait une couronne qu'elle devait acheter par des souffrances et des peines inconnues ici-bas, lui envoya un secours inespéré qui éloigna la mort d'elle au moment où elle allait la saisir... Deux cents gardes nationaux, habillés à la hâte, étaient accourus par l'escalier des arcades... ils entourèrent la reine, sa belle-sœur

(1) Ce ne fut pas le 6 octobre que madame Élisabeth dit ce beau mot : Laissez-les faire, ils me prennent pour la reine!... C'est au 20 juin.

et ses enfans, et les emmenèrent dans la salle du conseil. Là était une immense table qu'on appelait la *table des délibérations ;* les gardes nationaux placèrent cette table devant eux et la royale famille, pour se défendre contre la populace furieuse, dont les cris de sang continuaient toujours!... La contenance des défenseurs de la reine était si belle qu'elle ne put retenir une exclamation de reconnaissance. Ses yeux, secs tandis qu'elle était aux prises avec le danger, se mouillèrent en voyant *le peuple de Paris* prendre la défense de celui qui devait être un jour son roi...

— Sauvez mes enfans et ma sœur! s'écria-t-elle en serrant le jeune dauphin dans ses bras.,.. Quant à moi, ne défendez pas ma vie, si elle doit coûter une goutte de sang!... (1)

La lutte fut terrible et dura plusieurs heures. Ce ne fut qu'à sept heures du soir que les appartemens furent libres, et que la famille royale put se réunir dans la chambre du roi... Tout avait été ravagé, brisé, saccagé par la folie la plus furieuse et la plus acérée dans ses coups. Aussitôt que la reine aperçut Louis XVI, elle courut à lui en fondant en larmes :

—Voilà mes sauveurs! s'écria-t-elle en montrant les gardes nationaux qui l'avaient délivrée...

(1) Je ne parle qu'en général de cette belle scène que je ferai connaître dans tous ses détails dans un ouvrage que je publierai au mois de janvier 1836. Ce sont les *Mémoires de Marie-Antoinette.*

— Messieurs, leur dit Louis XVI, ma reconnaissance est trop vivement sentie pour être bien exprimée. M. Aclocque voudra bien me donner vos noms, pour que je puisse m'acquitter comme je le dois... mais, en attendant, je vais prier la reine d'embrasser l'un de vous.

— Oh, oui, oui! s'écria la reine; et, tout aussitôt, elle avança sa joue avec un charme ravissant.

Madame Elisabeth suivit l'exemple de la reine... M. Hue prit alors M. le dauphin dans ses bras, car ce cher enfant était trop petit, encore bien petit... Cependant il dit de lui-même :

« Messieurs les gardes nationaux, je dirai à M. Hue de m'apprendre tous vos noms, afin que je puisse prier Dieu pour vous tous les soirs. »

Quant à Madame royale, alors âgée de treize ans, ces horribles scènes l'avaient tellement frappée qu'elle ne pouvait que pleurer en silence.

Pendant ce temps, le roi était passé dans son alcôve et changeait rapidement de linge sous ses rideaux :

« Mes enfans, leur dit-il, *si je venais à vous manquer* avant le moment, n'oubliez JAMAIS ce que les habitans de Paris ont fait aujourd'hui pour votre bonne mère et pour moi; vous êtes destinés à nous survivre, je vous lègue ma reconnaissance; ne l'oubliez pas (1). »

(1) Ces paroles sont textuellement celles du roi. Elles indi-

Sans doute, madame la duchesse d'Angoulême ne l'oublia JAMAIS... Néanmoins, j'aurais voulu que le souvenir en eût été plus proclamé. — Mais, après tout, il est impossible que son cœur n'ait pas donné une grande latitude à ses souvenirs le jour où elle se trouva au Champ-de-Mars, en face de ces mêmes hommes dont les rangs étaient formés par ceux qui avaient sauvé son père, sa mère et elle-même, ou tout au moins leurs fils et leurs neveux!...

C'était une imposante et belle cérémonie que cette distribution de drapeaux. Retournons maintenant à elle... (1)

Les douze légions, en grande et belle tenue, étaient réunies depuis le matin, le mercredi 7 septembre 1814, dans l'enceinte du Champ-de-Mars. Le temps n'était pas sûr, cependant la foule était immense. Il était bien curieux de voir *cette mer* de têtes s'agiter, et donner l'idée d'un tableau fantastique raconté par Hoffmann, par l'effet bizarre produit par les plumes de toutes couleurs, les touffes de fleurs, et les ombrelles et les parasols desti-

quent que le roi connaissait la source de tout ce qui se passait.

(1) On me pardonnera, je l'espère, de suspendre quelquefois mon récit pour y faire entrer des faits qui s'y rattachent et qui sont intéressans doublement par leur nature. Ce n'est pas une histoire, ce sont, comme mes mémoires, des souvenirs qui se réveillent mutuellement à mesure que je les retrace.

nés à sauver du *soleil et de la pluie*, comme celui qu'on avait fait pour le major-général, et que les mauvais plaisans portèrent à cette même revue où je le vis... Les talus du Champ-de-Mars étaient couverts de monde, à un tel point que nous ne pûmes parvenir à nous placer qu'avec une peine infinie, chose à laquelle nous ne serions pas parvenus sans l'assistance d'un bon et bien excellent ami d'enfance, à moi, *le duc de Dino*, qui nous fut d'un grand secours. Il y avait plus de vingt-quatre mille hommes sous les armes : j'avais vu bien autre chose à Boulogne, mais c'était néanmoins un magnifique coup d'œil.

Je rencontrai plusieurs personnes de mes amis et de ma société; toutes discouraient sur la ressemblance de cette journée avec celle de 1790, qui devait procurer le bonheur parfait à la France, et qui ne lui donna que du malheur.

Un autel resplendissant d'or et de riches draperies était dressé vers l'Ecole-Militaire, en face du trône du roi, et n'était pas tout-à-fait au milieu; il était placé sur une sorte d'estrade, et couvert d'un dais. Le trône du roi était d'une grande magnificence, et dressé sous le péristyle de l'Ecole-Militaire : au-dessus, le grand balcon et les fenêtres adjacentes étaient drapés avec un luxe qui rappelait encore l'empire; je dis le mot *rappeler* avec d'autant plus de raison, que tout ce qui servait en cette circonstance avait été primitivement employé en ce même lieu pour la bénédiction et la

distribution des aigles à l'armée par l'empereur, immédiatement après le couronnement... Il y avait bien des vieux soldats d'Austerlitz et de Wagram dans ces douze légions... Pourquoi réveiller tant de souvenirs dans leurs cœurs... pourquoi toujours des maladresses?... pourquoi?... Oh! qu'il y aurait de réponses accablantes!...

Monsieur le comte d'Artois était encore fort bien à cette époque de sa vie. Depuis, il a éprouvé une telle douleur à l'ame, que ses traits se sont flétris avant l'âge, et sa taille, d'ailleurs si élégante, s'est courbée sous la main de plomb de la destinée... Mais, je le répète, alors il était presque aussi jeune que ses deux fils; il arriva vers onze heures et demie, à cheval, ainsi que le duc d'Angoulême et le duc de Berry; il parcourut le Champ-de-Mars au pas, parlant et souriant, et vraiment, dans ce moment, il y avait un charme très-positif dans la puissance magique exercée par ce fils de France, revenu dans sa patrie après vingt ans d'exil... Les souvenirs, et il y en avait de profonds en ce moment, comme je crois en être assurée, firent place à un mouvement d'entraînement, et les cris de Vive Monsieur! se firent entendre dans toute l'enceinte. A midi le roi vint avec madame la duchesse d'Angoulême; ils étaient tous deux dans une voiture couverte qu'ils quittèrent pour monter dans une calèche. On a dit que M. le prince de Condé était du cortége, je ne l'y ai pas vu; la garde nationale cria beaucoup Vive le roi! et, selon l'usage

on mit le lendemain dans les journaux que S. M. était vivement émue; je dirai tout-à-l'heure, à l'occasion du retour de l'Empereur, ce qu'il faut penser de ces émotions-là!....

Après avoir fait le tour du Champ-de-Mars, le roi fut s'asseoir sur son trône, et madame d'Angoulême se mit auprès de lui; alors les princes prirent également place, et l'on remarqua que le colonel-général ne se mit pas en tête de la garde lorsqu'elle défila; mais ceci est injuste; je l'observe seulement pour le dire, parce que je sais que ce fut l'objet de beaucoup de réflexions.

Ce fut en ce moment qu'on vit un spectacle admirable et imposant à la fois : par la grille à droite du trône, entrait alors une longue procession, conduite par le vénérable archevêque Talleyrand de Périgord. Il était déjà revêtu de ses ornemens sacerdotaux, et sa figure vénérable, animée du désir d'attirer véritablement la protection divine sur ces drapeaux qu'il allait bénir, était belle à servir de modèle... Avec lui venait une suite immense de prêtres et d'ecclésiastiques de tous ordres et de tous les degrés dans l'église, également revêtus de leur habit sacerdotal... Cette vue fit une profonde impression... Ces prêtres avançaient à pas lents, au milieu de troupes formant la haie. Le général Dessoles marchait en tête du cortége... — On lui reprocha cela. — Au fait, nous n'étions pas encore familiarisés avec les spectacles religieux et militaires tout à la fois... Au surplus,

on tira le canon pourtant; car enfin, il fallait bien avoir l'air militaire, puisqu'on parlait à des soldats.

Mais ce qui fit vraiment de l'effet fut la distribution des drapeaux : madame la duchesse d'Angoulême fut on ne peut pas plus digne et convenable dans cette circonstance; elle fut la noble petite-fille de son aïeule et la digne fille de sa mère par la grâce, oui, la grâce, chose qu'on lui refusait, avec laquelle elle s'acquitta de sa mission toute guerrière, et pourtant pacifique, par les hommes de la nature de ceux qui étaient devant elle. Vingt hommes par légion avaient été désignés pour recevoir le drapeau; ils quittaient leur ligne au bruit d'une harmonieuse et admirable musique (1), et allaient vers la princesse. Elle avait ce jour-là, comme toujours, une toilette fort simple; cependant elle était parfaitement mise. Sa robe d'une blancheur éblouissante, était de blonde sur du satin blanc, et son chapeau avait un bouquet de plumes blanches, que le vent faisait tourbillonner autour de sa chevelure blonde, tout cet ensemble lui donnait un aspect élégant et gracieux. Ce fut l'effet qu'elle fit à tous ceux qui, ainsi que moi, la virent à une distance qui n'était ni trop éloignée ni trop rapprochée. Le roi donnait les drapeaux (2), et Madame attachait aussitôt *la cravate* au fer de

(1) C'était tout le Conservatoire et les premiers artistes de Paris.

(2) Ces drapeaux étaient si lourds que le général Dessoles,

lance : cette cravate était, comme on le sait, en soie blanche avec une broderie d'or; les drapeaux étaient de même étoffe de soie blanche, le bout était formé par une fleur de lis encadrée dans une pique; aux quatre angles, sur un fond de gueules, on voyait brodé en soie blanche le vaisseau de la ville de Paris, tandis qu'au milieu étaient les armes de France et ces mots brodés en lettres d'or : *Garde nationale de Paris.* Le général Dessoles présenta le drapeau de la première légion à MONSIEUR, MONSIEUR le présenta au roi, le roi inclina gracieusement, avec un sourire, le fer de lance vers MADAME, qui alors y attacha la cravate, et mit à cette action une bonne façon et une dignité remarquables; les autres drapeaux et le guidon de la garde à cheval furent remis de la même manière.

Après la remise des drapeaux, les chefs de légion s'avancèrent vers l'autel, pour que M. Talleyrand de Périgord les bénit. Tout le monde se mit à genoux, et le canon tira, la musique joua de nouveau *Henri IV*, *Charmante Gabrielle,* et *Où peut-on être mieux!...* les chefs revinrent ensuite au pied du trône, alors le roi se leva. C'était dans de semblables momens que sa malheureuse tournure faisait un effet parfaitement ridicule... s'il eût été maigre, on aurait mis cela sur le compte du malheur; mais le moyen de parler douleur et larmes en voyant

qui n'y avait pas réfléchi, fut au moment de ne pouvoir les porter. On ne lui laissa que le bout de la pique à porter.

un homme qui pesait trois cents, qui les pesait parce qu'il mangeait douze côtelettes à son déjeuner ! enfin, je sais ce que j'entendais dire alors, et ce que je voyais autour de moi. Je n'avais pas encore quitté le monde, et son livre irrécusable m'était ouvert.

Louis XVIII aimait à parler parce qu'il parlait bien; aussi ne voulait-il pas manquer cette occasion. Il se leva et s'adressant aux chefs de légion, il leur fit un discours très-court; au reste il ne faut pas le lui reprocher : mais ce qui m'étonna, fut de voir Monsieur se tourner vers lui et montrer le désir de lui parler aussi. Je m'approchai davantage, et j'entendis Monsieur dire d'une voix émue ;

— Sire ! la garde nationale est profondément sensible à l'honneur que lui fait Votre Majesté en lui donnant elle-même ses drapeaux (1) ! Je puis affirmer qu'elle en est digne, et que tous ceux qui la composent, Sire, sont prêts à mourir pour Votre Majesté. Parmi eux, Sire, je puis ajouter (et sa voix était très-émue) qu'il n'en est pas un plus dévoué que leur colonel-général !

A l'instant ce fut un coup électrique ; les vingt-quatre mille voix n'en firent qu'une, et ce fut le mot de vive le roi ! qui fut clairement et vivement articulé, mais avec une franchise d'action et de

(1) J'ai écrit ces paroles en rentrant le même jour. Ce sont celles mêmes du comte d'Artois. Ainsi que les incidens de la cérémonie, que j'écrivis aussi le même jour dans mon journal.

mouvement que je n'ai vue que cette fois-là. Aussitôt le roi, qui n'était pas préparé à cette scène, fut pris par cet élan spontané; il ouvrit ses bras, et le comte d'Artois, dont la franchise et la sensibilité étaient réelles, s'y jeta en pleurant comme aux jours de sa jeunesse. Oui, le comte d'Artois eût fait un bon souverain sans son entourage! Cette scène m'est demeurée toujours dans le souvenir et dans le souvenir du cœur. Louis XVIII avait, dit-on, plus de moyens. Cela, d'abord, ne m'est pas prouvé; mais il n'avait pas le même cœur. Le malheur de M. le comte d'Artois fut d'être soumis plus qu'un autre à cette *fée obstacle*, mauvais génie de sa famille, et d'être dominé par les vieilles idées. Le lendemain, il partit pour une tournée dans le midi. Il fut à Lyon, et il y fut reçu de manière à lui faire trouver la réception du 10 mars bien douloureuse! — Mais veut-on voir une preuve de ces idées surannées et de leur puissance? En voici une qui prêta non-seulement au ridicule, ce qui est déjà beaucoup chez nous, mais qui fit un très-mauvais effet comme chose anti-libérale, et certe ce n'était pas le moment.

Le roi voulait réformer *son conseil*. Il rendit donc une ordonnance par laquelle il le recréait, en ces termes :

« Louis, PAR LA GRACE DE DIEU, roi de France et de Navarre, etc., etc.

» Notre intention étant de compléter incessamment l'ordre de notre conseil, nous nous sommes

fait représenter les réglemens *faits par les rois nos prédécesseurs*, et nous avons reconnu qu'il était difficile d'avoir un meilleur système (1); que néanmoins il y avait de l'avantage à le simplifier, etc., etc. »

Et dans la même ordonnance il y a, art. 2 : « Nous nous réservons *le droit de nommer des conseillers* d'*église et d'épée*. »

Ce fut alors qu'on vit aussi paraître l'ordonnance sur la liberté de la presse, c'est-à-dire le projet de loi relatif *à la police de la presse*. Je me rappelle l'effet sinistre que fit le premier article où l'on disait :

« Voulant assurer à nos sujets les bienfaits de la Charte, etc., etc. »

On promet la liberté de la presse, et puis, par une modification, vous voyez l'art. 3 du titre 1er qui vous dit :

« A l'égard des écrits de 30 Feuilles et au dessous, les préfets et les directeurs de la librairie peuvent ordonner qu'ils soient communiqués avant l'impression. »

Ainsi donc ce n'est qu'un leurre, une déception que cette apparence de liberté de la presse; car est-il un écrit politique (et la presse ne veut la liberté que pour parler sur les affaires du pays), qui ait au-delà de quatre et cinq feuilles d'impression? Je ne le crois pas. Je n'en connais aucun qui en ait plus de six ou sept. Alors ils deviennent

(1) Ordonnance du 29 juin 1814. Voyez *Moniteur*.

ouvrages, comme *l'Histoire philosophique* de l'abbé Raynal, *l'Esprit des lois*, et quelques autres livres de cette force qu'on voit apparaître une fois par siècle. Mais tous les écrits *politiques*, ceux enfin qui s'appellent *brochures*, sont comme ceux de M. de Châteaubriand, de Paul Courrier, cet immortel publiciste, ce traducteur véritable de la pensée de tout homme tenant au sol de la patrie et voulant son bonheur et sa gloire. Ainsi donc, tous ces écrits étaient soumis à la censure... la pensée de tels hommes était refoulée dans leur ame par un directeur de librairie, par un préfet, par un prote!... Et on appelait cela de la liberté de la presse!...

Voilà ce qui se faisait en 1814!

Etonnez-vous, après cela, de ce qui est survenu en 1815! Etonnez-vous des cent-jours! et, je le redis encore, étonnez-vous de 1830!

CHAPITRE III.

M. de Lavalette. — Bourrienne préfet de police. — Le maréchal Soult. Lavalette conteur. — Le roi et l'*auguste neveu*. — La nuit du 5 au 6 mars 1815. — Scène étrange. — Le père Élisée. — *Olivier-le-Daim*. — Les pansemens et les rapports. — Douleur et ressentiment du duc de Berri. — Divorce entre lui et l'armée. — Le père Élisée *défenseur!* — Ses armes sont dans sa trousse. — Louis XVIII et ses *héritiers*. — Les caricatures. — Les héritiers n'en doivent faire qu'après la mort du légataire. — La colère du duc de Berri. — Le coup de poing et encore la trousse du père Élisée. — Ce qu'était le père Élisée. — La famille juive. — Le frère de Saint-Côme. — Le bijoutier ambulant. — Talochon. — Séance du 11 mars. — La revue. — Elle est morne. — Le comte d'Artois mal accueilli. — Les cinq hommes de la 5e légion. — Second conseil. — Le corps législatif. — Discours du roi. — Belle action de MONSIEUR. — Serment sur la Charte. — Enthousiasme général dans la chambre.

Un matin, Lavalette vint chez moi. Je l'aimais tendrement. Il était l'ami fort intime de mon mari, et je l'avais toujours trouvé fidèle au pacte d'amitié malgré la mort. C'était à la fois un homme de cœur, d'ame et d'esprit.

— Devinez qui remplace M. Dandré? me dit-il.

— Vous savez que jamais je ne devine rien.

— Comment! vous ne trouvez pas dans le coin de votre tête quelque ennemi de l'Empereur à récompenser?

— Ma foi, non. Il me semble que cela va bien comme cela. Il n'y aurait que Bourrienne.

Lavalette sauta de sa chaise, s'assit sur le tapis, ressauta en l'air en agitant ses petites mains, et criant au milieu de sa joie : — C'est cela! c'est cela! vous avez deviné!

Sa gaieté me gagna, quoique je n'eusse pas envie de rire.

— Ah ça, que lui est-il arrivé? dis-je enfin, est-il ministre?

— Non.

— Chancelier?

— Eh! non.

— Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas à faire le sphinx. Il était trop laid.

— Il est préfet de police!

— Eh bien! cela lui va à merveille. Pourquoi vous étonner?

— Je ne m'en étonne pas; cela m'amuse. C'est aujourd'hui un brevet de moyens et de savoir que de ne pas aimer l'Empereur! Quel gouvernement! Et il croit durer! Je ne lui donne pas huit jours à présent que l'Empereur est ici.

— Comme vous êtes imprudent! lui dis-je, vous vous ferez arrêter!

Il se prit à rire. Albert, qui entrait en ce moment, m'apprit une autre nouvelle ; c'était le bruit qui courait du remplacement de Soult.

— Si vous n'étiez pas si royaliste, me dit Lavalette en me prenant les deux mains, je vous raconterais une belle histoire arrivée dans le château même!... entre le comte de Lille et son *auguste* neveu.

Il appuyait sur ce mot *auguste* parce que, en effet, c'était toujours *son auguste frère, son auguste père, son auguste famille,* et puis, le roi *a daigné* parler au corps municipal de la ville de Paris, le roi *a daigné* répondre qu'il acceptait la dédicace de ce livre; enfin c'était une servilité de langage qui faisait honte à un cœur français... Je compris donc parfaitement Lavalette dans ce qu'il me disait là.

— Quel neveu? lui demandai-je.

— Eh, pardieu, il n'y en a plus qu'un. L'autre court les champs dans le Midi.

— C'est donc récent?

— Dans la nuit du 5 au 6 mars, quand le *Galaor* est parti. (Il appelait Monsieur comme cela quand il était en familiarité intime). Albert me dit que l'histoire de cette scène lui était également connue :
— Et tu rirais bien, me dit-il, si tu savais de qui je la tiens...

Peux-tu le dire, toi? Si tu le peux, ne fais pas comme Lavalette, parle tout de suite.

— Eh bien, c'est du duc d'Otrante.

— Allons donc!...

— C'est la vérité. Il était monté contre eux à un tel degré, qu'il proférait des paroles inconcevables tout en se promenant dans son cabinet, et grattant son grand front pâle et jaune de ses longs doigts blancs et maigres!... Mais raconte l'affaire, Lavalette ; si la mémoire te manque, je serai là.

— Vous saurez donc, dit Lavalette, que dans la nuit du 5 au 6 mars, au moment où le père Elisée, ce vénérable Olivier-le-Daim, venait tout à la fois de panser les jambes, les bras, les mains, le corps, que sais-je moi? cet homme n'est qu'une plaie, de son royal malade et de lui faire en même temps vingt ou trente rapports de police plus ou moins faux, on entendit frapper à une petite porte de l'escalier dérobé qui est dans la chambre du roi.. le père Elisée regarda le roi, le roi le regarda ; et comme la peur ne reconnaît ni monarque, ni chirurgien de Saint-Côme, elle les prit tous deux au gosier, et ils ne bougèrent pas. Enfin on frappa une seconde fois assez peu poliment, et cette fois la porte s'ouvrit à moitié... le père Elisée regarda l'autre porte; mais à un second coup d'œil, il releva la tête, et, prenant un des plus grands instrumens tranchans de sa trousse, il se mit devant le roi, qui lui-même s'écria :

— Eh! c'est le duc de Berri!...

— C'est moi-même, Sire, répondit le duc d'une voix très-émue. — J'ai fait demander trois fois à

Votre Majesté l'honneur de lui parler, et n'ayant pas eu de réponse, je viens la chercher moi-même.

Le père Elisée se mit en devoir de plier sa trousse, mais Louis XVIII l'arrêta :

— Finissez votre pansement, père Elisée, lui dit-il, nous n'avons pas de secrets que je sache qui soient de nature à être cachés à notre beau neveu. Que voulez-vous, mon cher fils ?

— Sire, j'ai eu l'honneur de vous faire demander la faveur d'aller à Lyon...

— Cela ne se peut pas, mon enfant.

— Eh, pourquoi cela, Sire? si tel est votre bon plaisir, n'êtes-vous pas le maître ?

Louis XVIII sourit à ce que dit le père Elisée, avec une expression intraduisible...

— Vous avez mis une barrière entre le soldat et vous, que rien ne peut abattre maintenant, mon neveu, lui répondit le roi d'un ton triste et sérieux.... les violences qui vous ont signalé comme un prince despotiquement arbitraire vous ont perdu. Votre belle-sœur, toute femme qu'elle est, est plus propre que vous à parler aux soldats.

Le sang monta rapidement au visage du duc de Berri, ses yeux étincelèrent, car il était brave à l'ame et au cœur.

— Ainsi donc je ne me trouverai plus en face de l'armée ?

— Pas du moins dans ce moment, où il faut combattre autant la tendresse des soldats pour cet homme que la force positive de son talent... Peut-

être irez-vous... mais non pas seul au moins.

— Mais qu'ont-ils à me reprocher, enfin ?

Le roi regarda son neveu, et, sans lui répondre, fit un seul geste qui fit baisser les yeux du duc de Berri ; il faisait allusion à l'emportement auquel il se laissa aller envers un officier supérieur (1)..

— Et puis ajouta le roi, vos mœurs sont aussi par trop relâchées et même corrompues... Votre père ne devrait pas laisser cette responsabilité peser sur lui .. Je le lui ai déjà dit !... La France en murmure... Un jour enfin, ne pouvez-vous pas être son roi ?...

— Eh bien, répondit le duc de Berri avec assurance, qu'importe après tout que je m'amuse aux jours de ma jeunesse !... Notre aïeul Henri IV, *dont on me rompt la tête* depuis notre retour, en a, par Dieu ! fait bien d'autres, et il avait quinze ans de plus (2).

— Le roi ne répondit pas. Le père Elisée avait terminé son pansement et se disposait à sortir. Le roi lui pressa le bras et il demeura... Le duc de Berri s'aperçut du mouvement et rit avec une amertume marquée qui fit voir au roi qu'il avait été aperçu. Louis XVIII était *doucereux* plutôt que doux, et, comme tous les gens de cette nature, il devint aigre aussitôt qu'il se vit deviné. On a beaucoup parlé de sa grande tendresse pour M. le duc

(1) Il lui arracha ses épaulettes dans un moment de violence..

(2) Ce sont les propres paroles du prince.

de Berri ; cela n'est pas vrai ; il n'aimait ni son frère ni ses deux neveux , mais surtout le duc de Berri. Les courtisans de Louis XVIII diront ce qu'ils voudront , *je sais* le contraire , et le roi , je le répète , n'aimait ni son frère ni ses neveux. Il les regardait tous trois comme ses successeurs , et même dans une famille obscure , on sait ce que produisent ces positions... Elles amènent toujours une inimitié qui repose sur cette probabilité :

— Ils désirent ma mort !...

Louis XVIII avait été de plus averti que son neveu faisait de lui des caricatures très-comiques... Ceci se passait en Allemagne et en Angleterre. Un jour, à Hartwell , le duc de Berri s'avisa de faire la caricature de son oncle tandis qu'on l'avait juché sur un cheval, un mulet , un âne , je ne sais quoi, mais un quadrupède enfin , et Dieu sait quelle bonne tournure il avait là-dessus... Le pendant était Louis XVIII en robe de chambre et en bonnet de nuit... Il eut malheureusement les deux caricatures (1)... il n'en fit que rire , n'en parla pas, défendit lui-même d'en parler , mais il conserva une rancune à la Louis XI à son neveu pour cette plaisanterie , et ne l'oublia jamais.

— Sire , dit le duc de Berri , Votre majesté ne veut pas me DÉSHONORER sûrement , en envoyant mon père au-devant d'une bataille , et me gar-

(1) M. le comte de R......ve possède encore la caricature à cheval.

dant ici pour faire LE LACHE tout à mon aise?

Et il se promenait dans le cabinet tandis que des larmes jaillissaient de ses yeux, comme faisait jadis son aïeule Anne d'Autriche (1).

— Non, dit-il en redoublant d'agitation, je ne puis souffrir que mon nom ne soit connu en Europe que par mes fautes. Je ne veux pas rester inactif quand le canon gronde... Déjà en 1814, je fus repoussé par les alliés, qui refusèrent de me recevoir dans leurs rangs (2) en donnant l'humiliante raison qu'ils pouvaient *encore* s'arranger avec Bonaparte!... Et à présent il me faut dévorer une nouvelle insulte faite par ma propre famille!...

Il passait en ce moment près de la table sur laquelle était la trousse du père Elisée; il donna un coup de poing sur cette table avec une telle violence que la table chancela et la trousse tomba à terre... Le roi se mordit les lèvres; le père Elisée ramassa la trousse et remit ses lunettes, ses bistouris ses spatules en ordre... Le duc de Berri ne s'en inquiéta seulement pas. Il paraît qu'il était alors dans un de ces paroxismes de colère qui l'empêchaient de se connaître lui-même. C'est dans

(1) Anne d'Autriche, dit le cardinal de Retz, ne pleurait pas comme les autres femmes; les larmes au lieu de couler sur ses joues jaillissaient de ses yeux.

(2) J'ai reçu avant-hier même une lettre de M. de Wildermeth, qui fut chargé par MONSIEUR et les princes ses fils de porter cette demande au camp des souverains alliés. Il est à Paris.

de pareils momens qu'il s'oubliait jusqu'à frapper un officier !...

— Mon neveu, dit le roi, je vous ai déjà fait observer que vous n'étiez pas aimé de l'armée. Vous venez de donner la preuve qu'elle n'a pas tort. Pour commander aux autres il faut se commander à soi-même.

Après ce bel adage de morale, le roi fit signe au père Elisée de lui donner le bras, indiquant par-là au duc de Berri qu'il devait le laisser... Le duc avait un cœur d'or avec une mauvaise tête et un sang bouillant; il se mit aux pieds de son oncle, et, prenant ses deux mains, il le supplia avec une éloquence déchirante, de ne pas lui donner ainsi un brevet de lâcheté en laissant aller son père au-devant du danger et demeurant en arrière !... Mais le roi fut inexorable...

— Vous NE POUVEZ partir, dit-il enfin, il FAUT rester. Que savez-vous d'ailleurs, ajouta le roi d'un ton sombre, si le poste que vous occupez ne sera pas le plus périlleux?...

Et il le congédia avec toutes les apparences de la plus grande amitié... Lorsque la porte du petit escalier se fut refermée sur le duc de Berri, Louis XVIII regarda long-temps cette porte... puis il dit :

— Je suis bien aise de n'avoir pas été seul !...

— Eh bien, Albert, dit Lavalette, votre version est-elle comme la mienne?

— Pas tout-à-fait, mais il y a peu de chose à re-

mettre ensemble. Ce qui en résulte, c'est qu'alors l'histoire est réelle, puisqu'il n'existe que des nuances...

Et j'ai acquis la preuve, depuis, qu'en effet elle était parfaitement vraie, en en parlant moi-même au père Elisée. Et voici comment je le connus.

Il y avait un marchand ambulant que tout Paris connaissait et qui nous vendait beaucoup de petits bijoux, et même de fort précieux; toutes les femmes de mon âge doivent l'avoir connu. Il s'appelait *Talochon*. Je le vois encore, avec son carton et sa boîte d'acajou dans laquelle il y avait des perles, des émeraudes, du corail, des choses précieuses, et puis des bijoux à six Francs, des bijoux de femme de chambre. Un jour Talochon, qui avait ses entrées libres dans mon appartement, me parut plus content que de coutume; c'était en avril 1814. Je lui demandai la cause de sa joie.

— C'est mon frère qui revient, madame, et j'en suis heureux, car il est riche et favori de Louis XVIII !...

Ce *frère* était le *père* Elisée... Comme en effet il avait du crédit sur son royal malade, je voulus le voir à l'époque de toutes mes demandes au roi pour mes enfans et moi. Il vint, amené par son frère Talochon, qui le conduisit dans mon salon, et puis se retira comme ayant peur de se trouver avec un si grand personnage... du reste il était bon frère... Ils étaient juifs, et sept frères, autant que je puis me le rappeler...

La nouvelle que le duc d'Otrante avait donnée à Albert était vraie. Le duc de Dalmatie fut renvoyé, et le duc de Feltre mis à sa place. Tout ce bouleversement, au moment où Napoléon marchait sur Paris, ne me parut pas de bon argure; c'était augmenter la confusion de propos délibéré!...

Maintenant retournons à la revue et à la séance royale du 11 mars.

Jamais il ne fut un jour plus triste dans ses présages : le temps était couvert, et il tombait une petite pluie fine et glacée qui donnait du frisson à l'ame comme au corps. Cependant MONSIEUR monta à cheval malgré les avis du commandant de la garde nationale, dont j'ai parlé plus haut. Ils arrivèrent à la tête des colonnes, et la première légion, triste et silencieuse, ne fit entendre que quelques acclamations, encore étaient-elles excitées... — N'est-il pas vrai, mes amis, disaient les officiers répandus parmi les gardes nationaux, que vous marcherez contre Bonaparte?

— Aucune réponse!

Le commandant supérieur de la garde nationale regardait le prince, et il voyait dans ses yeux qu'il aurait voulu n'être pas venu sur le terrain... mais il y était!... il fallait achever cette malheureuse tournée...

Arrivé en face de la cinquième légion, le prince reprit une physionomie plus ouverte. C'était la légion qui, suivant l'officier des gardes-du-corps, avait un si bon esprit qu'elle devait marcher en

entier... Le comte d'Artois s'avança vers les gardes nationaux avec un sourire tout gracieux; les officiers le secondèrent :

— Allons, mes amis! vive le roi!... Que tous ceux qui veulent combattre et marcher à l'ennemi montrent leur bonne volonté!

D'abord un silence complet répondit *seul* à cet appel... ensuite, plusieurs cris isolés de *Vive le roi!* se firent entendre... mais les hommes qui sortirent des rangs pour marcher *à l'ennemi*, c'est-à-dire aux Français comme eux, ces hommes ne furent que CINQ!!...

Le prince laissa retomber sa tête sur sa poitrine... il était accablé!

Monseigneur, dit une voix à son oreille, vous voyez que j'avais raison!... si votre altesse royale avait renouvelé le serment de la Charte avant de venir ici, les choses eussent été autrement!...

Cette voix était celle d'un homme qui, en effet, avait donné un conseil d'affection dévouée, car il en faut beaucoup pour se hasarder à conseiller les princes!... c'était celle du commandant de la garde nationale dont j'ai parlé... Son devoir l'appelait au corps-législatif... il laissa le comte d'Artois, mais l'ame navrée, et prévoyant les maux qui devaient résulter de ce qui se passait...

Le reste de la revue fut la suite conséquente du commencement. Le comte d'Artois y reçut une leçon qui produisit en lui un effet positif, et, comme ses conseillers n'eurent pas le temps d'agir pour le dé-

truire, il se trouva au corps législatif, ce même jour, dans la disposition où pouvaient le souhaiter les vrais amis de sa cause et de sa maison. — Ainsi donc, après cette douloureuse épreuve, MONSIEUR alla au corps législatif plus convaincu, que par les paroles de M. T........, qu'il était nécessaire que ses fils et lui donnassent un gage de leur volonté à la nation... Ce fut donc dans de semblables sentimens que tous deux arrivèrent dans la salle. Le duc d'Angoulême était alors dans le midi.

J'ai déjà dit que jamais il ne fut une journée plus propre aux présages fâcheux. Il faisait un vent piquant et froid, et le temps était sombre... Le roi était si souffrant que le père Elisée avait affirmé la veille qu'il craignait qu'il y eût impossibilité pour lui de sortir, non pas du château mais de son lit. Pendant le trajet ses forces furent au moment de l'abandonner. On lui avait donné des cordiaux, mais il avait des douleurs telles que leur nature s'opposait à ce qu'un calmant pût opérer. Cependant il souriait sur son passage, et pourtant ce même jour il entendait que les soldats qui criaient vive le roi!... ajoutaient tout bas: *de Rome!* Ce dernier mot était prononcé de manière à être entendu de Louis XVIII... Et il souffrait d'autant plus de cette sorte d'humiliation qu'il en était venu à redouter de punir...

Le roi avait dans sa voiture M. le duc de Berri et le duc d'Orléans... Louis XVIII était agité par une foule de sentimens contradictoires, résultats terri-

bles et inévitables de ces polices partielles qui troublent sans secourir... l'une de ces polices lui racontait que Napoléon arrivait le lendemain, et l'autre lui disait que le duc d'Orléans assisterait aux débats entre lui et Napoléon et que les débris de la France seraient pour lui... Aussi, ne lui adressait-il que rarement la parole, et le duc d'Orléans, convaincu de la méfiance qu'il inspirait, était de son côté triste et contraint, et augmentait par sa réserve le froid glacial qui régnait dans cette voiture.

L'accueil que le roi reçut à son entrée dans la chambre dut le rassurer. Nous sommes fort susceptibles d'entraînement instantané... En voyant Louis XVIII accablé sous de vives souffrances, ayant quitté son lit pour venir chercher des consolations au milieu des représentans de la France, et s'appuyant, car il ne pouvait marcher, sur M. de Blacas et M. le duc de Duras, en voyant ce vieux roi qui, à soixante ans, était au moment de redemander un asile à l'étranger, il y eut une profonde sympathie qui se manifesta par des applaudissemens prolongés, des cris, des piétinemens qui firent trembler la salle.

Il parla, et parla bien; il fut simple, contre son ordinaire, parce qu'il était ému.

— Je ne crains rien pour moi, dit-il... mais je crains pour la France... Quant à moi, je ne puis souhaiter rien de plus beau que de mourir à soixante ans pour sa défense!...

Les cris de vive le roi redoublèrent; c'était un délire... et le roi, souvent interrompu, acheva son discours au milieu d'un *hourra* continuel... Tout paraissait terminé, lorsqu'une action très-remarquable de MONSIEUR attira de nouveau l'attention : le prince se leva, s'approcha du roi, et lui fit une profonde révérence en lui demandant la permission de parler.

— Sire, dit le prince d'une voix émue, comme au Champ-de-Mars, je sais que je m'écarte des règles ordinaires en parlant devant Votre Majesté; mais les circonstances sont instantes, et je veux répéter ici, dans cette enceinte, devant les représentans de la nation, que ma famille et moi, sire, nous partageons tous les sentimens qui animent Votre Majesté. Oui, Sire, C'EST AU NOM DE L'HONNEUR QUE NOUS JURONS TOUS FIDÉLITÉ A VOTRE MAJESTÉ ET A LA CHARTE CONSTITUTIONNELLE, QUI ASSURE A JAMAIS LE BONHEUR DES FRANÇAIS.

Le duc d'Orléans, le duc de Berri, le vieux prince de Condé s'écrièrent aussitôt : NOUS LE JURONS!

C'est un fait bien gravement solennel que celui que je viens de rapporter... Comme on éprouve un sentiment de respect pour ce serment prêté dans l'heure du péril, cause qui le rend doublement sacré, car JAMAIS alors on ne devait le violer !...

C'était M. Lainé qui présidait le corps législatif... On se serait attendu, par la nature de ses sentimens envers la famille royale, à un tout autre

discours; il s'y trouve des passages bien remarquables...

« ... Ce n'est pas le moment de découvrir les
» causes de cette agitation inattendue... de re-
» chercher les fautes... La France obtiendra bien-
» tôt par ses représentans justice et RÉPARATION... CE
» N'EST PLUS DE LA COUR que peuvent venir la li-
» berté et les droits reconnus... Dès que la France
» sera libre, nous aurons toutes les garanties qui
» assurent la sage liberté des peuples... non-seu-
» lement le roi, mais les princes qui sont sur les
» marches du trône ont fait des promesses solen-
» nelles, mais ils n'auront jamais LA VOLONTÉ NI LE
» POUVOIR de les violer... etc. . etc. »

Cette mémorable séance eut lieu le 11 mars 1815 !. . qu'arriva-t-il cependant en 1816 ?... qu'arriva-t-il en 1820?... qu'arriva-t-il en 1830 ?... La Charte fut-elle constamment respectée ? la liberté des peuples fut-elle constamment l'objet des soins du gouvernement?... Nous répondrons tout-à-l'heure à cette demande par les événemens de 1816, et plus tard, par ceux de 1830.

Maintenant il me faut parler d'un sujet aussi important qu'intéressant, du départ du maréchal Ney pour aller commander l'armée qui marchait au-devant de Napoléon. Cette affaire a toujours été mal connue et mal expliquée ; la famille du maréchal elle-même la connaît mal ; la voici telle qu'elle est, et positivement exacte...

CHAPITRE IV.

Le cinq mars. — Annonce de l'arrivée de l'empereur. — Le duc de Dalmatie. — Le maréchal Ney. — Méfiance générale. — Le maréchal Ney chez le duc de Berri. — Remarque sur le maréchal Ney. — La cage de fer. — Napoléon *fou*. — Les 300 bandits. — *Le vainqueur des vainqueurs*. — Le conseil du roi le 6 mars. — Encore le duc de Dalmatie. — Son regard et ses yeux. — Décret de l'empereur. — Disgrace de Soult. — M. de Bruges. — M. de Blacas.

C'était le cinq mars au soir... le maréchal duc de Dalmatie était alors au ministère de la guerre, où il tenait toujours, malgré les intrigues de M. de Blacas, qui voulait placer là M. de Bruges, bien qu'il ne fût pas cependant du parti de MONSIEUR, et, en désespoir de cause, M. le général Clarke, duc de Feltre... Mais Louis XVIII, qui avait assez d'esprit pour apprécier la haute capacité du maréchal Soult, le soutenait contre le pavillon Marsan, et se refusait à tout ce qu'on lui proposait à cet égard. Le malheureux prince était en ce moment déjà bien assez tourmenté par les nouvelles que

les fréquens courriers de M. de Talleyrand transmettaient de Vienne, où la France était maltraitée dans le congrès, lorsqu'une nouvelle foudroyante vint achever de l'accabler : c'était celle du débarquement de Napoléon à Cannes, que vint lui apporter le ministre de la guerre dans la soirée du cinq !...

La stupéfaction fut complète ; le roi regarda le maréchal et lui dit tout consterné : « Qu'allons-nous faire ?

—Sire, lui répondit le duc de Dalmatie, il n'est qu'un seul homme que Votre Majesté puisse envoyer au-devant de Bonaparte... c'est le maréchal Ney... Il est brave parmi les braves, mais rempli de vanité, et la perspective de vaincre celui que dans notre longue habitude nous regardons comme invincible, pourra beaucoup sur lui...

— Où est-il ? demanda le roi.

— A sa campagne, aux Coudreaux. C'est encore assez loin ; à côté de Châteaudun ; mais un homme à cheval y sera promptement.

— Faites-le chercher à l'instant, et que le plus profond secret soit observé même envers lui. »

Le maréchal Soult retourna aussitôt au ministère, et M. Bodus, aide-de-camp de service, reçut ordre de partir sur l'heure même pour les Coudreaux, et d'en ramener avec lui le maréchal Ney... Mais en arrivant aux Coudreaux M. Bodus n'y trouva plus le maréchal : il était allé à Paris. Il est faux que sa femme l'ait retenu, comme on l'a imprimé

dans ces mémoires de fabrique dont les journaux fournissent le canevas, et Dieu sait comment se font les broderies qui remplissent ce canevas!... Les mémoires d'une femme de qualité et ceux de Louis XVIII le prouvent excellemment... J'ai déjà dit que c'était surtout en parlant des conversations et des individus, partie si intéressante des mémoires écrits par le contemporain d'une époque, que cela se jugeait et d'une manière sensible (1).

Or il est bon de remarquer qu'à cette époque on se méfiait de tout le monde aux Tuileries. Ainsi

(1) Je pourrais citer une foule de faits qui tiennent immédiatement à ces personnes, et qui sont entièrement controuvés, comme leur portrait à elles-mêmes. Ainsi, dans les *Mémoires d'une femme de qualité*, on parle de l'excessive beauté de madame de Metternich, la première femme du prince de Metternich, celle qui mourut à Paris en 1822, mademoiselle de Kaunitz. Elle n'a jamais été jolie; elle était fort petite, maigre, ayant la vue basse au point de pouvoir passer pour myope, ayant les os très-forts, et n'ayant d'autres avantages qu'une bouche assez fraîche, dont les dents étaient mal rangées, et une peau blanche comme toutes les femmes du nord; ses bras étaient maigres, ses mains mal faites, mais distinguées, et toute sa frêle et petite personne avait ce caractère. Il n'est pas vrai qu'elle fût séparée depuis quatorze ans d'avec son mari quand elle est morte; elle mourut je pense en 1825, et en 1815 elle est accouchée d'une enfant qui doit être la plus jeune de ses filles. Il en est de cela comme de *l'immense coiffure* de M. Metternich... J'aurais trop à faire si je voulais m'arrêter à tout ce qui présente une saillie dominante. C'est dommage, car ils sont écrits à merveille, ces mémoires... Il y a au reste dans tous les deux beaucoup de choses vraies, mais aussi beaucoup de fausses.

donc, au lieu de mettre toute sa confiance dans l'armée, la Restauration fut complètement dupe de ses propres craintes; et périt par sa sotte pusillanimité... On se méfiait de ceux qui devaient sauver le pays, au moins de l'invasion étrangère, pour écouter les avis de ceux qui devaient perdre la France, parce que leur position était complètement fausse à eux-mêmes. Tel était le maréchal Ney. Aussitôt qu'il apprit le débarquement de l'empereur, il quitta sa campagne des Coudreaux, près de Châteaudun, où il était en ce moment, et accourut à Paris, chez M. le duc de Berri, qui lui-même était au désespoir, comme on le verra tout à l'heure de ne pas aller à Lyon au lieu de son père. — Le maréchal eut une scène très-pathétique avec le prince, *et lui offrit ses services :* cela était conséquent au reste avec lui-même et avec sa conduite précédente. Il avait trop irrité l'empereur pour espérer quelque chose de lui s'il remontait sur le trône; en conséquence de cette certitude il sollicita de l'emploi, et ce fut par suite de ses *demandes instantes* qu'il fut nommé pour aller prendre le commandement de Besançon et des troupes qui s'y trouvaient. On ne savait pas quelle route Napoléon suivait directement encore.

Une remarque à consigner, c'est la manière dont fut amené le fameux mot dit par le maréchal Ney; je veux parler de celui de la cage de fer. Le roi disait que *l'usurpateur* était débarqué avec 300 hommes, c'est-à-dire avec 300 bandits.

Le maréchal Ney était demeuré sous le choc du premier coup. Mais quand il fut remis, il dit avec assurance :

« Sire, c'est impossible ! on vous trompe... on vous trompe, vous dis-je... ou bien... Napoléon est devenu fou !... Mais non, sire... on vous trompe !... »

Et en disant cela il jetait un regard de méfiance haineuse sur le maréchal Soult.

— Comment n'a-t-il pas sa garde ?... continua le maréchal Ney. Il a quinze cents hommes de bonnes troupes avec lui à l'île d'Elbe !..

— Sa garde n'a pas voulu le suivre, dit le roi... Enfin, n'importe, il faut marcher contre lui... Monsieur le maréchal, partez... allez au-devant de cet homme féroce qui veut mettre la France dans une mer de sang !... allez le combattre, et vous aurez bien mérité de votre roi et de la patrie !... En triomphant de lui, vous vaincrez le *vainqueur des vainqueurs*... » Cette parole perdit Ney !...

— Sire, j'ai l'honneur d'assurer le roi que je n'aurai nul besoin de le combattre ; il est fou, complétement fou... Il faut le mettre à Charenton, et c'est ce que nous ferons, parce que je vous *l'amènerai ici dans une cage de fer.* »

Voilà comment fut tenu ce malheureux propos, qui fut en effet dit par le maréchal ; mais de cette manière il est moins inconvenant...

J'ai déjà dit que le maréchal Ney était très-vain... Sans doute ses grands mérites militaires

pouvaient lui donner une haute idée de lui-même, mais elle allait aussi trop loin... Sa tête se monta en retournant cette pensée dans son ame : *Je vais au-devant de celui qui n'a jamais été vaincu*, *et je puis espérer de le vaincre, moi !*... Dans le trajet du château à son hôtel, qui était, comme on le sait, l'ancien hôtel Seizeval, sur le quai d'Orsay, et la distance n'était pas grande, ses idées avaient fait la bascule complétement. Deux officiers que je connais, et qui étaient attachés à la guerre, après l'avoir été en Espagne au maréchal Ney ; l'un était le colonel Lachâsse de Vérigny, aujourd'hui général estimé et distingué, commandant l'école d'état-major (1), et le colonel Bory de Saint-Vincent ; tous deux avaient été auprès du maréchal Ney en Espagne.... Ils se dirent qu'il le fallait aller voir dans ce moment remarquable de sa vie, et tous deux s'y rendirent.

Ney avait subi la plus entière métamorphose... plus de doute, plus de soupçon... aussitôt qu'il aperçut les deux officiers, il leur cria :

« Eh bien !... il est fou !... tout-à-fait !... complétement !... il est débarqué !... avec trois cents bandits !... sa garde n'a pas voulu !... Ah ! ah !... je pars et je vais le ramener comme un fou qu'il est, et un fou dangereux.... je le ferai mettre dans une cage de fer !...

(1) Celui qui vient de périr si malheureusement dans l'attentat du 28 juillet. C'était un homme autant aimé qu'estimé, un père pour les jeunes gens confiés à ses soins.

C'est ainsi qu'il est parti ; mais à mesure qu'il avançait sur la route, il apprenait la terrible vérité !... Ce fut dès ce moment que sa tête trop faible ne put soutenir le choc violent qu'elle avait reçu, surtout lorsque M. de Bourmont, qui était auprès de lui, lui répétait souvent : — *Comment ! vous allez combattre l'empereur !...*

Aussi, lorsque l'empereur lui fit dire de venir lui parler, lorsqu'il le rencontra à Auxerre, il regarda Bertrand d'un air hagard, puis prenant son chapeau !... « Oui, oui... l'empereur !... j'y cours !... j'y vais à l'instant !... »

C'était une tête perdue.

Voilà l'histoire positive de ce commandement confié au maréchal Ney. Quant à la disgrace du maréchal Soult, en voici également le véritable motif, c'est-à-dire le prétexte.

On sait que nous n'étions pas dans une position honorable au congrès de Vienne : M. de Talleyrand, c'est ici une justice à lui rendre, travailla dans l'intérêt de la patrie, du moins je veux le croire, à ramener un peu de considération sur cet empire que lui-même, au reste avait contribué à accabler. Il écrivit au maréchal Soult une lettre qui parvint à celui-ci le 24 ou le 23 février : cette lettre portait en substance que la France n'inspirait aucune crainte, parce qu'on la croyait abîmée ; qu'il était de la dernière importance de faire une protestation tacite peut-être, mais enfin qui pût imposer silence... M. de Talleyrand croyait par exemple

qu'un camp dans le Midi, mais un camp assez considérable pour montrer que nous avions encore des baïonnettes, ferait un merveilleux effet. La chose fut agitée dans le conseil, en présence du roi, et tout aussitôt il fut décidé que ce camp serait formé entre Lyon et Grenoble, afin de ne pas alarmer l'Autriche en allant trop près de l'Italie, et la Prusse en allant trop près du Rhin.

Aussitôt que la chose fut arrêtée, le maréchal, qui était de l'école de l'empereur, et qui exécutait aussitôt qu'on lui commandait, envoya les ordres le jour même, et les troupes se mettant aussitôt en marche, on calcula qu'elles arriveraient à Lyon et à Grenoble assez à temps pour que Monsieur et le duc d'Orléans les y trouvassent, dès qu'on sut le débarquement de l'empereur...

— Ce fut M. de Blacas qui le premier se réjouit de cette *heureuse,* mille fois *heureuse* coïncidence!...

Le maréchal ne répondit rien.

« Vous n'êtes pas de l'avis de Blacas, monsieur le maréchal, lui dit le roi d'un ton sec.

— Non, sire, et j'avoue que le mien est tout opposé.

— Monsieur, s'écria M. de Blacas, vous calomniez l'armée française!... il est hors de doute même qu'elle veuille renier ses sermens... vous lui faites injure!... »

Le maréchal fronça le sourcil, et regarda M. de Blacas avec une expression vraiment remarquable;

c'était tout ensemble l'honneur et la raison outragés (1).

« Si l'on tire un seul coup de fusil sur Napoléon et ceux qui l'accompagnent, reprit-il en se contraignant, la partie est gagnée, tout est résolu; mais qui le tirera ce premier coup de fusil?... Sans doute l'armée est fidèle. . sans doute elle a prêté serment de fidélité au roi!... moi aussi, je suis fidèle à S. M... moi aussi je lui ai prêté serment de toujours le servir... eh bien! si Napoléon se trouvait devant moi, qu'il me regardât seulement... qu'il me dît un seul mot, je n'aurais pas la force de résister à l'entraînement qui me porterait vers lui. »

M. de Blacas fit un geste d'horreur!... tous les membres du conseil parurent indignés!... et pourtant le maréchal Soult venait de leur parler raison...

« Mais alors quel serait donc votre conseil? demanda le roi. »

— De retirer toutes les troupes qui se trouvent entre Marseille et Paris. Que Napoléon ne trouve pas un soldat sur sa route... qu'il s'arrange avec les populations... Elles ne quitteront pas spontanément leurs habitations pour suivre Napoléon à Paris. Cela ne fait pas une armée d'ailleurs; et quand il sera réduit à former des régimens avec les habitans des villes et des campagnes, et de les armer

(1) Le maréchal a un regard admirable, non-seulement parce que ses yeux sont très-beaux, mais par une expression profonde de la pensée. Son œil révèle l'homme supérieur reconnu par Napoléon.

avec des fusils de chasse, faute de meilleurs, sa tentative sera, aux yeux de tous, ce qu'elle est en effet, une démarche de désespoir...

A cette proposition du maréchal Soult, de retirer toutes les troupes qui étaient sur la route de Provence à Paris, on cria tellement à la trahison, que le roi finit par y croire, tandis qu'il avait proposé le seul moyen de sauver la France dans ce moment critique... Les troupes restèrent donc non-seulement où elles étaient, mais les ordres pour faire marcher les régimens pour ce camp, et qui alors se trouveraient là pour MONSIEUR et le duc d'Orléans, demeurèrent comme auparavant en pleine activité. Ce sont ces troupes que l'empereur trouva à Lyon et du côté de Macon.

Enfin, importuné par les cris de M. de Blacas, aidé de MONSIEUR et de toute la faction du pavillon Marsan, le roi retira le portefeuille de la Guerre au maréchal Soult. Ce fut le 11 mars qu'il fit cette faute, tandis que son ennemi s'avançait sur lui avec la rapidité du tonnerre.

Les mains qui reçurent une autorité si spéciale et si délicate dans ces circonstances, étaient aussi inhabiles qu'il est possible que le soit l'incapacité. L'empereur avait bien jugé le duc de Feltre en ne lui laissant du ministère que le mécanisme le plus routinier et en lui enlevant tout le matériel et le personnel de son département (1)... Mais il détes-

(1) Le général Dejean avait la direction du matériel et le prince major général avait le personnel.

tait Napoléon, c'était un titre. M. de Bruges, aide-de-camp de Monsieur le comte d'Artois, était depuis long-temps désigné pour le ministère. Mais on ne voulut pas lui donner entrée au conseil dans des circonstances aussi compliquées... Ce fut monsieur de Feltre qui fut choisi pour en supporter tout le poids.

Ce même jour où le portefeuille de la guerre fut retiré au duc de Dalmatie, le roi donna le commandement de toutes les troupes qui se trouvaient dans Paris et dans la banlieue au duc de Berri; mais cette mesure, comme tout ce qui fut fait alors, vint trop tard. Déjà, le 8 mars, le duc de Berri avait été à l'Ecole-Militaire, à la caserne de Babylone, fait annoncer beaucoup de promotions, et donné même des croix... mais la froideur de la réception qui lui fut faite dut l'avertir que tout était fini...

Pendant ce temps-là, que faisait l'empereur? — Certain maintenant que la France est à lui, il dispose et prépare tous ses moyens. Il rend à Lyon un décret qui porte : « *Dissolution de la chambre* » *des pairs et de celle des communes ... Convocation, à Paris, des colléges électoraux de département, en assemblée extraordinaire du Champ-de-mai, pour la modification des constitutions de l'empire et le couronnement de l'impératrice et du* » *prince impérial.* »

Ce décret fit un effet prodigieux sur les masses.

Napoléon fut encore là comme dans ses belles années d'Italie... mais cela ne dura pas.

Le 13 mars Napoléon quitta Lyon et se dirigea par Ville-Franche, à Châlons-sur-Saône ; il y logea dans une maison sur le quai. Le 15 au matin, il fit appeler le capitaine D... un de ses officiers d'ordonnance, et lui donna l'ordre de partir en avant pour préparer ses logemens sur la route de Paris... — Vous prendrez un détachement du 4e hussard avec un officier... Vous vous arrèterez dans tous les lieux un peu considérables et de là, vous m'enverrez le récit de ce qu'on dit et fait sur la route de Paris. Vous m'enverrez cette relation par un officier à demi-solde.

L'officier d'ordonnance monte à cheval et part avec ses douze hussards. La première journée fut assez bien, mais le soir en arrivant les chevaux n'avaient pas mangé. Le capitaine donne un bon *au nom de l'empereur*, et l'envoie au maire, parce que l'aubergiste le refusait... Le maire était un vieux gentilhomme ayant une tourelle en poivrière, ce qui l'obligeait, disait-il, à tenir son serment au roi.

« Vous faites très-bien, lui dit l'officier d'ordonnance ; aussi, pour faciliter ce que vous avez si bien commencé, je vous suspends de vos fonctions au nom de l'empereur !... »

Et comme ses hussards étaient aussi puissans qu'une armée dans ce petit bourg, il demanda quel était celui que l'opinion désignerait pour être le

maire, en l'absence de celui qu'il venait d'enlever à ses administrés. On lui indiqua un bon cultivateur, qui fut mis à la place du marquis *de Carabas;* et le capitaine, ayant heureusement de l'or dans sa poche, paya toute la dépense des hommes et des chevaux jusqu'à Fontainebleau.

En arrivant à Rouvrai, le capitaine Dumoulin reçut une communication qui l'inquiéta pour l'empereur. Le maître de poste, en entendant parler de l'arrivée très-prochaine de Napoléon, vint avec ses deux fils parler au capitaine, et lui demander, les larmes aux yeux, des nouvelles de l'empereur... Mais ils le prévinrent de ne pas entrer cette même nuit à Avallon, toutes les brigades de gendarmerie s'y étaient concentrées pour se replier sur Auxerre, et leur esprit est tellement mauvais, dit le maître de poste de Rouvrai, que je craindrais pour vous. Mais tandis que vous et votre escorte êtes ici chez un loyal et bon serviteur de l'empereur, il faut boire à la santé de sa majesté et à celle du roi de Rome.

Le capitaine quitta Rouvrai, où les habitans attendaient l'empereur avec une impatience qu'il faut avoir vue pour la comprendre, et malgré les avis du maître de poste, il arriva à Avallon, dont l'esprit n'était pas bon en effet. Il était six heures du matin. En arrivant, il trouve le général Ameil qui allait monter dans sa calèche pour donner des preuves de son dévouement à l'empereur et préparer les populations :

— Mais il ne faut pas aller à Auxerre, lui dit le capitaine ; nous ne sommes pas encore assez forts pour braver les brigades de gendarmerie ! Demeurez encore quelques heures, mon général, et nous partirons pour Auxerre. Le général Ameil ne voulut entendre à rien. Il fut toujours en avant. Mais arrivé à Joigny, il y trouva les gendarmes qui avaient évacué Avallon. Ils arrêtèrent le général Ameil, qui avait repris sa croix de la Légion-d'Honneur avec l'empreinte de l'aigle et la cocarde tricolore... Les gendarmes toujours heureux d'arrêter et d'arrêter un général surtout, conduisirent le général Ameil, en poste, à Paris... Pendant le chemin ils lui disaient:

— Si le roi faisait bien, il en ferait fusiller deux cents de vous autres, et il serait bien plus tranquille.

Arrivé à Paris, le général Ameil fut conduit chez le duc de Berri. Le prince était fort troublé, et l'interrogatoire du général le montra plus que tout le reste. Il l'aurait sans doute fait passer à un conseil de guerre, mais il n'aurait pas trouvé un officier pour y siéger. l'Opinion était tellement singulière dans la rapidité de son changement, que l'on parlait du retour de l'Empereur, comme s'il avait été seulement à Milan et qu'il dût en revenir le jour d'après. Le général Ameil fut donc conduit simplement à l'Abbaye. Au bout de quelques heures, il fut ramené chez le duc de Berri.

— Général, lui dit le prince, le roi dans sa bonté infinie vous pardonne.

Le général Ameil s'inclina et ne répondit rien.

— Mais le roi, poursuivit le duc de Berri, *a le droit*, maintenant qu'il vous rend la vie, d'en disposer, et j'espère que vous le servirez fidèlement!

— Monseigneur, mon ancien souverain est de retour. Je ne dois, je ne puis plus servir que lui.

— Mais, monsieur, s'écria le prince, songez donc que vous méritez de passer à une commission militaire pour avoir quitté votre poste et cherché à exciter la révolte.

— J'ai seulement appris le retour de notre Empereur à tous ceux qui l'ignoraient, répondit le général Ameil. Mais après tout, s'il faut acheter la vie par ce que j'appelle une lâcheté, faites charger les fusils, monseigneur.

Le duc de Berri le regarda quelques momens avec un intérêt mêlé de colère, puis il lui dit:

— Vous êtes libre, monsieur: c'est le roi mon oncle qui vous donne la vie. Que votre délicatesse reconnaisse ce bienfait par de l'ingratitude, vous êtes le maître.

Après le départ du général Ameil à Avallon, l'officier d'ordonnance de l'empereur voulut s'acquitter de sa mission. Il s'agissait de faire afficher des proclamations de l'Empereur. Il fut à la mairie avec deux vieux gendarmes qui étaient démeurés après le départ des autres, et avaient déjà repris la cocarde tricolore. Il les prit avec lui et fut droit à la mairie.

— On n'entre pas.

— Pourquoi cela?

— On est en conseil.

— Je suis aussi du conseil, moi; laissez le passage libre. Et il fait passer d'un autre côté, par une pirouette, celui qui l'empêchait d'entrer. En apercevant les trois cocardes tricolores, le maire pâlit.

— Monsieur le maire, lui dit l'officier d'ordonnance, voici des proclamations de Sa Majesté l'empereur et roi mon maître qu'il faut faire afficher à l'instant.

Le maire balbutia, et parla de serment de fidélité au roi.

— Vous n'êtes plus maire si cela vous trouble et vous inquiète, Et se tournant vers un homme décoré de la Légion d'honneur qui était près de lui :

— Vous portez une décoration, monsieur, qui prouve que vous êtes un bon Français : je suis certain que je ne me trompe pas.

— Oui, monsieur, je suis un bon Français, et un Français dévoué à Napoléon. Cette croix me fut donnée par lui sur le terrain à *Ulm*, dont il me nomma commandant après que le général Mack nous en eut fait la remise.

— Votre nom, monsieur?

— Le baron Neirin.

— Eh bien! monsieur le baron Neirin, au nom et pour le service de l'Empereur, je vous nomme par intérim maire de la ville d'Avallon.

Et le capitaine faisait voir la lettre de l'Empereur qui l'autorisait à déplacer et à installer les individus selon le besoin du service. A peine le nouveau maire fut-il revêtu de son écharpe, qu'il se fit précé-

der d'un grand drapeau tricolore, et qu'il faisait lire la proclamation de l'Empereur sur la place de la ville(1) A peine sut-on dans Avallon que l'ancien maire et les autorités n'existaient plus, que le peuple se livra à une sorte d'effervescence. Il voulait aller brûler la maison de l'ancien maire, qui s'empressa tout aussitôt de quitter la ville(2).

Le soir même, à huit heures, l'empereur arriva à Avallon. En s'arrêtant il aperçut aussitôt à la portière son officier d'ordonnance.

— Où est ton maire ?

— Le voilà, sire.

En effet, le maire et ses adjoints venaient recevoir l'Empereur à la descente de sa voiture; il fit un mouvement de surprise.

— Comment! c'est toi, mon pauvre Neirin! dit l'Empereur, en reconnaissant ce vieil officier qui lui racontait *là*, par sa seule présence, les souvenirs d'une grande et belle partie de sa gloire.

— Oui, sire... Je suis toujours près de Votre Majesté pour lui voir faire des prodiges.

Il disait vrai; car c'en était un que d'entendre les

(1) Monsieur le baron Neirin, âgé de quatre-vingts ans, vit encore à Avallon. Il est la preuve qu'une ame pure, un cœur droit, sont de grandes raisons pour arriver à une aussi belle longévité.

(2) Je parle avec vérité *de tous ces enthousiasmes* qui forment une histoire curieuse de l'homme et de sa nature !... quelle versatilité !... que d'erreurs !... que de crimes !... et pourtant que de vérité !... car rien n'était joué dans ces cris, ces démonstrations populaires...

cris que poussaient les habitans d'Avallon, et de les voir illuminer leurs croisées et manifester leur joie avec délire.

A dix heures du soir, l'Empereur fit appeler l'officier d'ordonnance, et lui donna l'ordre de partir pour Auxerre et d'aller porter ses dépêches à M. Gamot.

— Tu lui diras, ajouta l'Empereur, que le maréchal Ney doit venir déjeûner demain avec moi à Auxerre !... »

Le curieux est que l'Empereur n'en savait encore rien; M. Gamot était beau-frère du Maréchal Ney (1).

Au moment où le capitaine allait partir de la chambre :

— Combien as-tu d'hommes avec toi?

— Douze hommes, sire... mais ils me nuisent plus qu'ils ne me sont utiles.

— Ne les amène pas... mais non, il le faut... et puis avant d'entrer dans Auxerre, fais-toi éclairer... il est inutile que tu te fasses enlever comme Ameil. »

L'officier d'ordonnance part à onze heures du soir d'Avallon, et arrive à Auxerre à cinq heures du matin : il entre dans la cour de la préfecture, en déclarant avoir des dépêches à remettre à M. le préfet; il est tout aussitôt conduit à son appartement,

(1) Ils avaient épousé les deux sœurs; madame Gamot était l'aînée de madame Ney. Après la mort de M. Gamot, elle a épousé le général César Delaville.

où l'autre, tout endormi, le reçut comme s'il arrivait de Paris.

— Eh bien ! monsieur l'officier, quelles nouvelles apportez-vous ? que dit-on à Paris de l'arrivée de *Bonaparte ?*... Je pars dans une heure, ma voiture est prête... ma famille est partie hier... Ce diable de Bonaparte avait bien affaire de venir ainsi nous troubler .. Mais quel beau caractère le roi déploie en ce moment...

— Mais, monsieur le préfet !...

— Hein !... eh!... quoi ! qu'est-ce donc ?... Mais vous avez la cocarde tricolore, je crois !... Comment! le roi aurait-il changé ?...

— Mais, monsieur le préfet, je ne sais rien, absolument de ce que vous dites .. je ne connais pas le roi... j'arrive avec l'Empereur !...

— ... L'Empereur ! répète M. Gamot... l'Empereur !... et il regarde l'officier d'ordonnance avec des yeux égarés... et vous avez des troupes dans ma cour (il avait passé sa robe de chambre et s'était levé); mais je suis donc votre prisonnier?

— Nous ne faisons pas de prisonniers, répondit l'officier en riant ; mais je vous apporte les ordres de l'Empereur et ses proclamations ; en voici une du maréchal Ney, qui aujourd'hui même doit arriver à Auxerre.

— Mais c'est impossible ! s'écriait le désespéré monsieur Gamot ; j'ai reçu hier au soir une lettre du maréchal, qui m'engage à demeurer fidèle au roi, et me dit de partir ainsi que ma famille, et

d'abandonner la préfecture au général Boudin, commandant du département pour le roi.

— Eh bien! il commandera pour l'Empereur;... je suis sûr qu'il en sera charmé! »

Le pauvre M. Gamot croyait être sous la puissance d'un cauchemar...

— Dans le fait, Louis XVIII avait tort de vouloir s'obstiner à rester dans Paris... nous exposer!... la guerre civile enfin..

Et l'Empereur arrive, dites-vous?... et quand vient-il?...

— Mais ce soir... peut-être dans la journée...

— Ce soir!... dans la journée!... mais monsieur le capitaine, ce n'est pas possible!...

— Ce sera cependant ainsi, vous y pouvez compter... l'Empereur n'a aucune raison pour s'arrêter en chemin, et il en a mille pour se hâter...

— Et moi qui n'ai rien de prêt! toute ma maison est partie depuis hier... O mon Dieu! mon Dieu!... »

Et tirant trois ou quatre sonnettes à la fois, il fait un vacarme à rendre sourd. Un nom dominait sur tous les autres, c'était celui de son valet de chambre; enfin cet homme arrive.

— Me voilà, monsieur le préfet! me voilà... la voiture est prête... les chevaux sont mis, et quand monsieur voudra partir, il le pourra.

— Je ne pars pas, imbécile! il est bien question de départ, vraiment! qui vous parle de partir?... renvoyez les chevaux à la poste, et dites au cocher de préparer ma grande calèche.

— ... Capitaine, croyez-vous qu'il soit nécessaire de mettre quatre chevaux?... Comment l'Empereur est-il entré à Lyon, à Châlons.

— ... Mais, monsieur le préfet, comme toujours; comme à l'ordinaire; ô mon Dieu ! comme à l'ordinaire...

— Alors, je mettrai des chevaux blancs... oui, des chevaux blancs!...

— Mais, monsieur le préfet, dit le valet de chambre, vos chevaux sont avec madame... ils ne sont plus à Auxerre...

— Ah, mon Dieu, c'est vrai! comment vais-je faire? »... et pendant ce plaisant colloque, M. Gamot s'habillait, mettant une botte et gardant une pantoufle... mettant son gilet à l'envers... c'était un proverbe... dont le mot aurait pu être : *Rira bien qui rira le dernier !*

Tout à coup M. Gamot s'avise de remarquer que M. Dumoulin doit avoir *faim, soif* ou *sommeil.*

« Voudriez-vous prendre un bouillon, un potage?... et tirant toutes les sonnettes:

— Dites au chef de faire tout de suite un vermicelle pour M. le capitaine...

— Mais monsieur le préfet sait bien que le chef est parti hier au soir avec madame.

— Mais je crois en vérité que je perds la tête !... mon Dieu, que vais-je devenir?... rien de prêt, et l'Empereur arrive peut-être dans quelques heures !

L'Empereur n'arriva à Auxerre que vers le soir; il avait été retenu à Avallon, ainsi que je l'ai

dit, par les habitans, qui lui témoignèrent une affection touchante... Lorsqu'il se retira dans son appartement pour dormir et prendre quelques heures de repos, plusieurs dames de la ville pénétrèrent dans la chambre qui précédait la sienne. Plusieurs officiers d'ordonnance, des aides-de-camp, s'étaient jetés sur des canapés et ne voulaient pas dormir devant ces dames, bien déterminées à ne pas se retirer sans avoir vu l'empereur. « Dormez, dit l'une d'elles, au nom de ses compagnes (c'était madame de N*****, jeune et charmante personne), *dormez, messieurs, nous ferons le service de gardes de l'empereur, nous veillerons à sa porte.* »

Lorsque l'empereur arriva à Auxerre, il fut reçu par le préfet, comme s'il revenait d'un voyage dans les départemens : il ne sut qu'à Paris le mouvement rétrograde de M. Gamot... et en fut bien diverti par son officier d'ordonnance.

Ce fut le 18 mars que le maréchal Ney arriva à Auxerre, pour avoir une entrevue avec l'empereur. Le maréchal, malgré l'éloquence de sa proclamation (1), était embarrassé ; cependant l'empereur en

(1) Avant de voir l'empereur à Auxerre, le prince de la Moskowa avait fait la proclamation suivante aux troupes de son gouvernement :

« Officiers, sous-officiers et soldats !

» La cause des Bourbons est à jamais perdue ! La dynastie

l'apercevant fut à lui et lui tendit la main... Le maréchal Ney fut ému très-vivement... il se rappelait qu'un an avant, seulement un an... sa propre main à lui-même avait déposé un pistolet sur le bureau de l'empereur, pour lui donner une leçon en lui montrant le chemin qu'il avait à suivre. . aussi de grosses larmes roulaient dans ses

» légitime que la nation française a adoptée va remonter sur
» le trône. C'est à l'empereur Napoléon, notre souverain,
» qu'il appartient de régner sur notre beau pays : que la no-
» blesse des Bourbons prenne le parti de s'expatrier encore,
» ou qu'elle consente à vivre parmi nous, que nous importe?...
» la cause sacrée de la liberté et de notre indépendance ne
» souffrira plus de leur funeste influence... Ils ont voulu avilir
» notre gloire militaire, mais ils se sont trompés; cette gloire
» est le fruit de trop nobles travaux pour que nous puissions
» en perdre le souvenir. Soldats! les temps ne sont plus où
» l'on gouvernait les peuples en étouffant leurs droits. La
» liberté triomphe enfin! et Napoléon, notre auguste empe-
» reur, va l'affermir à jamais; que désormais cette cause si
» belle soit la vôtre et celle de tous les Français; que tous les
» braves qui ont l'honneur de commander se pénètrent de
» cette grande vérité.

» Soldats! je vous ai souvent menés à la victoire!... Main-
» tenant je vais vous conduire à cette phalange immortelle
» que l'empereur Napoléon conduit vers Paris, et qui y sera
» sous peu de jours; et là notre espérance et notre bonheur
» seront à jamais réalisés.

» Vive l'empereur!

» Le maréchal de l'empire,

» Prince de la Moskowa. »

yeux, et était-il profondément ému. Je tiens ces détails d'un témoin oculaire ; il s'approcha ensuite de Napoléon, et prononça quelques mots à demi intelligibles... parmi lesquels on distingua FONTAINEBLEAU.

« Je ne me rappelle pas cette époque, dit l'empereur... j'ai tout oublié... je n'ai de souvenir que pour la Moskowa. »

Le maréchal se pencha sur la main que lui tendit de nouveau l'empereur et la relevant, IL LA PORTA A SES LÈVRES...

— Oui, oui, répétait-il... je dois mourir pour vous à présent !...

Hélas ! le malheureux ne savait pas dire aussi juste !...

L'empereur partit d'Auxerre aussitôt après et déjeuna à Pont-sur-Yonne. Comme il était à table, les lanciers polonais, qui formaient la grand'garde du quartier-général, se replièrent sur la ville en criant, A l'ennemi ! On voyait en effet un corps de cavalerie se dirigeant sur Pont-sur-Yonne. L'empereur, toujours calme, ordonne qu'on monte à cheval, y monte lui-même et sort de la ville pour reconnaître les nouveau-venus... C'était tout simplement un escadron de dragons qui, malgré son commandant qui voulait le retenir, venait au-devant de l'empereur, conduit par un jeune lieutenant qui en avait pris le commandement. Lorsque l'empereur connut sa conduite.

« Je vous nomme chef-d'escadron, » dit-il au

jeune officier, et sur-le-champ il le fit reconnaître par l'escadron même et se fit donner les noms, également par lui, de plusieurs vieux dragons qui avaient été oubliés...

« Eh bien ! vous oubliez l'accolade, monsieur le commandant ; dit l'empereur au jeune chef-d'escadron, en qui la joie troublait un peu les idées... mais moi je ne veux pas manquer à la forme... Allons, approchez-vous !

Et le jeune homme reçut l'accolade de l'empereur.

« Oh ! disait-il en le voyant s'éloigner, je conçois maintenant comment tant de braves gens se sont fait tuer pour cet homme !... »

L'empereur comprenait admirablement et les hommes et les choses dans leur spécialité. C'est avec cette connaissance générale de l'humanité tout entière qu'il sut gouverner le monde... s'il avait eu la même force sur lui-même, nous étions tous sauvés.

Après avoir examiné cet escadron de cavalerie, avoir questionné les sous-officiers, et fait quelques promotions, Napoléon recommanda la plus grande discipline aux soldats : « Mes enfans, leur dit-il avec cet accent qu'il savait si bien prendre, songez que c'est pour moi !... c'est en mon nom... » Il partit de Pont-sur-Yonne aussitôt après son déjeuner et la revue de ce corps de cavalerie... il le fit embarquer ensuite sur l'Yonne, à Joigny, qu'il remonta jusqu'à Montereau. — De là, l'escadron s'en

fut à Fontainebleau, où l'empereur arriva à cinq heures du matin. Là était son point de repos... Quelles sensations il dut éprouver en se retrouvant dans ce même palais où le sort l'avait dépouillé... où le sort le ramenait triomphant... au moins pour quelques heures!...

En passant par Sens, l'empereur y fut reçu avec une splendeur et une particularité qu'il me faut signaler. L'évêque vint le recevoir à son passage, accompagné de tout son clergé et avec le dais... le même sans doute qui avait servi, quelques semaines avant, pour madame la duchesse d'Angoulême. — Napoléon écouta seulement par politesse le discours de l'évêque... Il commençait à apprécier la valeur des harangues...

Et à cinq heures du matin, comme je l'ai dit, il arriva à Fontainebleau.

CHAPITRE V.

Ignorance des ministres du roi. — Encore la charte. — *La chatte merveilleuse.* — Le faubourg Saint-Germain. — Louis XVIII tirant le canard le 21 mars. — La reine Hortense au pavillon de Flore. — Ses deux fils. — Le roi de Rome. — Scène de reproches entre l'empereur et la reine Hortense. — L'impératrice. — Larmes. — Joséphine ! — N'accusez plus Marie-Louise ! — Le pont Royal. — La fenêtre ouverte. — Acclamations ! — Le *Moniteur.* — Vive l'empereur ! — Faites donc des mémoires contemporains ! — Scène de Bethune. — Lille. — L'officier de cuirassiers. — Le bataillon belge. — L'officier *Caroudal.* — Lettre de l'empereur au général Cambronne et au général Girard. — *Je ne veux pas qu'il soit versé une goutte de sang !*

Après la mémorable séance du 11 mars, Monsieur le comte d'Artois et le duc de Berri firent tous les efforts humainement possibles pour dominer la fortune. Mais elle était devenue sourde pour eux. Tous les efforts furent inutiles pour préparer quelque résistance dans Paris... tout était désespéré... Il y avait quelques troupes de ligne à Saint-Denis ; elles y étaient pour la sûreté du roi et bien-

tôt les rapports qui vinrent à l'état-major de la garde nationale donnèrent de vives alarmes. Le général Dessoles, M. Allent, et M. Tourton étaient ceux qui la commandaient alors... On pouvait être tranquille, car tous trois étaient prudens, sages et estimés dans Paris.

Le roi souffrait cruellement d'être obligé de quitter encore une fois, en fugitif, la terre de la patrie, à soixante ans!... Le malheureux vieillard souffrait, je le répète, d'une de ces douleurs concentrées sur lesquelles même les consolations apportent une nouvelle souffrance.

Mais qui peut se charger de donner une idée de l'intérieur du palais des Tuileries!... C'était une confusion pareille à celle du camp d'Agrammant. La seule différence, c'est que personne, pas même Louis XVIII, n'était le roi Sobrin... Il y avait un assaut permanent entre les ministres, et des reproches que la présence du roi ne contenait pas... Je vis arriver chez moi, le 19 mars, une personne tenant au château, et pleurant de douleur de voir un tel désordre là où le bonheur à venir de la France et du roi exigeaient la prudence la plus consommée... M. de la Châtre, que son affection et son loyal dévouement rendaient peut-être un peu plus libre encore que M. de Blacas, entreprenait les ministres du roi, et pour dire la vérité, il avait raison. Mais à quoi servaient des paroles en cet instant malheureux? Certes il y avait texte à d'amples et à d'amères moqueries, en écoutant les

hommes à cheveux blancs, dont l'expérience n'avait eu de savoir, depuis la Restauration, que celui d'inspirer le désir de son éloignement... Monsieur le comte d'Artois *fut le seul*, dans ces heures d'une agonie morale, qui montra un caractère noble et digne. Quant à Louis XVIII, que des mémoires nous ont représenté *ne croyant pas à son nouvel exil*, et ayant, pour ainsi dire, *une seconde vue* à cet effet, il n'en est rien du tout. Il était fort malade, ce qui permet de dire que peut-être il eût été ce qu'on veut le faire croire, mais il était fort accablé. Il l'était surtout des défections qui se renouvelaient chaque jour... Les personnes les plus royalistes AVAIENT PEUR, c'est le mot, n'en cherchons pas d'autre. Le chancelier se retirait en Normandie *parce qu'il était malade!*... Les ministres ne savaient pas, dans le premier moment, ce qu'ils avaient à faire. Quant à M. Fauvelet de Bourienne, il avait une des plus belles peurs qu'un homme puisse éprouver; il redoutait l'empereur... Il était ingrat et perfide, il devait le craindre!... Il a été élevé avec Napoléon, et pourtant son ame étroite n'a jamais compris la sienne!...

Enfin le 19 mars à minuit 16 minutes, un silence profond règne tout à coup dans cet immense palais qui renferme en ce moment, outre ses nombreux habitans, une foule immense avide de voir encore une fois son roi... Mais les yeux seuls sont occupés; ils se dirigent vers l'endroit où le roi doit paraître... Toutes les bouches sont muettes; on

croirait être dans cette ville dont parle un conte arabe, et dans laquelle des milliers de sujets sont changés en pierres... Les passages, les escaliers, les vestibules, toutes les avenues étaient encombrées de gens qui *voulaient* voir le roi. Les voitures étaient devant le pavillon de Flore depuis assez long-temps et cependant rien ne paraissait annoncer le départ!... Tout à coup les portes de l'appartement intérieur s'ouvrent... un huissier, un seul huissier paraît d'abord portant deux flambeaux... Cette lueur faible et incertaine se projetait autour d'elle et dans un cercle peu étendu laissait voir Louis XVIII pouvant à peine marcher et soutenu par le duc de Duras et par M. de Blacas (1). Alors l'effet produit par une telle vue fut électrique; une commotion générale fut reçue... Le silence profond qui régnait depuis une heure fut brisé par des sanglots, des cris, des gémissemens... Le roi était ému, mais moins peut-être que ne l'étaient ceux qui pleuraient en baisant ses mains, les pans de son habit, et dont jamais il n'a connu les noms... Arrivé cependant au premier palier, le roi s'arrêta... Il jeta un regard prolongé et triste sur cette foule désolée qui l'entourait, et le cœur sembla lui manquer!...

« Grâce, mes enfans! dit-il d'une voix trem-

(1) Le pays peut avoir souffert de l'inexpérience en affaires de M. de Blacas, mais son attachement pour le roi est hors de toute atteinte, c'est justice à lui rendre.

blante ; ... grâce !... épargnez-moi... j'ai besoin de forces... »

Il monta dans sa voiture, escorté par ses gardes-du-corps, qui furent noblement fidèles ainsi que les compagnies rouges...

Le roi, en quittant Paris se dirigea sur Lille. Il n'aurait pas voulu sortir de France... C'était encore là une idée qui n'avait rien de solide dans son raisonnement... Les entourages du roi ne voulaient pas qu'il sortît de France parce qu'il en était sorti une première fois !... C'était pitié que d'entendre ces raisonnemens. Ils m'arrivaient par un canal parfaitement exact et j'avoue que souvent j'étais moi-même à douter de leur sincérité, qui pourtant était réelle... La France !... Que faisait la France ?... Il n'y avait que quelques heures que Louis XVIII était sorti de Paris lorsqu'un régiment d'infanterie, qu'on y avait appelé, passa sur la route en s'y rendant... On l'avait mandé pour défendre le roi, et les soldats avaient déjà tous la cocarde tricolore... Et plusieurs soldats de ce même régiment, de ceux qu'on appelle *traînards*, eurent l'audace de crier : *vive l'empereur !* en passant près de la voiture de Louis XVIII.

Monsieur et le duc de Berri étaient demeurés après le départ du roi pour assurer sa retraite... Une heure après ils partirent aussi à la tête de la maison militaire... « Jamais, me dirent le lendemain quelques personnes que leur volonté et leur devoir avaient retenues au château, et qui accom-

pagnèrent les princes pendant quelques lieues, jamais on ne vit une telle confusion !... La maison militaire, c'était naturel; mais des volontaires de tout âge, de *tout état*... des jeunes gens qui n'avaient porté ni l'épée ni le sabre... des vieillards infirmes... et tout cela se groupant autour de Monsieur, comme réclamant de lui la vie et la protection !... Le moyen de répondre à cette touchante confiance: « Eloignez-vous !... Je ne veux pas que vous *mouriez près de nous !...* » Car l'ambition de beaucoup de ces malheureux n'était pas même de vivre près de leurs princes, c'était *d'y mourir !...* Le jour, ou plutôt la nuit du départ, il plut abondamment et les routes, formées d'une terre marneuse, étaient doublement pénibles à parcourir pour des enfans, des vieillards, des femmes même !... Eh bien ! Monsieur leur parlait, les consolait, et leurs souffrances s'éloignaient à la voix de cet homme qui eût été un bienfait pour la France s'il avait eu les hautes qualités d'un roi à côté des vertus privées de l'homme de bien...

Dans la nuit du départ, il parvint à l'état-major de la garde nationale des avis alarmans sur les dispositions des sept à huit mille hommes de troupes de ligne cantonnés à Saint-Denis. On prétendait que leur intention était de fondre sur Paris et de célébrer la bien-venue de l'empereur en pillant les maisons royalistes les plus notables dans l'opinion. On appuyait cette version de beaucoup de détails et l'on craignait une réaction sanglante. Un

des chefs supérieurs de la garde nationale remonta à la source de ce bruit, et il se trouva que les troupes étaient seulement extrêmement exaltées et qu'il était possible qu'un événement eût lieu... M. T...., donna l'ordre le 20 au matin, dès le point du jour, de placer les légions, telles que la cinquième et deux ou trois autres très-bien intentionnées, sur le boulevart, depuis celui de la Porte Saint-Martin jusqu'à celui de la Madeleine, recommandant à la garde nationale de bien montrer, en même temps qu'elle accueillait les troupes, qu'elle saurait se défendre contre elles si elle était attaquée. On fit en outre préparer des vivres pour les troupes. Il y eut un dîner pour les officiers, et l'on s'empara d'eux à leur entrée dans Paris... Enfin tout se passa dans le meilleur ordre possible ; il n'y eut aucun trouble ; seulement l'attente du grand événement qui se préparait pour le soir agitait tous les esprits. Cependant il y avait en général dans Paris une sorte de stupeur. Il est difficile de dire le mot qui convient; c'est à peu près celui-là cependant.....

J'étais fort souffrante et dans mon lit, avec la fièvre, ce même 20 mars. Mon frère et mes amis venaient à chaque moment me parler de ce qu'on disait, de ce qu'on attendait... On craignait... on espérait... Paris offrait un singulier aspect le 20 mars 1815...

Le matin du même jour, il était neuf heures et demie à peu près, lorsqu'un officier d'état-major,

accourant à toute course, arriva dans la cour du château de Fontainebleau, et tombant plutôt qu'il ne descendit de cheval, il s'écria que le roi était parti des Tuileries à minuit et demi... Aussitôt la nouvelle parvint à l'empereur; il prit à peine le temps de l'écouter, et sortant de son cabinet, il appela lui-même le grand-maréchal et lui dit :

« Bertrand, que le télégraphe annonce à Lyon sur-le-champ que le COMTE DE LILLE a quitté Paris, et que je pars pour m'y rendre... Ma voiture à l'instant. »

Une demi-heure après l'empereur était sur le chemin de Paris. Il était onze heures du matin, lorsqu'il quitta le château de Fontainebleau pour aller ressaisir la puissance délaissée par la faiblesse... il était aussi onze heures du matin lorsqu'un an avant il quitta ce même château de Fontainebleau, quittant alors cette même puissance que la force lui arrachait mais qu'il n'abandonnait pas.

Un peu en avant de Corbeil un nuage de poussière se fit voir malgré le jour qui baissait... C'était une foule de généraux dont le zèle s'était trouvé comprimé jusqu'au départ officiel de Louis XVIII... Quoi qu'il en soit, ils venaient au grand galop.... L'un d'eux dépasse les autres... Il a touché le premier la voiture de l'empereur et se jette à l'instant même à bas de son cheval, ouvre la portière et ne peut articuler que quelques mots confus, tant son émotion était vive...

« Eh ! c'est mon petit Dejean (1) ! » s'écria l'empereur... et il embrassa le jeune aide-de-camp avec une extrême tendresse... Cette entrevue fit une impression profonde sur ceux qui étaient venus au-devant de l'empereur et qui le retrouvaient là comme s'il revenait de Milan ou de Bayonne !... Quant à lui, il était affable et charmant avec son sourire doux et bienveillant ! (2)

A Villejuif l'empereur trouva tous ses équipages et les chevaux de sa maison. Les voitures n'avaient pas pu être toutes repeintes, les harnais tout dénaturés par les armes, de manière que dans les magasins on avait retrouvé tout ce qui était nécessaire. L'empereur rentra dans Paris par les boulevarts extérieurs.

Neuf heures sonnaient à l'horloge des Tuileries, lorsqu'un bruit, d'abord lointain et sourd, et puis plus rapproché, et enfin éclatant et terrible, se fait entendre de la foule immense qui remplit les Tuileries du côté du Carrousel... C'étaient des lanciers polonais, des hussards du quatrième, qui arrivaient au grand galop, en criant de toute la force de leurs poumons : Le voilà, mes amis... *Vive l'empereur ! !*... A ce cri un autre lui répond,

(1) Il était aide-de-camp de l'empereur et fils du directeur ministre d'état du matériel de la guerre. Le père et le fils avaient épousé les deux sœurs.

(2) Il ne l'avait pas toujours, mais lorsqu'il l'avait on ne pouvait lui résister, ainsi que le savent ceux qui le voyaient habituellement.

et cinquante mille voix l'ont proféré. C'est aussi *celui de vive l'empereur !*... On court, on s'embrasse, on pleure... On entoure les douze ou quinze éclaireurs qui précédent l'empereur...

« Où est-il donc? Vient-il bientôt? Quand sera-t-il donc ici ?

— Il vient ! Le voici ! »

Et une voiture légère, attelée de huit chevaux, que les postillons ivres de joie conduisent avec la rapidité de la foudre ; vient rouler au milieu de cet océan d'hommes et de femmes dont le délire et l'amour ne se peuvent comprendre. A peine la voiture a-t-elle touché le perron, que la portière est ouverte, et Napoléon, enlevé dans les bras de ceux qui le reçoivent avec tant d'amour dans ce même palais des Tuileries, où pendant quinze ans il dicta des lois à l'Europe, est emporté de sa voiture à ses appartemens, sans qu'*une seule fois* ses pieds aient touché la terre. Je reparle de cet homme, parce que l'histoire de la Restauration, dans ses deux premières années, est encore immédiatement liée à la sienne, et le fut au reste toujours. Quel est celui de nous qui aujourd'hui peut entendre encore son nom sans que son cœur ne batte !

Napoléon eut toujours, et dans tous les temps, un extrême empire sur lui-même. Je l'ai vu en 1795, à l'époque où Salicetti, l'homme auquel il devait son malheur, l'homme qui le faisait vivre dans la misère, était à sa disposition, à quelques pas de lui ! Il pouvait s'en venger par paroles au moins,

si ce n'était par une action qui eût été répréhensible peut-être, mais que l'humanité peut faire excuser. Eh bien! il était aussi calme à côté de son ennemi, qu'il l'eût été près d'un indifférent. Sa physionomie était impassible. Albert le remarquait avec admiration, et mon mari, qui à cette époque était *le seul* officier que Napoléon eût auprès de lui, m'a dit bien souvent que cet attachement passionné qu'il avait pour Napoléon venait principalement de ce que lui inspirait son courage moral, et cet empire de tous les instans sur lui-même.

En entrant dans son appartement, l'empereur y trouva réunis une foule de serviteurs dévoués qui l'attendaient avec une impatience qu'on peut deviner, mais qui, je le répète, n'avaient aucunement conspiré *avec lui* depuis l'île d'Elbe. L'empereur n'a été déterminé à tenter son entreprise, que parce qu'on lui écrivit de Vienne qu'on voulait le mettre à Sainte-Hélène. Il observait, de son rocher de fer, les dispositions des esprits. Une conspiration pendant ce temps s'ourdissait en France, cela est vrai, mais ce n'était pas une conspiration ordinaire, elle était générale : c'était la désaffection qui régnait presque partout; et pour dire ce qui est, la défiance qui avait rapidement succédé aux premiers jours d'enchantement fit la confiance de Napoléon. Ce n'est pas un génie comme le sien qui se serait follement hasardé sur un espoir donné par quelques voix dévouées. Non, non! Jamais Napoléon n'aurait confié sa destinée à une entreprise

la plus audacieuse peut-être que l'histoire raconte, s'il n'eût pas été appuyé sur le mécontentement général, et particulièrement sur celui de l'armée et les craintes des acquéreurs des biens nationaux, qui, rassurés par l'article 9 de la Charte, se voyaient menacés dans le plus pur et le plus positif de leurs fortunes; car, à l'époque de la Restauration, tous les biens nationaux et du clergé avaient passé dans une vingtième main, et étaient payés par leur propriétaire actuel le vrai prix de leur valeur. Les myopes politiques qui conduisaient le cabinet de Louis XVIII (lui-même y est compris, malgré tout le respect que j'ai pour son esprit), M. de Blacas, M. Dupont, M. d'Ambraye (j'excepte M. de Montesquiou), sont les vrais conspirateurs qui ont ramené Napoléon.

Ce retour est un des faits les plus extraordinaires qu'offrent les histoires des nations. Mais en vérité la conduite de la Restauration est bien aussi énigmatique par les effets qu'elle produisit en quelques mois! Comment imaginer que, sans être atteint de folie, on va parler à tout un peuple une langue qui lui est inconnue, celle des prêtres. Remarquez bien que je ne parle pas ici *de la religion.* Mais des prêtres s'en vont dans les campagnes, ils prêchent dans un village, au milieu d'hommes simples de cœur, et ne connaissant la Charte que de nom ainsi que les intentions réelles du Roi, qui pouvaient être bonnes, mais ne devaient pas leur être expliquées ni traduites par des hommes dont la plus

grande partie étaient ambitieux, et voulaient ramener le temps où l'encensoir et le sceptre avaient même puissance!... où la religion et le sacerdoce marchaient ensemble. Qu'arriva-t-il? Que les jeunes générations consultèrent leurs pères et leurs aïeuls, et que les anciens du village leur dirent : « Mes enfans, nous sommes perdus! car les curés redemandent les dîmes, et les seigneurs (1) veulent les corvées et les droits féodaux! »

Oui, je persiste à soutenir qu'il n'y eut pas de conspiration comme on l'entend pour ramener Napoléon. Si cela eut été d'ailleurs, est-ce qu'après le 20 mars nous n'aurions pas été assourdis de tout ce qu'auraient fait les conspirateurs? Quelques-uns auraient travaillé pour l'empereur parce qu'ils l'aimaient *pour lui*. Mais les autres! ils seraient venus réclamer le prix, le salaire de leurs peines! Encore une fois, non. Napoléon vit une couche de matières inflammabables étendue sur la France, il vint y mettre le feu. Je me sers de cette expression, parce que je regarde les cent-jours comme un coup mortel donné à la France, un coup dont la plaie ne se guérira jamais! qui saignera toujours! Bienheureux encore si cette plaie ne s'envenime pas et n'amène une décomposition générale!

Jamais on ne vit une aussi profonde ignorance des hommes et des choses que celle que montrèrent

(1) Il n'est malheureusement que trop vrai que plusieurs des anciens seigneurs ont émis des prétentions absurdes dans quelques provinces.

les ministres du roi, pendant les premiers mois de la Restauration. La tendance du siècle à un nouvel ordre de choses fut pour eux comme un accès de fièvre passager, ou plutôt une volonté d'enfant gâté qu'il fallait détruire par des corrections. Louis XVIII, plus habile qu'eux, ainsi que je l'ai dit, comprit bien qu'il fallait parler la même langue que le pays qu'il venait gouverner. Il donna la Charte. Mais c'est encore ici que vint la petite fée Obstacle, et parlant par la voix de MM. de Blacas, de La Châtre (1), d'Ambray, et autres de la même force ; elle rendit la Charte nulle en empêchant son exécution Il arriva de là un plus grand malheur que si on ne l'eût pas donnée ; car une promesse violée est toujours regardée comme une offense. Et c'est ainsi que, méconnaissant l'esprit de la nation, la volonté du pays, les effets profonds d'une révolution de trente années, l'influence immense de l'armée et de ses officiers, les hommes du conseil du roi ont amené la perte de la Restauration, parce qu'ils n'ont vu dans le retour du roi que le triomphe de leur parti. Les intérêts personnels ont étouffé l'intérêt général. La charte fut tournée en ridicule dans le faubourg Saint-Germain ; on l'appelait la *chatte merveilleuse*. Et j'entendis alors un homme d'esprit, et même assez fort en matières politiques et de gouvernement, dire :

(1) M. de La Châtre avait toutefois une manière de libéralisme à lui qui était bien amusante.

« Mais qu'est-ce donc que la Charte? pourquoi donc le roi se trouverait-il lié par cette *illusion?* car ce n'est pas plus une vérité que la constitution de l'an VIII. Napoléon s'en débarrassait avec les sénatus-consultes, eh bien! le roi le fera avec des ordonnances! »

J'ai entendu dire ce mot en 1815, au mois de février... est-ce que j'ai tort après cela de dire que 1814 et 1815 ont amené 1830!...

Il est une vérité positive, c'est que les hommes de la Restauration ont perdu sa cause, en poursuivant, au milieu d'une époque de progrès, de gothiques projets, et surtout sous la direction ultramontaine... Avec de telles armes, avec de tels agens, l'empereur n'avait pas besoin de conspirer... le malheureux Louis XVIII chargeait lui-même le canon qui le tuait... et Napoléon n'eut qu'à se montrer, pour être reporté par acclamation sur le trône dont on l'avait fait descendre . . . .

Il fallait qu'il y eût encore bien de l'amour pour lui au fond des cœurs; pour que cet homme, qui débarque(1) avec neuf cents hommes, puisse traverser la France, c'est-à-dire un espace de deux cent vingt lieues, et cela aussi tranquillement qu'un

(1) Il a long-temps existé à Paris un parti de royalistes courtisans qui persistaient à soutenir qu'il y avait eu une conspiration pour le retour de l'île d'Elbe. Cela n'est pas vrai, je le répète encore. Sans doute l'empereur avait des intelligences en France; mais rien ne fut organisé jamais pour son retour, qui surprit ses partisans eux-mêmes.

seigneur de château qui visite ses terres, et pourtant autour de lui pleuvaient de toutes parts les proscriptions, les mises hors de la loi, les récompenses promises... et pas un bras ne se lève pour le frapper! pas une main ne s'avance pour l'arrêter!... Quelle étrange scène dans le drame de sa vie!!... quelle page dans son histoire!

Comme son sommeil à dû être agité, et pourtant bien heureux dans ce lit où tant de destinées d'empire avaient été décidées, et où il revenait après avoir été lui-même abandonné de la fortune... mais où le cœur et le sentiment de la nation le ramenaient!... Oui, je crois qu'il a dû éprouver une jouissance bien au-dessus de celle qu'il a dû ressentir le jour où le pape lui donna l'huile sainte!... C'était là le véritable couronnement!... Comment ne l'a-t-il pas compris!!! et cependant jamais esprit ne fut plus prompt dans ses aperçus!...

Voici un exemple de cette promptitude de Napoléon à saisir la chose qui se présentait à lui :

Le 21 mars au matin, la reine Hortense fut aux Tuileries avec ses enfans pour voir l'empereur, qu'elle avait eu à peine le temps d'entretenir la veille... Ses enfans portaient un uniforme de hussard, et l'aîné surtout, le prince Napoléon, celui qui est mort ASSASSINÉ devant Rome, était charmant avec cet habit. L'empereur le considéra quelque temps, et son émotion était visible!... Il pensait probablement à son fils et à son malheur d'en être séparé!... Il adorait son fils, et j'ai déjà parlé de

cet amour qu'il lui témoignait d'une manière si touchante au moment où il partit pour la Russie, et dont je me suis trouvé témoin!... En voyant le prince Louis, il songea à son fils, et son cœur s'attendrit sous cette impression toute de tendresse; mais bientôt son front redevient calme et sévère... ses sourcils se rapprochèrent, et tout dans sa physionomie annonça un orage dont l'origine était importante... En effet, à peine fut-il seul avec la reine Hortense, que dépouillant toute douceur, même dans sa parole, il lui demanda rudement compte de la conduite de sa mère et de la sienne depuis qu'il était parti pour l'île d'Elbe... Il parla avec une grande sévérité des demandes de l'impératrice et des siennes aux souverains alliés!... Ses paroles étaient amères!... il ne pardonnait pas à Joséphine d'avoir demandé à Louis XVIII la PERMISSION de porter le titre d'impératrice!...

La reine Hortense fut surprise à la fois de ce qu'elle entendait et du peu d'indulgence apportée par l'empereur à cette explication... Le nom de sa mère surtout, évoqué dans un pareil moment... lui semblait outragé... aussi son extrême douceur fut-elle sans action dans la réponse qu'elle fit.

« Ma mère n'avait personne QU'ELLE-MÊME pour la soutenir, Sire, dans cette lutte où la vengeance que vous aviez provoquée l'atteignait au front, elle!... Pauvre victime! deux fois frappée!... lui fallait-il donc se taire, et ne pas stipuler au moins pour avoir un tombeau dans des lieux où, après avoir

possédé deux trônes, elle en était réduite à craindre de n'avoir pas un asile pour y mourir en paix?... »

Napoléon regarda la reine Hortense avec étonnement ; mais il reprit aussitôt :

» L'impératrice Joséphine devait attendre que je fusse *incapable* de la servir et que ce fût CERTAIN !... Eh quoi ! il n'y avait pas un mois que j'étais exilé et dejà elle traitait avec mes persécuteurs!...Elle!Joséphine!...la femme de mon choix!... celle que jamais je n'aurais éloignée de mon palais sans la question impérieuse de la raison d'état!... Joséphine!... Oh !... jamais je ne l'aurais attendu d'elle!

— Mais sire, dit la reine, votre majesté oublie toujours dans quelle position elle nous a laisées!.. Ma mère n'avait aucune ressource... quant à moi!...

Ici la reine voulut être ferme, mais elle ne le put, ses yeux étaient pleins de larmes, et bientôt elle éclata en sanglots, que le souvenir de sa mère provoqua!... Napoléon, soit qu'il fût profondément convaincu de la vérité de ce qu'il reprochait à Joséphine, poursuivit le cours de ce qu'il prétendait n'être pas digne d'elle...

« Je sais très-bien que vous êtes excusable, vous, dit-il à la reine Hortense... mais Joséphine! reprenait-il toujours, Joséphine!... On accuse Marie-Louise de faiblesse!... mais au moins n'avait-elle pas reçu du pape un caractère indélébile en recevant la

couronne de sa main... Votre mère devait se le rappeler et s'en montrer digne...

— Sire, s'écria la reine, j'ose conjurer votre majesté d'être bon pour ma mère!... Hélas!... le dernier mot qu'elle a prononcé c'etait votre nom!...

— Raison de plus pour le faire respecter... Selon vous il suffit donc d'aimer pour n'avoir aucun reproche à se faire. »

Ils parlaient ainsi en se promenant. Ils étaient en ce moment très-près de la fenêtre qui ouvre sur le pont royal. Cette croisée était elle-même ouverte tout entière... Aussitôt que l'empereur fut aperçu de la foule qui couvrait le pont royal et les quais, une clameur générale partit de cette mer agitée et vint frapper les murailles du vieux palais des rois de France et faire vibrer les vitres de ses croisées.

Vive l'empereur! s'écrie le peuple... Vive l'empereur! répondent cent mille voix qui partent des quais... Alors l'empereur saisit l'occassion comme *toujours*, il s'avance tout-à-fait au bas de la fenêtre, entraînant avec lui la malheureuse reine Hortense dont le visage était couvert de larmes, et la force ainsi à saluer et à sourire à ce peuple qui avait tant applaudi au malheur de sa mère... L'infortunée!... elle fit ce qui lui était commandé... elle salua, et elle sourit... cependant son visage était couvert de larmes! Le lendemain il parut dans le *Moniteur* la note suivante :

« Hier. S. M. l'empereur était dans son cabinet

» avec la reine Hortense et les princes ses neveux ; » les acclamations du peuple, dont la foule était » immense au-dessous des fenêtres de S. M., » l'ayant appellée sur le balcon, la reine Hortense fut » tellement émue des preuves d'attachement du » peuple de Paris, qu'elle fondit en larmes, et » offrit ainsi à la foule attendrie, le spectacle tou- » chant de son visage baigné de pleurs, que faisait » couler l'amour du peuple pour son auguste » père. »

Et maintenant que je vous ai dit pourquoi la reine Hortense pleurait, faites donc des mémoires contemporains avec des journaux.

Pour procéder avec ordre, il me faut suivre deux routes à la fois : celle dans laquelle marche la Restauration (car pour marcher de travers elle n'en marche pas moins) ; et celle dans laquelle marche aussi, autrement qu'il ne le faudrait, cet homme du destin, ce favori de la fortune, qui vient de recevoir d'elle son dernier sourire.

J'ai déjà dit qu'une heure après le départ du roi, le duc de Berri et MONSIEUR avaient quitté les Tuileries à la tête de la maison militaire, et qu'ils avaient suivi le chemin de Saint-Denis. Il y avait à Saint-Denis; comme je l'ai dit; des troupes en assez grand nombre qui, disait-on se disposaient à piller Paris, c'est-à-dire des maisons royalistes. Il est de fait que les proclamations faites en quelques parties de la France attiraient la colère de l'armée sur cette partie des royalistes qui avaient été courtisans des deux

souverains. La proclamation du maréchal Ney était terrible et vraiment incendiaire (1). Le roi avait donné l'ordre de former une sorte d'armée que devait commander le duc de Berri, et destinée à couvrir Paris et tenter ainsi un dernier effort en faveur de la Restauration. *Cette armée*, ou plutôt ce corps, était composé de la maison militaire, forte alors de six compagnies des gardes, des compagnies rouges, des gardes de MONSIEUR, et de ces volontaires royaux formés des élèves de plusieurs écoles: tous appartenaient à des familles dévouées à la Restauration, et criaient comme des énergumènes qu'on les menât au-devant de *l'usurpateur, et qu'ils le pulvériseraient lui et ses brigands!* — Ces mots sont *textuels;* ce qui ne l'est pas moins, c'est que *publiquement* on fit la proposition d'aller assassiner Napoléon; et tout cela se termina comme on l'a vu. « En vérité disait un homme de mes amis, de beaucoup d'esprit; *il est bien honteux pour la Restauration qu'elle ait trouvé des assasins pour la servir, et qu'elle n'ait pas eu un soldat qui mourût pour sa cause en* 1815. »

C'est que le dévouement des Charrette et des Lescure ne se retrouvait plus!

Maintenant il me faut répondre à une sorte d'attaque fait par le parti de la Restauration. Il disait que Napoléon avait ordonné des exécutions sur son passage avec ordre de les différer jusqu'à son

(1) Voir la note page 113.

arrivée à Paris ; mais qu'une fois aux Tuileries les exemples devaient avoir lieu. On citait en opposition à cet ordre, qui d'abord *ne fut jamais donné* par l'empereur, la grande *modération* du duc de Berri envers les trois cents soldats de Béthune. Je vais faire cette comparaison.

Lorsque le duc de Berri partit de Paris avec le comte d'Artois, quand tout fut désespéré, dans la nuit du 19 au 20 mars, il était, comme je l'ai dit, à la tête de la maison du roi. Cette malheureuse maison, à laquelle s'étaient joints des volontaires de tout âge et de toute condition, avait suivi la route du roi, qui était celle de Lille. Comme tout était confusion, les ordres n'arrivaient pas, tout s'encombrait, et cette colonne se porta directement vers la frontière. On marcha toute la nuit du 20 ainsi que la journée, et le 21 on arriva à Beauvais. Un officier de cuirrassiers cria : Vive l'Empereur! Sans doute il fit une insolence gratuite en insultant au malheur ; mais ne l'avait-on pas insulté peut-être aussi lui-même? On a beaucoup exalté la bonté du duc de Berri, parce qu'il avait empêché *de tuer* cet homme, c'est-à-dire de le massacrer ! Le lendemain, en entrant dans Béthune, le prince y trouva trois cents soldats qui s'étaient hautement prononcés pour Napoléon. Il avait avec lui quatre mille hommes. Croirait-on qu'on a porté aux nues la générosité du duc de Berri *de n'avoir pas fait tuer* ces trois cents soldats ! on la mit dans toutes ses biographies ; enfin on en a fait un éloge. Mais il eût

commis l'action la plus infâme du monde, si ces quatre mille hommes avaient massacré ces trois cents soldats : et voilà ce qu'il faut admirer! En sortant de Béthune, quelques minutes après, le prince fut poursuivi par deux cents lanciers. Ceci, par exemple, est à sa louange : il aurait pu se retourner, les attendre et les écraser; mais il s'y refusa. — Ceci est fort beau. — Maintenant il faut remarquer que la haine qui efface ainsi les chiffres quand il est question de vie ou de mort doit être bien violente; et que, pour que deux cents hommes en affrontent quatre mille pour parvenir à un homme, il faut qu'il soit bien détesté! On lui en avait donné une preuve à Saint-Denis, en pillant ses équipages : sa vie même fut en danger, et il ne dut son salut qu'à l'énergie d'un bataillon belge et d'un officier nommé, je crois, *Caroudal*. Quant à la clémence du prince, on ne peut la nier, elle est positive; et dans un pareil moment, être maître de soi est un beau mouvement de l'ame. Ce qu'il fit, au reste, est même politique; c'est ce que tout homme habile aurait fait.

Maintenant, voici également celle de Napoléon, avec les pièces à l'appui. L'une est une lettre au général Cambronne, l'autre est écrite au général Girard, loyal et digne homme, qui mourut de la mort des braves sur le Champ de bataille de Ligny, quelques semaines plus tard.

«Général Cambronne, je vous confie ma plus belle campagne. Tous les Français m'attendent avec

impatience, vous ne trouverez partout que des amis. NE TIREZ PAS UN SEUL COUP DE FUSIL! Je ne veux pas que ma couronne coûte une goutte de sang à la France. »

Voici l'autre lettre :

« Général Girard, on m'assure que vos troupes, connaissant les décrets de Paris, ont résolu, par représailles, de faire main basse sur tous les royalistes qu'elles trouveront. Vous ne rencontrerez que des Français. Je vous défends donc de tirer UN SEUL coup de fusil. Calmez vos soldats; démentez les bruits qui les exaspèrent; dites-leur que je ne veux pas rentrer dans ma capitale à leur tête, si leurs armes sont teintes du sang français. »

Quel est l'homme de l'antiquité qu'on admire et qu'on vante, et dont la noble conduite n'est pas inférieure à celle de Napoléon! Et voilà l'homme qu'on a laissé mourir dans un cachot brûlant... comme une victime dévouée !... Oh ! je commence à le croire, nous ne le méritions pas !

CHAPITRE VI.

Carnot et Cambacérès. — La tête carrée. — Conversation entre l'archi-chancelier et l'empereur. — Le duc d'Orléans. — Murat. — Excelmans. — La reine Caroline écrivant à l'île d'Elbe. — Esprit de Cambacérès. — Comparaison de lui à M. de Narbonne et M. de Talleyrand. — M. de Maurepas, Mme de Staël et M. Petiel à Coppet. — Conversation et gageure. — Annibal et les Alpes. — Milan, Marengo et la musique. — Lettre de Mme de Staël. — Ce qu'était M. Petiel. — Son esprit et son amabilité. — L'empereur l'aimait beaucoup; il était au-dessus de Berthier dans la confiance de Napoléon.

Napoléon mit dans son ministère deux hommes très-forts, Carnot à l'intérieur, et Cambacérès à la justice. Carnot avait l'estime de tous les partis, et son talent était aussi remarquable que sa probité était sévère. Cambacérès avait une tête *carrée*, bien organisée et connaissant parfaitement la France, parce qu'il avait traversé la révolution.

Quelques jours après le retour de Napoléon, il ne put s'empêcher de lui parler de son arrivée, peut-être intempestive, parce qu'il aurait pu at-

tendre quelques mois et alors toutes les puissances se seraient retirées chez elles, et il n'aurait eu que la seule France à combattre.

L'empereur le regarda long-temps sans lui répondre, c'était un homme qu'il avait dans une haute estime que le prince archi-chancelier. Enfin, s'asseyant auprès de lui, il lui dit gravement :

« C'est une grande question que vous élevez-là. Oui, sans doute, j'aurais mieux fait d'attendre. C'était bien mon intention. Mais le parti d'Orléans s'agitait beaucoup. C'est l'envoyé de Murat qui m'a décidé. »

Cambacérès croyait que c'était le général Excelmans qui avait écrit de Paris quelques détails à Naples, et qui de Naples seraient revenues à Paris. Il avait été grand-maréchal du palais de Murat, et l'avait quitté lorsque la conduite de celui-ci parut à Excelmans devenir autre que celle d'un loyal et brave homme comme lui, lorsqu'en 1813 Murat se mit avec les alliés contre l'empereur. Murat, qui gémissait chaque jour sous le poids de son parricide, espéra qu'en prévenant l'empereur, à l'île d'Elbe, du parti formidable que le duc d'Orléans se formait ici, il pourrait peut-être s'en faire un mérite auprès de lui. — Mais pendant long-temps ses lettres et ses envoyés ne furent pas reçus à l'île d'Elbe. « Enfin, dit Napoléon à Cambacérès, qui le rapporta ainsi, un officier envoyé par ma sœur Caroline vint aborder à Porto-Ferrajo. Il me remit une lettre d'elle qui me

racontait sur la France des choses fort extraordinaires. Comme je lui connais de l'esprit, des moyens, et même des moyens au-dessus des autres femmes, je reçus ce message avec plus d'attention que je ne l'eusse fait dans un autre moment. La reine de Naples me conjurait de quitter l'île d'Elbe et de revenir en France; Murat m'offrait dans cette lettre de m'appuyer en Italie en faisant un mouvement sur Rome, et se portant sur l'Adige à marches forcées, afin de tenir l'Autriche en respect (1). » Cambacérès, qui était toujours fort scrupuleux lorsqu'il racontait, n'alla pas plus loin. Il ajouta, que le lendemain de l'arrivée de cet officier à Porto-Ferrajo, l'Empereur lui donna des lettres pour Naples, dans lesquelles il annonçait à sa sœur, qu'il partait pour la France; mais qu'il lui recommandait expressément de dire à Murat de ne faire aucun mouvement, et d'attendre des ordres ultérieurs.

Voilà la conversation que Napoléon eut avec le prince Cambacérès, et que celui-ci me répéta mot pour mot à son retour de la Hollande, époque où je le vis trois ou quatre fois avant de me retirer à la campagne. Cette conversation m'a paru assez remarquable pour lui faire trouver place ici; car c'est le lieu et le moment.

Cambacérès était un homme dont le caractère et les talens devraient obtenir une place remarqua-

(1) Le prince Cambacérès me dit toute cette conversation trois ans après, à son retour de la Hollarde.

ble; son esprit était profond et en même temps léger; je n'ai vu que M. de Narbonne et M. de Talleyrand conter mieux que lui. Il était aimable comme un courtisan du temps de M. Maurepas; il avait même ce genre d'esprit; il possédait une foule d'anecdotes qu'il racontait avec un charme tout particulier. M. de Narbonne le savait apprécier, et m'en a toujours parlé comme d'un homme d'une grande supériorité. En admettant que M. de Narbonne fût récusé comme pouvant prononcer sur une capacité sérieuse, on lui accordera au moins d'être bon juge pour l'amabilité; et puis ensuite il pouvait donner son avis aussi bien que beaucoup d'autres, dont l'orgueil est le seul mérite, et cela j'en suis garant. Cambacérès avait un grand attachement pour l'empereur, qui l'aimait aussi beaucoup. La conduite de Cambacérès pendant la Restauration fut toujours admirable et ne s'est jamais démentie; il a toujours redouté l'issue de l'entreprise de Napoléon, jamais il n'a osé espérer... Il connaissait les puissances, et leur conduite au congrès annonçait ce qu'elles feraient pour conserver ce qu'elles s'étaient partagé.

Mais il était un autre adversaire que Napoléon avait en tête, et qui pouvait lui faire autant de mal qu'une puissance, quoique ce ne fut qu'une femme dont la tête ne portait pas de couronne, si ce n'est une couronne de laurier; c'était madame de Staël. Au premier bruit de l'arrivée de Napoléon, saisie de terreur, se rappelant la persécution

dont il l'a frappée pendant tant d'années, elle s'enfuit de Paris aussitôt que la première nouvelle du débarquement parvint à Paris; elle s'en fut à Coppet, chez elle, et là, elle attendit les événemens; elle fut ensuite à Vienne, et fut encore dans cette nouvelle coalition contre l'empereur, une trompette appelant la vengeance et l'anathème après lui. Madame de Staël a fait beaucoup de mal à Napoléon, plus peut-être qu'on ne le croit.

Voici une petite anecdote que je me rappelle en ce moment, qui avait été racontée par le fils même de M. Petiel. Elle fera voir comment madame de Staël pensait de Napoléon dès les beaux jours de sa gloire; mais pour cela il me faut remonter loin, c'est lors de la bataille de Marengo.

Madame de Staël était alors à Coppet avec son père; l'armée française franchissait les Alpes. M. Petiel, ancien ministre de la guerre et alors conseiller d'état et suivant le premier consul en cette qualité en Italie, passa par Genève pour rejoindre le quartier général. Il était désigné d'avance pour administrer la Lombardie. On sait que l'empereur avait la plus haute estime pour monsieur Petiel, dont les hauts talens et la rare probité étaient appréciés à leur juste valeur; il connaissait madame de Staël et monsieur Necker... madame de Staël aimait les hommes d'esprit comme M. Petiel, aussi l'accueillit-elle aussitôt et lui demanda-t-elle des nouvelles; on sait que la politique était sa vie... La conversation tomba bientôt

sur le sujet qui occupait alors toute l'Europe, la campagne que le premier consul allait ouvrir, et madame de Staël ne paraissait pas être convaincue d'une aussi prompte réussite que monsieur Petiel semblait le prévoir... « Et les Alpes, disait-elle, pour quoi les comptez vous?. .

— Mais pourquoi cette incrédulité? disait M. Pétiel; Annibal a bien franchi les mêmes Alpes dont vous nous faites tant peur!

— Eh! Annibal n'avait pas de canons! s'écria madame de Staël. Savez-vous que c'est une grande affaire que votre artillerie, qui doit passer là où les chamois posent à peine la patte?... Enfin, je suis presque certaine que Bonaparte ne sera pas si heureux que son devancier...

— Eh bien! madame la baronne, lui dit monsieur Petiel, si vous voulez parier avec moi, je tiens le pari.

— Sur quoi? dit en riant madame de Staël.

— Je parie, madame, dit M. Petiel, qu'avant six semaines, je puis être en mesure de vous envoyer de Milan la musique la plus nouvelle qui sera connue.

— Je le veux bien, s'écria madame de Staël; car tout ce qui était extraordinaire lui plaisait, et elle lui tendit la main: la gageure fut tenue.

Quinze jours seulement étaient écoulés depuis le départ de M. Petiel, de Coppet, lorsqu'il fit parvenir de Milan les cahiers de musique promis...

Madame de Staël lui répondit la lettre suivante (1) :

« Vous avez voulu me prouver, monsieur, que » la galanterie française a repris tout son charme ; » mais dans tous les temps un homme tel que vous » aurait su la conserver. La musique est très-» jolie ; mais ce qui est surtout un vrai plaisir, » c'est de se rappeler en la jouant, l'incroyable » événement qui me l'a si vite procurée, et à quel » aimable souvenir je la dois. On est ici et à Paris » dans l'enthousiasme de vos succès : vous les » avez prévenus ; mais vous devez encore néan-» moins en être surpris, et la confiance que tout » le monde avait dans les talens et le bonheur de » Bonaparte n'empêche pas de s'étonner à chaque » victoire. L'un de ses plus puissans moyens de » gouvernement, c'est d'appeler auprès de lui » tous les hommes distingués, et vous êtes l'un de » ses titres à l'estime publique. Mon père me » charge de vous remercier de la journée que » vous nous avez donnée ; n'oubliez pas, monsieur, » vous qui n'oubliez rien, que nous vous attendons » à votre retour. »

N. Stael H..

M. Petiel était nommé dès le départ de Paris à une place de haute confiance ; il réunissait comme

(1) Cette lettre m'a été donnée par le général Petiel, fils de M. Petiel lui-même, et commandant le département de l'Hérault ; il a trouvé cette lette dans les papiers de son père.

je l'ai dit, pendant la campagne, les fonctions de ministre de la guerre pour les nominations pendant la campagne, et celle d'intendant général pour l'administration de l'armée qui allait franchir les Alpes. Cependant il ne prit d'autre titre que celui de conseiller-d'état. — Carnot, qui alors était ministre de la guerre, était demeuré à Paris. Un fait assez comique, c'est que Napoléon, pour tromper l'ennemi, avait nommé Berthier général en chef : c'est un fait vraiment amusant.

On a pu voir dans cette anecdote, que madame de Staël n'aimait pas l'empereur dès cette époque. On a prétendu que ce fut à son retour de l'armée d'Italie, après Campo-Formio, qu'elle avait été très-bienveillante pour lui, et que ce fut l'espèce de repoussement que lui montra Bonaparte qui en fit son ennemi.

Du reste, sans être aussi hostile à Napoléon, elle montrait toujours contre lui une sorte d'aigreur.

Nous sommes maintenant arrivés à une époque où la restauration se mêle de nouveau de Napoléon et sa famille, et l'un des membres de cette famille, y paraît même d'une manière plus honororable que jamais : je veux parler de Lucien.

On sait qu'il demeura en Angleterre pendant plusieurs années, où il était *déloyalement* captif en 1814. Pressé par Louis XVIII de revenir en France avec lui, il s'y refusa et retourna à Rome ; mais son séjour y fut bientôt troublé par Murat, qui

fit occuper Rome et obligea le pape à en sortir. Lucien, à son retour d'Angleterre, avait été créé prince de Canino dans le mois d'août 1814. Voici la cause de son d part de Rome.

Lorsque Murat fit son mouvement de Naples sur Rome, pour amener cette malheureuse diversion, qui n'eut pour résultat que son propre désastre, ainsi que je le rapporterai tout-à-l'heure, le pape fut obligé de fuir de Rome et de se retirer à Gênes. Lucien, qu'il avait fait depuis peu prince de Canino, lui offrit de le suivre. Il aimait tendrement le Saint-Père, qui avait également pour lui l'amitié la plus dévouée.

« Mon cher prince, lui dit le pape, je suis sensible à votre proposition, mais je ne puis l'accepter; vous seriez dans une position tout à la fois dangereuse et pénible; ne restez pas à Rome puisque Murat y entre maintenant, mais allez en Suisse, vous y serez complétement à l'abri et en sûreté contre tout ce que vous pourrez craindre. » Le prince de Canino comprit cela à merveille; il baisa la main du pape; embrassa sa femme et ses ennfans puis il se rendit en Suisse, où il loua une petite maison sur le bord du lac, tout auprès de Coppet; ce fut alors qu'il vit souvent madame de Staël, et lui fit part de tout ce qu'il prévoyait, car l'horizon était bien noir. Mais avec de la force l'empereur pouvait encore se sauver!... Les conversations de ces deux personnages sont on ne peut pas plus remarquables: ils comprenaient la grande partie de Napoléon;

mais ils comprenaient aussi qu'il ne fallait pas qu'il abusât de la fortune... car elle se lassait déjà et le faisait bien voir...

Aussitôt après son arrivée à Genève, Lucien, dont le cœur est excellent, voulut montrer à son frère qu'il le pouvait trouver à l'heure du danger; il lui écrivit et attendit la réponse de l'empereur.

Un jour le comte de Châtillon, ami de Lucien, qui était toujours demeuré à Paris pour faire achever l'ouvrage du prince, reçut un mot de lui par lequel il lui annonçait qu'il était arrivé à Charenton, qu'il était là à l'hôtel de la poste et qu'il l'y attendait. M. de Châtillon monte aussitôt en cabriolet et vole à Charenton.

« Eh bien! lui dit Lucien, voilà bien des affaires!... Je vais écrire à mon frère que je suis ici; vous lui porterez ma lettre; je ne veux pas entrer dans Paris sans sa permission; dites-lui que j'attends ses ordres. »

Il était déjà tard; cependant la réponse de l'empereur ne se fit pas attendre: il faisait dire à son frère qu'il le priait de descendre pour ce soir au palais du cardinal Fesch, et que le lendemain tout ce qui le regardait serait réglé. Le prince de Canino monta sur-le-champ dans une voiture de l'empereur qu'on lui avait envoyée, et il rentra (1) dans Paris, d'où il était sorti depuis vingt ans...

Le lendemain matin M. de Las Cases, chambel-

(1) Le 8 mai 1815.

lan, M. de Villoutreys, écuyer, vinrent par ordre de l'empereur prendre leur service d'honneur auprès *du prince Lucien*... Un moment après, le grand maréchal, le général Bertrand, arriva avec les deux grands cordons de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer... Il venait en même temps prévenir le prince que le Palais-Royal était à sa disposition, et qu'il pouvait s'y rendre à l'heure même... Lucien partit revêtu d'un uniforme de colonel de la garde nationale et portant les deux grands cordons de l'empire. C'est encore un texte bien profond à exploiter, que de voir Lucien vivant vingt ans dans une simplicité à la Cincinnatus, et sortant de là pour accepter le titre de prince de Canino, du pape, et des cordons de son frère, précisément au moment où ils perdent leur valeur!... Mais si je connais bien Lucien, c'est précisément pour cela...

Un fait qu'il est bon de remarquer, parce qu'il montre à quel point Lucien était aimé pour le bien qu'il faisait à toutes les classes (1), c'est ce qui lui arriva le jour de sa rentrée dans Paris. Au moment où il arrivait à la barrière, il vit une longue file de femmes, de vieillards, de jeunes gens : c'étaient des artistes qui avaient été secourus par son inépuisable bonté, au temps de son ministère de l'in-

(1) J'ai parlé dans un des volumes de mes Mémoires de sa générosité si bien entendue et presque sublime!... Cette histoire est bien touchante. Voir les 5e et 6e vol., et le 4e des Mémoires.

térieur... Leur talent alors en espérance ne pouvait être payé par le gouvernement à un degré suffisant pour les mettre à même de le cultiver. Cependant Lucien sentait que les premiers artistes ne pouvaient envahir à eux seuls les bienfaits de l'état ; il proposa des fonds spécialement destinés à secourir, aider les artistes jeunes et promettant du talent ; ils vivaient encore en 1815 !... Ils avaient de la mémoire, car les artistes ne manquent jamais de celle de l'ame et du cœur ; ils ont un foyer de feu sacré, ils ont du poète en eux, et ce feu sacré est une vertu qui entretient toutes les autres. L'artiste est pour moi un être à part que j'estime et que j'aime.

Ceux dont je parle étaient donc allés au-devant de celui qui avait été leur bienfaiteur et leur ami ; ils le montraient à leurs fils, à leurs filles en leur disant : *c'est un noble et digne ami des arts ! c'est le père des artistes* !... Ce fut le cortége qui l'accompagna dans Paris ; et pour dire la vérité, je l'aime mieux que celui du duc d'Angoulême en entrant dans Bordeaux, lorsqu'il s'y montra suivi des Anglais et précédé du maréchal Beresford, de ce bœuf qui pour nous devenait taureau et même tigre.

Le matin même, Lucien se rendit aux Tuileries. Ce fut une entrevue remarquable que celle des deux frères. Napoléon fut simple et naturellement affectueux. Lucien fut ému : il rentrait dans un palais dont il était sorti exilé, pour avoir voulu empêcher le maître de ceindre la couronne ; et il y rentrait pour y voir ce même palais dont le maître

faisait de vains efforts pour retenir sur sa tête la même couronne mal affermie. La poésie que présentait cette position était fantastique, mais sombre et lugubre. Lucien le sentit, et son cœur fut oppressé en serrant la main de son frère dans les siennes.

« Comment se porte MA BELLE-SOEUR (1) ? et mes neveux ? J'envoie une frégate à Civita-Vecchia pour les chercher, » dit l'empereur au prince Lucien.

Cette parole était vraiment une parole amicale, et Lucien le comprit avec son ame. Jusqu'à ce moment son frère avait refusé le titre de *sœur* à la princesse de Canino, et n'importe l'époque où il le lui donnait, le cœur de Lucien, ce cœur aimant et ardent pour ses affections de famille (2), fut profondément reconnaissant. Quant à moi, comme amie de Lucien, il me faut reconnaître que j'eusse préféré qu'il l'eût fait dans un autre temps plus heureux. Mais n'importe toutefois, comme je suis vraie, je dois dire ce que j'éprouve ; mes sentimens de blâme ou de louange sont à découvert.

Il fut donc résolu que la princesse Lucien allait revenir en France avec tous ses enfans. Le prince ne voulut pas que sa famille habitât le Palais-Royal ; il loua pour elle l'hôtel Biron, sur les bou-

(1) Il est le seul qui avec madame mère et Joseph sentent et comprennent le bonheur intérieur de la vie de famille.

(2) C'était la premiere fois que Napoléon donnait le titre de belle-sœur à la princesse de Canino.

levarts neufs, au bout de la rue de Varennes. Son intention était que la princesse et ses filles ne se rendissent au Palais-Royal que les jours de réception. Cependant le Palais-Royal fut donné en toute propriété à Lucien par l'empereur, et Fontaine et Percier furent chargés de lui présenter des plans d'embellissement (1).

Le lendemain de son installation au Palais-Royal, Lucien vit arriver chez lui la foule des courtisans, mais surtout les amis de l'empereur, heureux de voir enfin les deux frères réunis. Parmi ces derniers, on voyait le duc de Bassano, cet homme dont le cœur, l'esprit et le talent s'unissent toujours pour agir. L'union et la paix des familles sont, comme celle des peuples, sa pensée dominante. Ce n'est pas le moment des regrets inutiles; mais pourquoi Napoléon ne l'a-t-il pas écouté?

Venaient ensuite Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, le duc de Vicence, Félix Desportes, jadis le secrétaire-général du ministère de l'intérieur et toujours fidèle à la cause qu'il avait servie. Bon, spirituel, fidèle ami, M. Félix Desportes est toujours l'homme dont on sera fier d'être aimé et estimé.

Et puis le comte de Marmier, le comte Lanjui-

(1) Ces même plans ont été exécutés par le duc d'Orléans. Charles X, par mauvaise humeur, ne l'aurait pas fait aux Tuileries, ou n'en serait pas convenu. En tout la branche cadette (car elle est Bourbon) a fait quelques pas de plus que l'autre.

nais; Lanjuinais, dont le caractère fut toujours honorable, mais qui fit bien du mal à l'empereur et à sa cause, sans bien réfléchir, je crois, à ce qu'il voulait ou ne voulait pas. Il y avait là de cette *idéologie* dont se plaignait tant Napoléon! On y voyait aussi Sapey, ancien ami de Lucien à l'époque de ses chagrins, et que le prince était heureux de retrouver toujours le même. Sapey est un de ces hommes rares dans les révolutions, et surtout dans des révolutions comme la nôtre!

Mais un être vraiment heureux dans Paris du retour de Lucien, c'était le roi Joseph; car il est avant tout homme d'intérieur et de famille. Heureux de vivre au milieu d'amis qui se réunissent autour d'une table à la campagne pour écouter une lecture, ou bien pour dessiner et raconter une histoire. Ce que j'avance n'est pas une fable adulatrice, c'est une vérité *reconnue* et positive. Aussi fut-il heureux de voir Napoléon revenir à ces liens de famille, qui sont le seul bonheur réel de ce monde. Il espérait, ainsi qu'il le disait alors dans la confiance intime, il espérait qu'après le retour du roi de Rome et celui de l'impératrice, l'empereur, entouré de tous les siens, comprendrait dans tous ses charmes le bonheur de la vie domestique. Hélas! ce rêve fut bien court; et quel réveil!

Deux ou trois jours après son arrivée, Lucien vit venir au Palais-Royal la reine Hortense avec ses deux fils, que l'empereur aimait à voir habillés en hussards. Ces deux jeunes princes, dont l'un est

mort violemment devant Rome, et l'autre, dernière consolation de sa malheureuse mère, vit auprès d'elle, lui présentant, dans un dernier rejeton une image de toutes les vertus qu'elle perdit en perdant le prince Napoléon; ces deux jeunes princes étaient alors des enfans, mais comprenant déjà parfaitement la grandeur du nom qui leur était confié. Je montrerai bientôt que, même aujourd'hui cette charge n'est pas trop lourde pour le prince Louis, bien qu'il soit seul pour la porter.

Le jour dont je parle, la reine Hortense était donc allée au Palais-Royal avec ses enfans pour voir son beau-frère. Elle y trouva Regnauld, Fouché, Félix Desportes et Talma, ainsi que le roi Joseph avec ses deux filles, les princesses Zénaïde et Charlotte (1).

Puisque nous sommes en force, dit la reine Hortense, nous devrions aller surprendre l'empereur! Allons à pied aux Tuileries; nous ferons une charmante promenade.

Et les voilà tous partis! Ils s'en furent ainsi jusqu'aux boulevarts, voulant faire un grand détour et une longue course. Ils arrivèrent ainsi au café Tortoni. La reine Hortense, qui est toujours l'ame d'une partie quelle qu'elle soit, et qu'elle a l'art de rendre amusante même avec des élémens d'ennui, fit la proposition d'entrer au café Tortoni

(1) C'est elle qui épousa depuis son cousin-germain le prince Napoléon-Louis, qui mourut à Rome. C'est une charmante princesse.

et d'y prendre des glaces; ce qui fut fait. Et les voilà tous réunis autour d'une table ronde. Remarquez, je vous prie, que Fouché était de la partie! Est-ce qu'il n'en était pas étonné lui-même!

J'ai décrit cette course bien insignifiante en elle-même pour montrer à quel point il existait alors de paix et de sécurité dans Paris. On était alors au mois de mai, vers le milieu. — Toutes les fois que Lucien sortait du Palais Royal, il était assailli de mille cris d'enthousiasme et d'amour! — Vive Lucien! criait-on avec délire. Vive Lucien! — Vive l'empereur, mes amis! leur répondait le prince; vive l'empereur! Et cependant il était sensible à ces acclamations en sa faveur; il avait ce qu'il a toujours(1), *un cœur et une ame de feu, un caractère de fer;* mais avec cette volonté déterminée, il existe en lui une profonde tendresse, et il peut aimer avec force, comme je crois qu'il peut exécuter avec une grande vigueur; mais cependant point haïr. Je le connais depuis assez long-temps pour certifier de cette vérité. Et quelque mal que lui ait fait Napoléon en le retenant loin de la France pendant sa belle jeunesse, il ne lui en demanda aucun compte au jour où l'heure de l'infortune sonna pour lui.

Jusqu'à présent je ne me suis pas mise en scène avec l'empereur, mais le moment approche où je dois rapporter tout ce qui se passa entre lui et

(1) Ces paroles sont dans mes mémoires.

moi, et c'est assez important pour que j'en fasse un chapitre à part. Non-seulement ces faits mettent à découvert beaucoup de procédés employés par les agens de l'empereur, mais il importe aussi de montrer les motifs de ma conduite en 1815.

J'ai déjà dit, je crois, que le roi Louis XVIII m'avait accordé une audience et qu'il avait été parfaitement bon pour moi, ainsi que madame la duchesse d'Angoulème. La conduite de Louis XVIII envers moi fut parfaite ; que n'a-t-il agi de même avec toute la noblesse de l'empire! Je ne lui aurais pas fait le reproche de l'avoir abandonnée, ce que je regarde comme impolitique pour sa cause. Ce qu'il fit pour moi est une exception dont personnellement je suis reconnaissante, et que je publie à haute voix.

Toutefois c'est une exception, je le répète, et elle ne peut m'empêcher de juger la chose en général.

Mais en 1815, l'exception me touchait personnellement. Je venais de recevoir une grace immense de Louis XVIII, la promesse de ma pension et celle du majorat de mon fils sur le grand-livre. C'était peu de chose à côté de ce que la Prusse nous prenait (1), ainsi que l'Angleterre;

(1) En m'exprimant ainsi je ne dis que ce que je dois dire, car la Prusse, en reprenant la Westphalie, a pris au prince de Hesse sa propriété, que la France avait autant de droit à prendre qu'elle. La Prusse et le Hanovre m'ont retenu d'arrérages 320,000 fr.

mais *peu de chose* devient trésor pour des gens qui ont tout perdu (1). J'y étais donc sensible comme je le devais, et j'avais été en remercier Louis XVIII le 1er mars. Je ferai observer, que depuis la mort du duc d'Abrantès, aucune pétition n'avait été envoyée par moi à Napoléon, qui demeura cependant encore huit mois au pouvoir. Mais ma fierté était offensée; il savait que je n'étais pas heureuse; il savait que le duc d'Abrantès laissait quatre enfans, qu'il n'avait pas une fortune personnelle en proportion de sa famille et de son rang, et il savait où nous trouver.

Le 7 avril, j'étais dans mon lit, fort souffrante; le 8, je vois arriver dès le matin le duc de Rovigo; il me causait toujours une sorte de frayeur. Dans l'année 1814, il était aussi venu souvent chez moi; mais alors il ne me donnait aucune crainte, et j'ai oublié d'en parler, si ce n'est pour la conversation de l'empereur de Russie; mais comme il est toujours temps de revenir sur ses pas, et que c'est

(1) A propos de ces événemens, je dois dire que je fus très-mécontente de Berthier, qui jamais ne voulut parler pour la veuve et les orphelins de son ancien ami. Ceux qui furent mal pour moi comme pour beaucoup d'autres seront signalés dans le cours de cet ouvrage. Il faut une justice et un châtiment pour les méchans comme une récompense pour les bons... Je nommerai les méchans, et la vindicte publique les jugera en les punissant. Ceux que je ne puis assez louer et bénir, comme mère et comme amie, c'est le duc de Bassano, Marmont, Lauriston et le duc de Valmy... quelques autres encore... leurs noms me viendront.

même une chose nécessaire pour l'histoire, je vais rapporter mes souvenirs.

On sait que le duc de Rovigo, fort compromis dans toute cette triste histoire du duc d'Enghien, fut dans une sorte de disgrace, non seulement des princes de la maison de Bourbon, mais de l'empereur de Russie et des autres puissances. Il tenait fort à *se disculper*, comme il le disait, de l'accusation de la lanterne et de cent bêtises dont on l'affublait, et il avait raison; il avait déjà bien assez du reste. — Or, il y avait déjà long-temps qu'il me tourmentait pour le seconder; ce que j'ai tenté. Mais que pouvais-je contre *des faits ?*

Un jour il me demanda de le faire écouter par un de mes amis, qui était parent très-proche de la duchesse d'Escars, femme supérieure par son esprit, et dont l'influence était grande auprès de Louis XVIII et des autres personnes de la famille royale. Cet ami était le marquis de Bal..., l'homme de France le plus loyal et le meilleur, était à cette époque aide-de-camp du général Dessoles, et tout joyeux de servir une cause que son cœur aimait depuis qu'il pouvait savoir ce que c'est qu'aimer et haïr. Au premier mot que je lui dis de la demande de Savary, il me répondit avec sa bonté accoutumée, mais en même temps avec cette justesse d'esprit et de jugement qui le caractérisent et surtout avec sa franchise : « Je ne pourrai rien pour M. le duc de Rovigo; ma tante m'aime beaucoup, mais jamais je ne lui parlerai d'une personne aussi

mal dans son esprit que l'est le duc de Rovigo. Que ce soit faussement ou de bon droit, je n'en suis pas juge et ne puis à moi seul entrependre de détruire ses préventions. Je ne me hasarde à juger personne, c'est un sujet trop délicat; je demande donc qu'on me laisse dans ma neutralité. M. le duc de Rovigo n'est pas mon ami, il n'est certes pas le vôtre, pourquoi donc sollicite-t-il votre intercession et la mienne? »

Je trouvais que M. de Bal... parlait à la fois en honnête homme et en homme de sens, aussi éludai-je l'entretien que voulait Savary. Mais ce qu'*il voulait* il *le voulait bien.* — Un matin j'étais chez moi, souffrante : ma porte était défendue; il entra par la porte de mon billard, qui donnait dans l'escalier de l'appartement de mes enfans, et je le vis arriver dans ma chambre comme une apparition.

« Eh bien! j'ai trompé la consigne; j'ai forcé la porte; ah! ah! On ne se débarrasse pas aisément de moi! »

Je lui montrai une chaise sans parler; j'avais de l'humeur. Il y avait deux personnes chez moi, monsieur de ...... et le marquis de Bal....

— Ah ça, dit-il à celui-ci, vous allez entendre ce que j'ai à vous dire pour que vous le répétiez à votre oncle et à votre tante.

— J'ai mon service qui me réclame, dit le marquis de Bal...

— Non, non. J'ai rencontré Dessoles à cheval tout à l'heure, en venant ici, avec deux aides-de-

camp qui l'accompagnent. Il n'a pas besoin de vous. Ainsi vous allez m'écouter. »

Le moyen de se défaire d'un tel homme? Il faut le subir. C'est ce que fit M. de Bal... Dès que le duc le vit disposé à l'entendre, il commença son récit, et nous le répéta plus de vingt fois sous tous les aspects. M. de Bal... l'écoutait avec attention, au reste, parce que la chose était intéressante et qu'après tout c'était toujours une version.

Il y a un côté de cette affaire qui m'a porté à de l'indulgence pour Savary, c'est la fidélité qu'il gardait à Caulaincourt. Il fut de même en Russie, où il voulut se battre pour lui. C'est une vérité qu'il faut reconnaître, le duc de Rovigo, à côté de grands défauts. possédait quelques qualités. Son attachement pour l'empereur est une belle page de sa vie; rien n'y jette une tache.

Il parla donc longuement du duc d'Enghien. Il nous dit, qu'arrivé ce même jour de Boulogne ou d'Amiens, je ne me rappelle plus précisément lequel des deux endroits, il avait été mandé à huit heures du soir par le premier consul; qu'il en avait reçu l'ordre de prendre un piquet de son régiment de gendarmerie d'élite, et d'aller à Vincennes pour y être aux ordres du général Hullin. Le duc ajouta une foule de détails sur des choses ignorées jusque-là. Ainsi, par exemple, il nous dit que le conseil ne sachant comment condamner le prince, on lui demanda :

« Mais enfin, vous prétendez que vous ignoriez

l'existence de cette conspiration contre le premier consul, c'est fort bien; mais si elle avait réussi, seriez-vous entré en France! »

Le duc d'Enghien parut réfléchir profondément avant de donner sa réponse, enfin il dit d'une voix assurée :

« Messieurs, j'ai donné ma parole d'honneur de dire la vérité; eh bien! toujours avec la même franchise, je vous déclare que je ne connaissais pas la conspiration dont vous me parlez ; mais si elle avait réussi, oui, messieurs, je serais entré en France, et cela à l'instant même! »

« Ce fut là-dessus, nous dit le duc de Rovigo, que le duc d'Enghien fut condamné!... On a pu dire ce qu'on a voulu, imprimer ce qu'on a voulu, mais voilà la vérité. Je n'étais en rien dans le conseil assemblé, je n'avais rien à dire devant mes chefs, car tous l'étaient. Si j'eusse été du conseil, j'aurais tonné contre une telle indignité. Voilà où fut l'assassinat. C'est là que furent les meurtriers! L'empereur a pu s'abuser par une raison d'état, une fausse vue politique ; mais ces hommes qui siégeaient là, de sang-froid à une table, à côté d'une plume qui devait signer la mort d'un homme... d'un homme leur semblable, eh bien! ils sont plus coupables cent fois que l'empereur. »

Je regardai le marquis de Bal..., et tous deux nous approuvâmes mentalement ce que disait le duc de Rovigo

Il nous parla long-temps de la noble conduite

du prince. Il paraît, d'après son propre rapport, qu'il se conduisit véritablement en homme, en héros, ce qui fait de lui une victime immortelle.

« Il me remit en effet, dit le duc de Rovigo, une chaîne de cheveux, une montre et un anneau pour les donner de sa part à mademoiselle de Rohan. Ma foi! j'ai refusé : peut-être un peu rudement, je l'avoue; mais vous savez qu'il y a des instans où l'on est attendri, et, pour le cacher, on est rude et même brutal! Eh bien! ce fut ainsi que je me trouvai, et je ne pus cacher mes larmes que sous des paroles brusques. J'ai peut-être eu tort! »

Ce furent les propres paroles du duc de Rovigo. Il ajouta, que l'un des gendarmes reconnut le prince, et fut reconnu par lui pour avoir fait de la musique devant et avec lui à Lunéville, dans les premiers jours de 1787 ou 1788, si ce n'est même plus tôt; ce fut ce gendarme qui reçut le legs du prince, et le duc nous dit à ce propos :

« Je n'en fus pas fâché; car il m'était pénible de refuser un homme à sa dernière heure! »

Du reste, il persista à accuser de tout M. de Talleyrand. Je ne sais s'il a persisté dans les mêmes sentimens; mais alors il le détestait autant qu'un homme peut en détester un autre. Il avait sur lui des notes de police dont il faisait des contes charmans. Il m'en a donné plusieurs qui feraient des nouvelles en vers à la manière de Bocace. La toilette de M. de Talleyrand surtout, qui déjà à cette

époque était bien burlesque, et recevait un degré de comique de plus des nombreux spectateurs appelés à ces amusemens, ferait à elle seule un conte bien amusant avec la gravure.

Le résultat de cette conversation ou plutôt de ce plaidoyer de Savary, qui dura deux grandes heures, fut de nous convaincre que son désir de rentrer ou d'entrer dans les bonnes graces du roi de France était profond. Lorsque j'en parlai à mon oncle, le prince Démétrius Comnène, il fit une sorte de gémissement.

« Grand Dieu! me dit-il, le duc de Rovigo dans le conseil du roi! Voilà déjà Fouché qui postule sa confiance; qu'allons-nous devenir? »

Le marquis de Bal... est surtout bon et loyal: il crut de son honneur de ne pas tromper le duc de Rovigo, et puisqu'il lui avait promis de parler à la duchesse et au duc d'Escars, il leur parla; mais au premier mot, la duchesse d'Escars se récria tellement, que son neveu fut contraint à se taire, et il ne fut plus question de cette affaire que lorsque madame la comtesse du C....la, au temps de son *favorisat*, voulut y admettre le duc de Rovigo et lui fit faire cette ridicule brochure à laquelle répondit Hullin. J'ai rappelé cette conversation de 1814, et l'obstination du duc de Rovigo, pour la mettre en opposition avec celle qu'il eut avec moi en 1815.

Je le vis donc arriver dans ma chambre à coucher, où j'étais fort malade, surtout très-souffrante

d'un mal de tête augmenté par une fièvre violente. C'était le 8 avril.

« Je viens vers vous, me dit le duc, comme ambassadeur!

— Mais non pas avec des intentions hostiles ; car, en vérité, aujourd'hui il n'y aurait pas de charité à vous. Je suis hors d'état de vous résister.

— Qu'est-ce donc que vous avez? Est-ce que vous avez trop pleuré du départ de vos amis les Bourbons? »

Je ne répondis pas.

« Au reste, pour vous en distraire, je viens vous dire de la part de l'empereur *que vous alliez aux Tuileries, comme c'est votre devoir.* Il s'attendait à vous voir hier au soir parmi *toutes ces femmes!*

— Vous voyez d'abord que j'étais et que je suis malade ; mais ma santé eût-elle été bonne, vous ne m'auriez pas vue aux Tuileries, attendu que mon intention est de n'y point aller. »

Le duc me regarda d'un air stupéfait qui me fit rire malgré ma souffrance.

— Vous n'irez pas aux Tuileries?

— Non. Qu'y a-t-il donc de si étonnant? Je n'y suis pas allée depuis la mort de Junot.

— Cela ne veut rien dire.

— Cela dit au contraire beaucoup, parce que cela annonce un parti pris.

— Allons donc, quelle folie! n'allez-vous pas encore rappeler cette sotte histoire de *votre exil!* Ce n'était pas un exil, vous le savez bien ; c'était un *conseil* de vous tenir éloignée de Paris pendant

votre deuil (ce n'était pas vrai). Vous avez une tête qui prend tellement le galop qu'on n'a jamais le temps de s'expliquer avec vous.

— Laissons tout cela, je vous prie : je souffre beaucoup; je voudrais être en repos, et vous criez tellement, que vous changez en torture une douleur déjà très-forte.

— Mon Dieu! que vous êtes petite-maîtresse! Comment Junot s'arrangeait-il de vos simagrées? Quand Félicité (1) me parle sur ce ton-là, je monte le mien dix fois plus haut.

— Eh bien! votre pauvre femme est dix fois plus à plaindre qu'une autre, voilà tout.

— Ah ça! vous me dites que je suis impoli; savez-vous que vous l'êtes plus que moi! Mais revenons à notre affaire, vous viendrez aux Tuileries, et vous y viendrez par une raison sans réplique.

— Laquelle, je vous prie?

— C'est que l'empereur le veut.

— Cette raison n'en est pas une pour moi. Je ne veux pas aller aux Tuileries. »

Le duc de Rovigo s'en fut en jurant, et frappant la porte de ma chambre. Il était alors une heure et demie à peu près. A quatre heures il revint encore. Je dormais, et ne le pus voir. Il revint le lendemain matin, il était à peine midi.

(1) Nom de baptême de la duchesse de Rovigo, mademoiselle Félicité de Faudoas... Elle a été une des plus belles femmes de la cour impériale; elle a surtout la plus admirable taille que j'aie jamais vue.

« L'empereur est on ne peut plus mécontent de vous, me dit-il en entrant; il vous *mande* aux Tuileries, et veut que vous y alliez.

— Et moi je réponds à cela que je n'irai pas. La volonté toute puissante de l'empereur échoue devant celle d'une femme, d'un être faible, mais dont l'ame est de fer.

— Belle qualité pour une femme!

— Cela n'est pas une conséquence, et je le prouve à mes amis en étant pour eux fidèle et dévouée; mais il est bon de se faire connaître à ceux qui nous ignorent.

— Mais quelle raison avez-vous à donner pour ne pas aller voir l'empereur? Si Junot vivait, vous n'agiriez pas ainsi.

— Si Junot vivait, monsieur le duc, je n'accuserais pas l'empereur d'avoir avancé ses jours par sa dureté envers son meilleur ami! Si Junot vivait, je n'aurais pas à reprocher à l'empereur de l'avoir envoyé mourir dans un village de la Bourgogne où les secours de l'art lui manquaient (1), et où sa seule garde fut mon frère, disgracié par vous,

(1) Junot, venant d'Illyrie, dont il était gouverneur-général, avec une fièvre cérébrale qui avait dégénéré en une fièvre chaude continuelle, arriva à Lyon avec un de ses neveux, jeune homme de dix-neuf ans, sans force et sans jugement, qui ne comprit pas l'ordre du vice-roi : Conduisez le *duc d'Abrantès dans sa famille*. Comme si la famille de l'homme qui est l'artisan de sa fortune était autre que sa femme et ses enfans!

et un père octogénaire ! Si Junot vivait, je n'aurais pas à frémir sur l'avenir de mes quatre enfans, avenir rendu moins sombre par la bonté du roi de France. Oh oui, sans doute, si Junot vivait, je n'aurais pas agi ainsi, parce que mes griefs n'existeraient pas ! »

Le duc de Rovigo m'écoutait avec attention, et je vis un mouvement de tête imperceptible qui semblait me dire que j'avais presque raison. Il se promenait en long et en large ; enfin il me dit :

« Mais tout est oublié, n'est-ce pas ? Allons, venez aux Tuileries ; car enfin... vous aimez l'empereur ?... »

Je levai les yeux et les mains au ciel.

« Allons, levez-vous et venez. Vous êtes une bonne femme au fond.

— Je suis trop souffrante, vous dis-je. Et puis c'est une résolution arrêtée. Si vous le désirez, je vais vous en dire la raison. Pendant toute l'année 1814, j'ai vu dans l'intimité le prince de Metternich, l'empereur Alexandre (1), lord Wellington, lord Cathcart et lord Castelreaght. Parmi ceux que je viens de nommer il y en avait que je voyais tous les jours, et je les voyais dans la confiance de l'amitié. Les conversations que j'ai eue avec l'empereur de Russie ont été connues et mal racontées. Vous-même vous

(1) L'empereur Alexandre n'est venu que trois fois chez moi, mais il demeura deux heures toutes les fois... et puis nous fûmes ensemble à Tivoli, une fois ; une autre fois nous y fûmes avec ses deux frères.

avez vu chez moi M. de Metternich, venant s'y délasser, comme chez une amie sûre et dévouée, des fatigues diplomatiques qui le tuaient. L'empereur Napoléon croit que j'ai beaucoup plus de mémoire que je n'en ai. Il veut me questionner sur tous ces personnages-là ; il veut me demander quels sont leurs sentimens, leurs projets ; il croit peut-être qu'ils se laissaient aller chez moi à plus de confiance. Il n'en est rien. Ils venaient causer ; entendre d'excellente musique ; converser avec des littérateurs distingués et des savans, et prendre une tasse de thé en jouant au billard. Et puis, pour dire la vérité, j'ai une exécrable mémoire ; je ne me rappelle rien.

—Allons donc !... Comment !... vous ne vous rappelez rien du tout ! s'écria Savary avec une bonne foi bien amusante. Je ne pus m'empêcher de rire. Il s'aperçut de sa sottise, et se contenta, sans s'excuser, d'ajouter :

« C'est bien extraordinaire !...

— Ainsi donc, mon cher duc, vous devez comprendre que ma détermination étant une fois arrêtée, il n'y a rien qui m'en fasse changer...

— Mais, qui vous dit que ce soit pour vous questionner que l'Empereur veuille vous voir ?...

— Il ne peut y avoir une autre cause à son désir, j'en suis certaine... Il est heureux, et j'espère qu'il le sera long-temps. Ce que je lui demande, c'est de ne pas *défaire* ce que le roi a fait pour mon fils, ce qu'il m'a promis du moins de faire.

— Comment pouvez-vous faire une pareille demande ? »

Je souris sans répondre.

« Mais savez-vous, dit le duc, que l'empereur sera fort courroucé de votre refus ? Je ne sais en vérité comment lui porter cette réponse.

— Portez-la-lui telle que je l'ai faite : la vérité est une bonne chose... on se trouve toujours bien de la dire. »

Le duc parut réfléchir, et sortit sans me répondre. Je fus inquiète. Je parlai de tout cela à mon frère, à mon Albert, qui toujours était pour moi une boussole dans la tempête... Il devint inquiet au récit que je lui fis de ces deux visites... Le lendemain, une troisième eut lieu, mais cette fois elle avait un caractère très-sérieux et presque alarmant... J'aurais bien été chez l'empereur, mais s'il m'avait dit :

« Je ne vous ai pas vue depuis la mort de Junot, amenez-moi ses enfans !... »

Oh ! sans doute, j'y aurais été, et sans y être contrainte, encore !...

Ma réponse fut la même... J'ajoutai qu'il fallait bien qu'il y eût en moi une forte raison, puisque, en l'absence de l'empereur, j'avais été à la Malmaison, et que j'avais fait souvent ma cour à la reine Hortense.

« C'est donc une obstination ridicule ?

Enfin, c'est une volonté !... — Une dernière

fois, voulez-vous venir? — Non. — Eh bien! nous verrons.»

Et il s'en fut.

Le lendemain matin, il était à peine huit heures, lorsque ma femme de chambre entra chez moi et me dit que M. Saint-Laurent était là, et demandait avec instance à me parler.

Ce M. Saint-Laurent était un bon père de famille que j'avais sauvé des horreurs de la misère en le plaçant, d'une manière très-subalterne, à la vérité, mais qui donnait du pain à ses six enfans et à sa femme, dans les bureaux de Savary, qui m'avait accordé cette grace il y avait trois ou quatre ans. Cet homme en avait conservé de la reconnaissance, contre l'ordinaire de ceux qu'on oblige, et j'avais été, pour cette famille, comme une providence... Je ne le voyais, au reste, que le premier de l'an, jour auquel il arrivait avec sa femme et ses deux filles, portant toutes trois un tabouret, un écran, ou un mouchoir brodé par elles, et le jour de ma fête, avec un grenadier ou un laurier-rose, et un beau compliment écrit par le plus petit de la troupe.

Je fus donc étrangement surprise de voir le père auprès de mon lit à une telle heure, et lui demandai ce qu'il voulait de moi..... Il regarda du côté de ma femme de chambre. J'avais en elle une grande confiance, mais il pouvait seulement être question de lui. Je lui fis signe de sortir... Dès qu'elle eut refermé la porte, Saint-Laurent s'approcha de mon lit et me dit d'une voix étouffée :

« Ah! madame qu'avez-vous fait ?...

Je le crus fou.

— Quoi donc? lui dis-je.

— Oh ! madame, qu'avez-vous fait pour mériter qu'on fasse chez vous une visite domiciliaire ? »

Je fis un bond dans mon lit...

— Une visite domiciliaire ! m'écriai-je ; mais nous ne sommes plus en 1793 !... et puis je n'ai rien fait pour la mériter.

— Vous en êtes sûre ? me demanda-t-il d'un air joyeux.

— Quelle question !... mais vous savez quelque chose, Saint-Laurent, allons, dites-moi ce dont il s'agit.

— Eh bien ! dit enfin le brave homme se décidant tout d'un coup à parler, vous saurez que vous êtes accusée d'avoir reçu de M. votre oncle, qui est à Gand avec le roi, *trois mille proclamations royalistes* pour les distribuer dans Paris... »

Je demeurai confondue, et de suite je compris toute l'affaire ; mais, parce que je la compris, je fus inquiète... On pouvait vouloir faire un exemple... j'étais seule, sans défense !... Toutefois ma résolution fut bientôt prise.

« Êtes-vous bien assuré de ce que vous me dites ? dis-je à Saint-Laurent.

— J'étais ce matin à six heures à tailler des plumes dans le cabinet particulier de son excellence (1),

(1) Fouché.. qui alors était ministre de la police.

lorsqu'on est venu pour lui parler de plusieurs affaires. Je n'y donnais aucune attention, lorsque j'ai entendu prononcer votre nom, ma digne bienfaitrice. (Le pauvre homme ne me nommait jamais autrement.) Alors j'ai prêté l'oreille et j'ai entendu cette personne dire à son excellence que vous aviez trois mille exemplaires de ces malheureuses proclamations dans les caves de votre hôtel!...

— Mon cher Saint-Laurent, lui dis-je, je vous remercie; rendez-moi un autre service... Nommez-moi la personne qui est venue *me dénoncer* au ministre...

— Je ne le puis pas, madame, me répondit Saint-Laurent d'une voix ferme... je serais un ingrat.

— Votre refus me la nomme plus que vos paroles ». lui dis-je avec un rire amer... En effet, j'étais vivement blessée!...

Il ne répondit pas.. mais il me demanda si j'allais m'occuper *de ma sûreté*...

« Je suis innocente, et je vous le jure, dis-je à Saint-Laurent, et cela ne sera pas difficile à prouver... Quant à vous, mon cher Saint-Laurent, je n'oublierai de ma vie un tel service. »

Il s'en fut, et tout aussitôt je me levai et demandai une robe, en ordonnant qu'on mît mes chevaux... Je me jetai dans ma voiture, et dis à mon cocher de me conduire, au galop de ses chevaux, chez M. de Lavalette.... Neuf heures sonnaient à l'horloge qui est à l'hôtel des Postes ,

comme j'entrais dans la cour.... Je montai sur-le-champ chez M. de Lavalette; il venait d'arriver à son cabinet et fut stupéfait de me voir. Je lui racontai le fait qui me faisait faire la dame errante d'aussi grand matin; il ne voulut pas d'abord me croire. « C'est une mystification, me dit-il!

— Mais vous êtes fou, mon bon Lavalette!... qu'est-ce qu'une mystification a de commun avec une *visite domiciliaire ?*

— Mais c'est un conte!

— Et vous voulez que Saint-Laurent ait été inventer *un conte*, comme vous l'appelez, mettre en jeu son ministre, me mettre en campagne à pareille heure, encore *geignante et souffreteuse* que je suis, et tout cela, pour faire un tour de page!... mais pensez donc à tout cela! »

Lavalette, avec l'esprit le plus charmant, le plus fin que j'aie connu, était quelquefois presque *niais* pour deviner le mal, et cela venait de la bonté de son ame, aussi parfaite que son esprit était aimable.

« Ah çà! me dit-il enfin, êtes-vous sûre de n'avoir en effet rien reçu de Gand?

— Allons! en voici bien d'une autre, à présent!... De qui voulez-vous que j'aie reçu des proclamations de Gand?... D'abord, mon oncle, le prince Démétrius Comnène, qu'on y place si libéralement, est en Angleterre et n'est pas à Gand... et y serait-il, ainsi que mon frère et toute ma famille, je n'en recevrais aucune proclama-

tion... Voilà ma profession de foi... c'est une insigne perfidie !... Et l'empereur !...

— L'empereur n'en sait rien, j'en suis certain, s'écria Lavalette !... Venez aux Tuileries, vous le verrez, et en deux paroles vous vous expliquerez avec lui.

— Non, non, lui répondis-je, cela ne me convient pas ; je vais aller chez la reine Hortense, et vous y viendrez avec moi... vous lui expliquerez bien clairement que je n'ai jamais reçu même une lettre de Gand ;... et que, fussé-je en correspondance avec le roi de France lui-même, je ne conspirerais jamais contre Napoléon, l'idole de mon admiration, le dieu de mon culte, s'il n'est plus l'homme que j'aimais avec une profonde tendresse.

— Eh ! pourquoi ne l'aimez-vous plus ? dit Lavalette ; on vous a menti relativement à lui (il avait raison, et je l'ai su depuis). il vous aime toujours ; je suis certain, je le répète, qu'un mot éclaircirait tout.

— Et moi je ne veux pas le dire, ce mot, je veux qu'on me juge sur parole... Écoutez, mon digne ami !... mais, pour Dieu, écoutez-moi, et ne soyez pas au Japon quand je vous parle de mes affaires...

— Hein ! quoi !... comment !.. croyez-vous que je ne vous écoute pas !

— Eh bien ! il est neuf heures et demie... il y a plus d'une demi-heure que je suis ici, il m'a fallu

le temps de venir. Je suis donc sortie de chez moi à huit heures et demie, n'est-ce pas?

— Sans doute !

Et Lavalette me suivait des yeux, comme si j'eusse voulu lui proposer de résoudre un problème de géométrie...

— Eh bien ! admettez qu'au lieu de sortir j'eusse fait fermer la porte de mon hôtel, et brûler dans ma cour, ou dans la cave qui les renferme, DIT-ON, les trois mille proclamations royalistes que je devais répandre au son du tocsin, et même du canon, car me voilà une conspiratrice en règle... Si je les eusse fait brûler ou transporter hors de chez moi, vous conviendrez que j'aurais agi sagement et spirituellement, et que la visite domiciliaire aurait été grandement déconvenue de ne rien trouver à prendre pour payer sa vacation... Ainsi donc, si maintenant l'on trouve des proclamations dans ma maison, soit à la cave, soit au grenier, soit sur les toits, il est clair que ce n'est pas moi qui les y ai mises. N'est-il pas vrai, mon digne et excellent ami?...

A mesure que je parlais, Lavalette me regardait avec ses petits yeux si vifs et si bienveillant en même temps; il semblait s'identifier avec ce que je lui disais... enfin, il ne put y tenir:

C'est cela ! sécria-t-il, c'est cela !... Pardieu, ma belle et bonne amie, vous êtes une personne parfaite dans vos raisonnemens !... Sans doute, par-

dieu !... c'est celà ! rien du tout !... vous aviez le temps ! et vous les avez cachées.

— Mais non ! mille fois non ! écoutez-moi donc !

Et me voilà, lui répétant encore mon affaire... Cette fois il la comprit si bien, que la colère le prit, et qu'il voulait aller attaquer celui qu'il jugeait, comme moi, coupable de cette insigne accusation ! J'eus mille peines à le calmer. Enfin il entendit que mon propre intérêt demandait une grande circonspection.

— Nous allons donc aller chez la reine Hortense, me dit l'excellent homme !... mais venez, ne perdons pas de temps.

Il sonna, demanda son bel habit de conseiller-d'état, et nous partîmes pour la rue *Cerutti* (1) : chemin faisant, nous reparlâmes de cette aventure, et à mesure que Lavalette en faisait le tour, il devenait toujours plus en colère. Enfin il décida qu'il valait mieux que l'empereur en fût instruit à l'instant, et il voulut que je le conduisisse aux Tuileries. Je l'y menai en effet, et je rentrai chez moi ; il était alors près d'onze heures !... Onze heures sonnèrent !... midi !... je ne vis personne... on ne vint pas !!!... Lavalette arriva vers trois heures et me dit que l'empereur ne *savait rien* de cette histoire, qu'il en avait eu beaucoup d'humeur, et d'autant plus, ajouta Lavalette, qu'il craint que vous n'alliez croire que c'est pour vous contraindre d'aller aux

(1) Nom de la rue d'Artois à cette époque.

Tuileries qu'on aurait fait une pareille manigance.

— Je sais que madame Junot ne m'aime pas, a dit l'empereur, mais elle ne me fera jamais de mal. C'est un noble caractère que le sien.. quoiqu'elle ait la mauvaise tête de sa mère... Dites-lui, au reste, qu'elle demeure à Paris parfaitement tranquille, il ne lui sera fait aucune insulte...

— J'y veillerai moi-même, dis-je avec hauteur; la veuve de Junot, la veuve de celui qui fut gouverneur de Paris pendant neuf ans, et qui ne fit que du bien pendant tout ce temps, ne peut être exposée à rien de bien fâcheux.

— Mauvaise tête, en effet, me dit Lavalette en me prenant la main, mauvaise tête!... Eh quoi! ne voulez-vous pas remercier l'empereur de la protection qu'il vous accorde?

— Je viens de vous faire voir que je la décline. Je ferai des vœux pour lui et pour le roi de Rome; je souhaite que son bonheur soit de longue durée... quant à moi, je pars demain ou après pour la Bourgogne. Je devais partir le 15 avril, je partirai demain, voilà.

— C'est mal, me dit Lavalette!...

Je lui dis alors que le général Colbert (Edouard) avait également parlé à la reine Hortense, et qu'on avait répondu par des assurances de tranquillité que démentaient trop les événemens du matin pour que je m'y confiasse davantage... et en cela je n'avais pas tort; l'empereur avait autour de lui trop de gens qui voulaient le mieux servir qu'il ne le

voulait (1), et je le savais... c'était donc sagesse à moi de m'en garantir... Le soir, Rovigo vint me faire une manière de scène de ce que j'avais été me plaindre par l'effet de je ne sais quelle *terreur panique*...

— Ainsi donc, lui dis-je en le fixant attentivement, on ne devait pas venir chez moi pour y faire *une visite domiciliaire?*

— Quel nom vous donnez à une mesure de sûreté.

Je le regardai encore, mais cette fois sans répondre. Cet homme avait le pouvoir de mettre mon sang en mouvement, et de me donner de la colère, mais d'une façon si vive, que je n'étais plus maîtresse de moi, si je me laissais aller à répondre un seul mot... Nous en demeurâmes donc là, et pendant long-temps nous fûmes très-froidement ensemble, quoiqu'il vint toujours chez moi. C'était un homme étrange, après tout... Quant à moi, j'étais offensée, et je fus long-temps à m'en rappeler sans y mettre ce qu'une ame chrétienne doit apporter aux injures, l'oubli et le pardon...

Mais, pendant que tout cela se passait, et tandis que Napoléon nommait son ministère et perdait son temps à méditer le Champ-de-Mai et l'Acte additionnel, l'orage se formait, menaçant et terrible, à l'horizon du nord... L'Empereur devait traverser

(1) Napoléon avait aussi autour de lui cet *entourage* de cour qui fit tant de mal aux Bourbons; seulement il était moins *agissant*.

seulement Paris et en ressortir le 22 mars, pour se diriger vers la Belgique, avec les troupes qu'il avait et qui se seraient multipliées à chaque lieue qu'il aurait franchie... C'est une singulière étude à faire maintenant que celle de cet homme vraiment différent de ce qu'il avait été, quoique toujours colosse de gloire et de génie, mais pourtant inférieur à lui-même, et surtout à la position dans laquelle il était en ce moment. Il ne reprit son attitude de géant que sur le *Northumberland*...

CHAPITRE VII.

Louis XVIII à Gand. — M. Beugnot. — Fouché. — L'ambassadeur. — Clavières. — Les hommes de Genève. — L'angleterre. — Le suicide. — Les systèmes. — 1823 anticipé. — Lettre à Louis XVIII. — Le comte d'Artois. — M. d'Ambrai et l'ancienne monarchie. — Portrait de l'ancien état de choses. — Conservation de la monarchie. — Les frères *Oblats*. — Projet du comte d'Artois. — Les huit gouvernemens. — Révolution de 1830, la plus terrible de toutes. — Pourquoi cela.

Louis XVIII était à Gand : il y était assez seul pour dire la vérité, et lorsque M. Beugnot y arriva, le roi dit :

« Ce que c'est que l'attente !... voilà que je me réjouis de cette arrivée ! .. »

La personne qui me répéta ce mot ajouta que, malgré le portefeuille ministériel qu'avait eu M. Beugnot, Louis XVIII l'avait toujours tenu dans une ligne fort peu haute... et son voyage de Gand lui a été fort avantageux.

Un moment le roi eut les plus étranges idées... il voulut faire demander Fouché. Cela donnerait

champ pour réfléchir ; on se dirait alors que si M. le duc d'Otrante avait en effet rempli à Paris le rôle d'ambassadeur occulte des intrigues de Gand, le roi ne l'aurait pas souhaité en Flandre. Je ne puis rien conclure, mais ce que je puis assurer, c'est qu'on fit parvenir au roi de France, à cette même époque, une lettre de dix à douze pages parfaitement écrites, dans laquelle on lui rappelait les malheurs de Louis XVI, et qu'on lui montrait que ces mêmes malheurs étaient venus de sa conduite, non-seulement versatile, mais vraiment dangereuse, en s'alliant ainsi secrètement avec le parti révolutionnaire (1). C'est ainsi qu'on augmente la nuit obscure dans laquelle nous marchons, lui écrivait-on !... C'est ainsi également que se perdit Louis XVI, lorsqu'en 92 il nomma pour son ministre des finances le Génevois Clavières !... » Il faut retourner un peu dans le passé et jeter un regard sur ces hommes de cette première époque. Ce Clavières était celui-là même que M. le marquis de Jaucourt exila de Genève lorsqu'il arriva dans cette ville en 1782, avec les armées franco-sardes et bernoises, pour remettre l'ordre dans cette ville et arrêter les massacres... Clavières s'était réfugié en Angleterre, et pendant long-temps il fut le premier administrateur du subside que l'Angleterre accordait aux réfugiés génevois... et ce subside était de 50,000 livres sterling... Oui, il fut admi-

(1) Il le fallait ouvertement ou pas du tout.

nistrateur de ce subside (1) anglais accordé par la cour de Saint-James aux réfugiés génevois... collègue enfin de d'Yvernois, de Duroverai, de quatre autres Génevois, formant le parti anglo-génevois

(1) C'est une étude remarquable et intéressante que celle du système financier suivi depuis l'avènement de Louis XVI à la couronne : il montre combien il avait de bonnes intentions cet homme qui fut tant calomnié. Mais aussi combien j'ai raison de le mettre avec cette méchante fée qui les neutralise toujours !... Les malheurs de la France sont dans cette bonne intention première et sans cesse abandonnée. On aimerait mieux un homme dont on se méfie... du moins est-on sur ses gardes...

L'homme que Louis XVI mit d'abord aux finances fut M. Turgot, qui suivait les plans de Vauban, de Sully, et des économistes, avec la volonté de perfectionner les ressources immenses d'une grande nation agricole ; mais comme dès-lors le système des oppositions commençait chez nous, arriva M. Necker, qui renversa M. Turgot, le plus honnête des hommes, et se mit à sa place.

Ce n'est pas que je sois contre M. Necker ; mon père avait pour lui un culte, et j'ai été élevée à l'aimer et à le respecter ; je raconte seulement les faits. .

C'est alors qu'on dut frémir de cette tempête continuelle dans le département qui devait le moins en avoir, M. de Calonne défia le système de M. Necker, qui ainsi que je l'ai dit, était la méthode anglaise, ou plutôt le système anglo-génevois : les emprunts, les viremens des parties, l'agiotage enfin ; mais un beau côté fut celui de la publication des comptes.

Voilà donc M. de Calonne renversant M. Necker, et ramenant les vieilles coutumes de Vauban et de Sully... C'est alors qu'eut lieu en 1787 la fameuse proposition de M. de Calonne aux notables. Ce fut également là qu'eut lieu un nouveau combat entre les deux partis ; l'opposition anglo-

vois, de lord Grenville et de onze Anglais, membres du conseil privé de Georges III ou du parlement !... Cet homme fut nommé ministre des finances de Louis XVI, par suite d'un article d'un traité secret

génevoise fut éclatante. . Le parlement, les notables, tout ce qui a une voix poursuit M. de Calonne. Il tombe ; mais comme si nous devions être une victime désignée au malheur, nous sommes livrés à l'archevêque de Toulouse. Il succombe aussi et désigne M. Necker pour son successeur...

Encore un nouveau ministère ; encore un nouveau système ; encore une opposition... celle de Montesquiou !.. Ces luttes terribles avaient une autre influence pendant ce temps-là, et tandis que le sang de l'état s'épuisait dans les batailles meurtrières, car l'argent est ce qui fait vivre un pays, la démocratie avait la force et entrait tous les jours plus avant dans le gouvernement, surtout depuis qu'il avouait sa faiblesse en accordant toujours dès qu'on demandait à voix haute... Cependant un moment il parut céder, et M. Necker, obligé de quitter son second ministère, se retira à Coppet, et céda le terrain à la faction Montesquiou. Alors existait l'assemblée nationale. Montesquiou y obtint une influence passagère qui abusa la cour, et d'ailleurs elle ne l'aimait pas non plus, parce qu'il comprenait davantage la tendance du siècle. Bientôt aussi lui-même fut forcé de céder ; le parti anglo-génevois, Clavières et Brissot le forcèrent d'émigrer. Ce fut alors que Clavières fut nommé ministre des finances.. que le roi s'allia avec les Brissotins... Puisqu'il faisait un pacte avec eux, il le fallait faire à la face du soleil et les compromettre de manière à neutraliser leur influence et à utiliser seulement leurs talens. On sait la fin tragique de Clavières : il quitta le ministère, comme je l'ai dit ci-dessus, et fit arriver, avec Brissot, le 20 juin et le 10 août. Après ce dernier jour, il rentra au ministère des finances ; alors il trouva dans le corps législatif une double opposition, celle des royalistes

entre la cour et les Brissotins... Qu'arriva-t-il de cette belle alliance? Que Clavières, renvoyé parce qu'il ne *pouvait* rester, et remplacé par le ministère fantastique de Beaulieu et de Leroux-Laville, voulut se venger ainsi que son parti.. Les Brissotins dirigèrent le 20 juin et le 10 août, et la révolution prit la couleur sanglante qui dès-lors fut sa seule livrée... J'ai long-temps médité sur ses graves incidens, peu connus, peu aprofondis de ceux qui écrivent l'histoire de cette révolution, encore trop près de nous peut-être pour que des hommes qui ont pris une part active aux combats terribles qui s'y sont livrés, et dont les blessures saignent encore. puissent avoir une opinion libre et sans partialité... Les femmes sont plus propres à juger avec sang-froid... Le temps est passé où le monde leur déniait la possibilité de la force du jugement et de la profondeur du regard; les mêmes creusets nous ont épurés, les mêmes épreuves nous ont donné même force d'ame; l'enveloppe n'est qu'un voile dont cette ame se dégage, même avec joie, quand elle est constituée avec force et pureté... et dans cette révolution particulièrement, quelles

et celle de la montagne, qui ne voulait ni des Girondins ni des Brissotins... Il fut emprisonné au 31 mai et se coupa la gorge en apprenant que les royalistes qu'il avait chassé de Genève avaient envoyé à Robespierre et à Fouquier-Tinville un extrait de l'acte qui nommait, en Angleterre, Clavières administrateur du subside anglais donné aux Génevois réfugiés.

Qu'on remarque bien TOUTE cette note, elle sera fort utile à l'époque de 1823.

preuves admirables les femmes ont données de leur courage et de leur grandeur de pensée!!..

La personne qui écrivit au roi Louis XVIII la lettre dont j'ai parlé, et dont elle me permit de prendre copie avant qu'elle partît de Paris, cachée dans une boîte, me donna des renseignemens bien curieux sur cette époque de la monarchie (1), et le vif désir que Louis XVIII avait conservé à Hartwel de remettre la France dans l'ancien système, ou plutôt le mécanisme de l'ancien gouvernement; mais à mesure qu'il connaissait mieux la France, me disait cette personne, il abandonnait ses anciens projets. Il n'y eut que les dix-neuf ans de règne qu'il ne voulut pas laisser... Monsieur le comte d'Artois était plus obstiné; il soutenait avec force que la France devait revenir à ses vieilles coutumes... Allez, disait-il, passer quelques jours à la campagne chez un ami, dont la maison est plus belle que la vôtre, eh bien! malgré tout, vous aspirez à rentrer chez vous, parce que vous y retrouvez vos vieilles habitudes, vos douces coutumes, nature peut-être plus impérieuse que l'autre... Il en est de même de la France... croyez bien que toutes vos innovations ne lui conviennent pas.

Il y a de la bonté dans ce raisonnement et même une sorte de justesse. Mais néanmoins il y règne une rêverie malheureuse, dès que l'homme qui parle ainsi doit être roi de ce même pays qui, de-

(1) Ainsi que je l'ai dit, cela se retrouvera en 1823.

puis trente années, avait subi quinze changemens toujours payés avec son sang. Il était dur, après tant de batailles, de s'entendre dire qu'il fallait s'exposer à autant de souffrances pour retourner là d'où l'on était parti! il y avait d'ailleurs impossibilité physique. Comment vouliez-vous persuader à toute une nation, qui avait maintenant reçu avec le mal de la révolution ses immenses bienfaits, de retourner au mécanisme de 1774? C'est aussi par trop absurde!

Mais, disait M. d'Ambrai, la monarchie était administrée. Oui, sans doute; il y avait les conseils, qui se composaient : 1° du conseil d'état (1), 2° du conseil des dépêches (2), 3° du conseil des parties (3), 4° du conseil des finances (4), 5° du conseil du commerce (5). Il y avait jadis un conseil de CONSCIENCE. On le réforma et on le remit plusieurs fois. Le curieux, c'est qu'il fut enfin détruit en 1718, et ce fut M. le régent qui s'en mêla. C'est assez remarquable.

Puisque j'ai commencé à parler de cet ancien mécanisme que regrettait la maison de Bourbon,

(1) Le conseil-d'état imprimait seul le caractère de ministre à ceux qui y étaient appelés par le roi, et délibérait sur les affaires générales, sur la paix et la guerre, etc.

(2) Pour le gouvernement de l'intérieur et les ordres du roi, etc.

(3) Pour les affaires contentieuses, mais où la politique avait aussi des rapports, présidé par le chancelier.

(4) Établi en 1527.

(5) Établi en 1730.

et que la Restauration voulait rétablir malgré Louis XVIII, que le pavillon Marsan travaillait fortement à ramener, je vais le montrer tout entier, cela est assez curieux à mettre en regard avec notre système actuel.

J'ai déjà parlé de l'administration de la monarchie par les conseils d'état, des dépêches, des parties, des finances et du commerce. Venait ensuite le chancelier de France, les parlemens et autres cours judiciaires. Les parlemens avec leur grand-chambre, leurs première, deuxième et troisième chambre des enquêtes et la chambre des requêtes; ayant tous premier président, présidens et conseillers, laïques et ecclésiastiques. — Maintenant il faut dire que ces parlemens avaient eu souvent la fermeté de résister au roi; mais en résumé, nous voyons que la cour a presque toujours eu raison sur eux (1).

Après l'administration de la monarchie, je place la *conservation* de la monarchie. C'était par exemple la maison de Bourbon (2), composée le 31 décembre 1788, de vingt-sept princes, occupant

(1) Voyez l'histoire du parlement.

(2) Sans cette maison de Bourbon, me dit avec colère une personne que je ne veux pas nommer, mais qu'on connaît bien, la France n'est qu'une *prostituée* qui appartient au premier venu qui veut bien la prendre. — N'en faites pas tant fi, lui dis-je; car si elle s'offrait à vous, vous la prendriez bien et ne la rendriez pas. — Il ne sut que dire et répondit seulement : C'est de l'esprit, mais ce n'est pas une raison. Il se trompait, c'était une raison péremptoire.

des trônes et des souverainetés en France, en Espagne et en Italie, suivant l'ordre héréditaire, sauf la renonciation de Philippe V. Ainsi on trouvait :

LA MAISON ROYALE :

I. Monsieur le Dauphin ;
II. Maison de Monsieur ;
III. Maison du comte d'Artois.

Et les six branches collatérales du sang royal suivant cet ordre :

I. Branche d'Espagne, issue de Louis XIV ;
II. Branche de Naples issue d'Espagne ;
III. Branche de Parme, issue d'Espagne ;
IV. Branche d'Orléans, issue de Louis XIII ;
V. Branche de Condé, issue du roi de Navarre, de la maison de Bourbon ;
VI. Branche des Conti, issue des Condé.

Venait après la *constitution* de la monarchie : c'étaient les états-généraux divisés en trois chambres : 1° chambre du clergé, composée d'évêques, abbés, et envoyés des chapitres ; 2° chambre de la noblesse, composée des barons des différens pays d'états et des nobles élus ; 3° chambre du tiers-état, composée des envoyés des communes et bailliages.

Puis venait l'Eglise de France, c'est-à-dire l'Eglise gallicane et ses corps épiscopaux, son

clergé séculier, son primat des Gaules, ses vicaires-généraux, ses officiaux, ses curés, vicaires et desservans : il y avait aussi le clergé régulier; les généraux d'ordres établis en France; les provinciaux et visiteurs; les abbés réguliers (ou résidans) et commendataires; prieurs et gardiens; vicaires ou sous-prieurs et religieux profès, et enfin frères laïcs et oblats (1).

Nous arrivons ensuite à la hiérarchie de l'état et la condition relative des Français.

Les pairs ecclésiastiques et laïques; les marquis, comtes, barons et vicomtes; chevaliers, écuyers, *damoiseaux* et autres simples gentilshommes, familles annoblies et nobles personnellement; la bourgeoisie vivant noblement; gros négocians et banquiers; propriétaires, cultivateurs, fermiers, manufacturiers et maîtres artisans; ouvriers salariés et à la journée. Il faut terminer en disant que le roi était chef suprême, et la reine régente en cas de minorité.

Un fait certain, c'est que M. le comte d'Artois a eu la volonté très-déterminée de ramener non-

(1) On appelait ainsi jadis un soldat qui, ne pouvant plus servir à cause de ses blessures ou de sa vieillesse, était logé, vêtu, nourri dans une abbaye ou dans un prieuré à nomination royale. Depuis les Invalides, il y a moins de religieux *oblats*... Mais comme les Invalides ne pouvaient pas tout contenir, on avait toujours des frères oblats dans les abbayes royales. C'était ce que nous appelons vulgairement un *frère lai*.

seulement l'ordre de choses que je viens de mettre en tableau, mais qu'il voulait même réformer cet ordre de choses en supprimant le droit de remontrance des parlemens.

Nous arriverons au reste à cette époque ; elle n'est pas fort avancée dans la Restauration ; mais j'ai voulu donner une idée générale de ce qu'était la France avant le moment douloureusement salutaire qui lui donne une autre constitution morale et physique. C'est en examinant ainsi avec attention tous les rouages de cette immense machine, qu'on peut sonder la profondeur de ses plaies et décomposer, avec utilité pour l'avenir peut-être, cette machine révolutionnaire et contre-révolutionnaire qui est au milieu de nous depuis quarante ans, et bouleverse incessamment l'ordre dès qu'il est établi, pour amener des cultes inconnus, des sermens iniques et des journées parricides teintes de sang français ! En me servant du mot contre-révolutionnaire, je crois avoir raison : en France, nous ne devrions jamais nous servir au singulier du mot *révolution ;* car lorsqu'un parti succombe, c'est qu'un autre triomphe. Il y a toujours opposition, et cette opposition survit à la conquête du pouvoir, c'est dans le changemeut du pouvoir en opposition et l'opposition devenant gouvernement et pouvoir qu'il faut voir une révolution ; ainsi donc aujourd'hui nous avons subi onze révolutions, car nous avons eu onze gouvernemens.

1° Le gouvernement constitutionnel, qui renversa

l'ancienne monarchie au 14 juillet, et qui se termine le 10 août 1792.

2° Le gouvernement girondin *de la majorité* de la convention, qui dura jusqu'au 31 mai, jour auquel la France se mutila de ses propres mains en donnant la mort à tant d'hommes dont le crime était seulement d'être sincèrement patriotes !

3° Le gouvernement terroriste *de la minorité* de la convention; il commença au 31 mai et finit le 10 thermidor, quand la montagne fit sur ellemême ce que la convention avait fait sur les girondins.

4° Le gouvernement thermidorien, d'une nature bizarre et amphibie, qui prit naissance au 10 thermidor et finit le 13 vendémiaire.

5° Le gouvernement du directoire : sa naissance fut le 13 vendémiaire, et sa mort arriva le 18 brumaire, à Saint-Cloud. C'est alors qu'un nouvel ordre de choses commence vraiment à éclore. Jusque-là nous n'avions vu que des agitations.

6° Le gouvernement consulaire, qui naît le 18 brumaire et finit le 5 mai 1804, à la création de l'empire.

7° Le gouvernement impérial, s'élevant sur les ruines de toutes les autres, et qui dure jusqu'au jour où l'Europe entière doit se liguer pour l'abattre, et tombe enfin le 31 mars 1814.

8° Le gouvernement de la Restauration, qui a pour père la violence d'une armée étrangère, et n'a d'abord de durée qu'une année remplie d'in-

quiétudes et d'agitations, et finit le 20 mars 1815.

9° Le gouvernement des cent-jours; il n'eut qu'une existence éphémère, et nous laissa un triste et malheureux héritage.

10° Le gouvernement de la seconde Restauration. Je le mets comme une nouvelle charge imposée au pays, parce qu'il fut différent dans son retour au milieu de nous. Sa durée fut longue, et il tomba le 30 juillet 1830.

11° Le gouvernement de Louis-Philippe. La révolution qui l'a porté là où il se trouve est peut-être la plus terrible de toutes, en ce qu'elle a montré au peuple ce qu'il peut vouloir, ce qu'il peut oser et surtout exécuter.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur Louis XVIII. — Sur son caractère *cachotier* et intrigant pour de petites choses. — Hartwell et Mittau. — La mystification et la lettre de Cambacérès. — Fouché mystifiant à son tour. — Manœuvre du duc de Blacas en 1814. — M. de Chateaubriand *bonnet rouge*, d'après M. de Blacas. — Extrait d'un ouvrage de M. de Chateaubriand. — L'homme de génie prophète. — Le ministère de Gand. — Le conseil de journalistes. — Le Moniteur *menteur*. — Mensonge du 21 avril 1815. — La grande-duchesse Élisa. — Le château de Passeriano. — Scène de nuit. — *L'événement*. — Le traité de Passeriano — Souvenir de gloire et de douleur.

Ce moment où nous sommes de l'existence de la Restauration est peut-être le plus extraordinaire dans ses événemens, par ses résultats. On devait s'attendre que chaque prétendant à ce pouvoir, qu'ils voulaient exercer sur la France, aurait profité des leçons que l'expérience avait dû lui donner, et tiré des malheurs comme de la prospérité une leçon profitable pour l'avenir. Mais, je l'ai dit quelque part, l'expérience est une vieille déguenil-

lée qui n'apprend rien à personne. Louis XVIII et Napoléon le firent bien voir.

Louis XVIII avait conservé une pitoyable coutume, celle d'être accessible à une foule de petits rapports, à quantité de minutieuses menées qui avaient au reste presque formé la totalité de sa vie politique soit comme héritier présomptif de la couronne de France pendant la longue stérilité (1) de sa belle-sœur, soit pendant son long règne sans royaume. Dans la première partie de cette vie singulière, il craignait d'être découvert au milieu de ses petites intrigues, ourdies dans son cabinet, et qui ne dépassaient pas l'avenue de Paris (2), quand il était à Versailles, et la rue de Tournon, quand il était à Paris (3). Dans la seconde, ce fut bien pis encore : il était roi à ce qu'il croyait ; tout ce qu'il faisait devait être sur une grande échelle, et malheureusement ne l'était pas, puisqu'il n'en avait pas les moyens. Mais cette habitude d'intrigues, véritable nom de tout ce qui se faisait à Hartwell, à Blakembourg, et à Mittau, le suivit à Paris, à l'époque de la première restauration... il écouta une foule de rapports absurdes ; avec un esprit remarquable, il mit de la simplicité dans tout ce qu'il laissait arriver jusqu'à lui, c'était une pitié

(1) Elle fut huit ans sans avoir d'enfans, et encore alors n'eut-elle qu'une fille, madame la duchesse d'Angoulême.

(2) Nom de la grande avenue en face du château de Versailles.

(3) Nom de la rue en face du Luxembourg.

que de voir l'examen *de sa bouche de fer*, comme il appelait une cassette, une corbeille, je ne sais quoi, renfermant des lettres signées, d'autres anonymes, et toutes plus absurdes les unes que les autres... mais toujours dans un but dénonciateur. Une personne que je ne puis nommer, mais qui existe encore aujourd'hui à Paris, et qui, je l'espère, me saura gré de ma discrétion, écrivit à Louis XVIII une lettre de douze pages dans laquelle elle lui révélait une foule de détails qui tous tenaient aux plus importantes affaires... Cette lettre était signée d'un nom appartenant à un ami de Cambacérès, et elle était écrite de manière à faire soupçonner que Cambacérès lui-même l'avait écrite. Le roi le crut entièrement; cette belle épître à laquelle n'avait seulement jamais songé la personne dont on avait pris le nom, et encore bien moins Cambacérès, le plus circonspect des hommes, lui valut pourtant une effusion de confiance en 1815, lors du débarquement de Napoléon : je crus que l'auteur de la plaisanterie étoufferait dans un accès de rire en venant me raconter que Louis XVIII avait envoyé une personne de confiance chez l'archichancelier, pour lui dire qu'attendu *son dévouement à sa personne et à sa maison*, il lui demandait des conseils... Cambacérès crut d'abord qu'on se moquait de lui, et *le dévouement* était bien fait pour cela; et puis ensuite il eut peur, parce que le courage n'était pas sa nature... Le fait est qu'il n'avait pas écrit; que monsieur M... n'avait pas

écrit ; et qu'il n'y avait que la mauvaise pièce qui, pour se donner une heure de bon temps, avait inventé la longue liste des faits énumérés dans la lettre.

Je cite ce fait pour faire voir quelle crédulité régnait aux Tuileries... Au reste, elle existait autant au dehors ; nous sommes badauds de notre nature... n'avons-nous pas cru que M. de Bourrienne avait vraiment voulu faire arrêter Fouché en 1815, lorsque, le quatorze ou le quinze mars, la police fit une invasion chez lui!... On y songeait bien vraiment!... mais il fallait laisser un acteur actif et *dévoué;* disaient Louis XVIII, et MONSIEUR (1) qui ne jurait plus que d'après le duc d'Otrante, depuis qu'on lui avait démontré, sans une grande étude, que le comité du salut public était le plus grand partisan du pouvoir absolu que jamais la France avait eu à la tête de ses affaires... Il fallait donc laisser derrière la famille fugitive un homme sur qui elle pût compter, et qui pût tromper Napoléon, en donnant au duc d'Otrante l'apparence d'une victime ; rien ne pouvait être mieux, et cela fut en effet ; mais le plus singulier et le plus beau, c'est

(1) Non pas que je veuille faire entendre que MONSIEUR aurait approuvé ce système, Dieu me garde d'un tel blasphème! je vénère trop Charles X pour dire une telle parole. J'espère que je suis comprise. Au reste il court dans les journaux maintenant une conversation entre le Roi, MONSIEUR et Fouché, où il y a du vrai ; mais aussi beaucoup de faux. C'est une amplification.

que Napoléon y fut trompé. MONSIEUR joua la grande colère envers M. de Blacas, et le tout fut très-bien représenté au profit du duc d'Otrante ; mais le plus charmant, c'est qu'il se moquait et de Louis XVIII et de Napoléon, et qu'il servait un troisième parti... Patience nous arriverons à tout cela.

Un des grands griefs reprochés à M. de Blacas, et il était juste, c'était d'avoir tenu loin du roi, pendant 1814, tous les hommes capables et notamment M. de Chateaubriand.

M. de Chateaubriand serait bien étonné s'il savait que M. de Blacas le repoussait parce que, disait-il, dans sa crainte vaine, M. de Chateaubriand était *un jacobin*... ou *plutôt un bonnet rouge* (1).

Et cependant M. de Blacas est homme d'esprit et d'honneur autant que homme de France, et il était de bonne foi en parlant ainsi... Il a élevé ses fils dans les mêmes doctrines, parce qu'il s'est accroché aux vieilles maximes, et qu'il ne sort pas de l'ancienne enceinte qu'il a tracée autour de lui, lors de l'invasion libérale en France en 1789.

Cependant M. de Chateaubriand avait écrit la fameuse brochure de *Bonaparte et des Bourbons!*... mais il avait écrit aussi un autre ouvrage dans lequel il disait ces belles paroles :

« ... A voir ainsi le monarque endormi dans la

(1) C'était de ce nom que les émigrés rentrés appelaient tous les hommes qui avaient montré quelques idées libérales.

» volupté, des courtisans corrompus, des minis-
» tres méchans ou imbéciles, le peuple perdant ses
» mœurs... des nobles, ou ignorans, ou atteints
» des vices du jour; des ecclésiastiques, à Paris,
» la honte de leur ordre, dans les provinces, pleins
» de préjugés, on eût dit une foule de manœu-
» vres s'empressant à l'envi à démolir un grand
» édifice (1). »

Ainsi dès cette époque, l'homme de génie avait vu le mal qui attaquait la patrie! il mettait le doigt sur la plaie saignante et reconnaissait l'abus d'un pouvoir absolu, qui causait, par Louis XIV, la ruine des finances, par Louis XV, celle de la morale, et par Louis XVI, celle de toutes choses (2).

M. de Blacas se rappelait très-bien cet ouvrage écrit dans la jeunesse de l'auteur, mais remarquable comme tout ce qui sort de sa plume... comment M. de Blacas l'aurait-il oublié, lui qui disait un jour, en repoussant la demande d'un émigré qui revenait avec la Restauration...

— Il n'a émigré qu'en 1792!

Que voulez-vous faire avec des gens comme cela?... ce que fit Louis XVIII... des fautes.

A Gand cependant il attira M. de Chateaubriand

(1) *Essai historique, politique et moral sur les révolutions*, par M. le vicomte de Chateaubriand. Londres, 1797. 2 vol. in-8°.

(2) Voir une brochure de moi, intitulée : *de la Liberté avant, pendant et après la Restauration*, réponse à M. de Chateaubriand. Paris, 1831.

près de lui et le fit entrer *dans le ministère*... si toutefois on pouvait appeler *ministère* la réunion du duc de Feltre, qui s'était sauvé de Paris à toutes jambes pour n'être pas fusillé, de M. Beugnot, qui n'en était sorti que lorsqu'il avait vu qu'on ne faisait pas attention à lui, de M. de Lally-Tolendal, homme de calcul et d'esprit, mais incapable pour de grandes époques semblables, et de M. d'Ambray, qu'on voyait mal parce qu'il était venu trop tard.

Toujours comme en 89, 90 et 91 !... je vous dis que c'était une *monomanie*. Car enfin, M. D'Ambray, s'il était demeuré en arrière, c'était pour sauver peut-être son col, mais non pas pour aider à sauver celui de Napoléon, qu'il aurait étranglé à belles mains s'il l'avait pu...

Quoi qu'il en soit, M. de Chateaubriand entra dans le ministère bâtard de Gand. Il travailla *au Moniteur de Gand*, dont la composition était si mensongère... M. Guizot y travailla aussi : j'en suis encore fâchée, parce que j'aime M. Guizot, bien que je ne le connaisse pas ; mais c'est un honnête homme...

Le roi dit un jour, à Gand, à M. de la Châtre... :
— Ah ça, te voilà content, j'espère, mon conseil est formé de *journalistes*.

Or, il faut savoir que M. de la Châtre avait un libéralisme à sa façon, tout-à-fait comique, surtout dans les concessions qu'il faisait à l'époque. — Il me semblait entendre un classique voulant faire

du romantique, et croyant y être en parlant *torrens, tempêtes, morts, brigands et assassinats.*

Ce *Moniteur* est une méchante œuvre politique du règne de Louis XVIII. Je suis fâchée qu'elle existe, et surtout telle que l'a fait réimprimer le général Lamarque par sa dernière volonté. C'est le véritable *Moniteur.*

Il y a des faussetés sans nombre pour les événemens de l'époque elle-même, les événemens qui se passaient sous nos yeux. — En voici un exemple. C'est dans le *Moniteur* du 21 avril 1815.

L'article est sous la rubrique de *Vienne,* à l'article Autriche.

« *Dans la nuit du 3 au 4 avril, il est passé par Neustadt, au milieu de la nuit, la princesse Borghèse, et Madame Mère, avec M. et madame Baccio-chi; ils se rendaient à la forteresse de Montgatz sur les frontières de la Hongrie. Il y avait huit voitures à leur suite et une nombreuse escorte,* etc., etc. »

Cet article est faux, et il n'a jamais été envoyé de Vienne, parce que le cabinet de Vienne est parfaitement véridique, et que M. de Metternich est l'homme le plus droit et le plus estimable en politique. Il est faux je le répète, que Madame Mère et la princesse Borghèse aient jamais été dans une forteresse autrichienne. A cette époque surtout elles étaient en Italie. Quant à la princesse Elisa, voilà un fait qui la concerne et qui eut lieu en 1814. Lorsqu'elle fut obligée de quitter Florence, elle

était enceinte et fort souffrante : se trouvant dans les environs de Padoue, une nuit, cheminant lentement parce que la voiture n'avançait qu'avec peine dans les mauvais chemins, elle se trouva mal, et perdit tout-à-fait connaissance. Ses domestiques et les amis qu'elle avait autour d'elle, parmi lesquels était M. de Luchesini, fils de l'ambassadrice de Prusse que nous avons connue à Paris, cherchèrent un asile pour que la princesse pût y reposer le reste de la nuit. Mais tout était sombre et silencieux autour d'eux. Enfin M. de Luchesini crut entendre des chiens aboyer. Il gravit au-dessus de lui une montagne sur laquelle il crut distinguer un édifice dont les murailles grises pouvaient à peine se voir dans l'obscurité qui enveloppait toute la contrée; c'était en effet un château. Il appela : une lumière parut.... des domestiques vinrent à la porte pour reconnaître le voyageur qui demandait du secours. Le maître du château était absent : mais le majordome donna des ordres, et la princesse fut à l'instant même transportée dans un appartement vaste et magnifique, quoique fort ancien. Elle demeura long-temps sans connaissance, et ne sortit de cet état alarmant que pour ressentir les douleurs de l'enfantement. Elle avait une ame grande et forte; elle était vraiment la sœur de Napoléon. Toutes, au reste, ont une grande fermeté de cœur et beaucoup de force morale; toutefois, aucune d'elles ne ressemble à la mère. Lorsqu'elle fut mieux, elle regarda pour la première fois l'appar-

tement inconnu dans lequel elle était, et voulut savoir où elle avait était conduite.

« Ne suis-je donc plus libre? » demanda-t-elle à ses femmes.

Elles lui expliquèrent pour quelle raison elle avait été conduite dans ce château, dont au reste aucune d'elles ne savait le nom. Une femme âgée qui se trouvait dans l'appartement, s'avança vers le lit de la princesse et lui dit :

« Le lit dans lequel vous reposez, madame, a été bien illustré, ainsi que cette chambre... et surtout cette table... ajouta-t-elle en s'appuyant sur une table carrée.

— Qui donc a logé dans cette chambre? demanda la grande-duchesse.

— Le général Bonaparte, madame. C'est dans cette chambre, avec cette plume, sur cette table qu'il a signé le fameux traité auquel le château a donné son nom.

— Où suis-je donc? s'écria la princesse avec émotion.

— Au château de Passeriano, madame, répondit la femme de charge.

La princesse ressentit en ce moment une de ces impressions qui sont rares dans toute une vie! Elle aurait pu mourir en ce même instant, elle mourait heureuse; elle mourait au milieu de rayons de cette

gloire sublime qui n'a pas de seconde, et que le souvenir des beaux jours d'Italie ranimait autour d'elle.

Oui, elle mourait heureuse !

CHAPITRE IX.

Louis XVIII à Gand. — Napoléon aux Tuileries. — Son influence réactionnaire sur la Restauration. — Le duc de Bassano, l'homme de la France. — Il donne sa démission par écrit. — Nouvelle de l'arrestation du duc d'Angoulême. — Belle conduite du duc de Bassano. — Sa prière. — Il reste. — Le duc d'Angoulême quitte la France. — Le général Gilly et le Pont-Saint-Esprit. — Le général Grouchy. — Belle parole de M. de Bassano. — Carnot. — Les hommes des Cent-Jours. — Les deux rapports. — Les deux ministres. — Le ministère impérial. — Le duc de Vicence. — Le maréchal Brune. — Sa nomination à Toulon. — Le pressentiment. — M. Vinchon. — Lettre de Brune à l'empereur. — Il accepte. — Portrait de M. Vinchon. — Beau Soleil. — Berthier plus que défunt. — Brune averti par son pressentiment. — Encore un augure. — Il part et ne revient pas.

Tandis que la Restauration, subissant son anathème de fatalité, continuait à Gand à commettre des fautes qui devaient porter fruit; tandis que Louis XVIII, dans sa colère contre l'armée, faisait, contre les généraux qui l'avaient trahi en 1815, des caricatures *mi-parties*, comme il les appelait,

semblables à celles qu'il faisait contre sa belle-sœur en 1786 et 1787, lors des notables (1); Napoléon, lui aussi, fournissait sa carrière de malheur, et commençait cette nouvelle vie qui n'allait plus marquer ses journées que par des fautes. Maintenant, son nom va se trouver souvent dans ces pages, car il marche avec la Restauration, et son influence réactionnaire sur elle sera immense.

A peine fut-il arrivé aux Tuileries, qu'il se vit

(1) La conduite de MONSIEUR aux notables avait donné d'autant plus d'espoir qu'il était parti d'un point tout opposé, lorsqu'en 1774, au moment du rappel des parlemens, il donna son avis pour les retenir dans l'exil et la soumission... Avant qu'on eût en France aucune idée *du déficit*, et que M. de Calonne l'eût fait connaître à Louis XVI, MONSIEUR attaquait le gouvernement, et surtout sa belle-sœur, par des caricatures mystérieuses dont l'auteur fut long-temps inconnu. — L'une d'elles, que j'ai vue, représente un monstre à face humaine, et est intitulée : *Harpie du lac de Fagua, au royaume de Santa-Fe au Pérou, dans l'Amérique méridionale.*

Ce monstre, dit l'explication qui est en tête de la gravure, *a été pris dans des piéges qu'on lui avait tendus. Il fut conduit vivant au vice-roi, qui voulant le conserver, le fit nourrir avec un* BOEUF, *une* VACHE, *un* TAUREAU, *et quatre* COCHONS *qu'on lui donnait tous les jours, il est très-friand des cochons.*

Dans une autre, la reine était représentée sous la figure de *madame Déficit.*

Aussi MONSIEUR devint-il tellement populaire, qu'un jour, ayant été au palais pour faire enregistrer les édits, les dames de la Halle l'embrassèrent à plusieurs reprises avec une vraie tendresse de conviction.

entouré de ces amis que le trône ne lui donnait pas, et qu'il retrouvait parce qu'ils l'aimaient. Le premier de tous était le duc de Bassano... Il revit l'empereur avec la joie de cœur d'un ami, d'un fidèle serviteur et d'un patriote dévoué; il sourit au bonheur de la patrie qui revenait à elle.. L'empereur lui confia à l'instant même le portefeuille des affaires étrangères. Il savait reconnaître la valeur d'un homme comme le duc de Bassano... Il l'avait éprouvé dans le bonheur, dans l'infortune; il l'avait suivi dans le labyrinthe inextricable de la révolution, et toujours et partout il l'avait vu ce qu'il est en effet, l'homme du pays, l'homme de la France. J'ai une profonde estime pour le duc de Bassano, non parce qu'il est de mes amis; s'il n'était que mon ami, je l'aimerais alors, mais je me tairais; si je parle donc, c'est que je sais que le nommer appelera sur lui une louange universelle. Mes affections privées, je le dis ici une fois pour toutes, ainsi que mes antipathies, n'influeront jamais sur mes jugemens en littérature comme en politique. — La partialité ne m'aveugle pas; elle ne produit qu'un effet sur moi et sur mes sentimens, c'est de m'imposer silence lorsque les gens que j'aime sont coupables envers le pays, ma seule et constante idole depuis que je sais aimer. Je suis également ainsi pour mes amis littéraires... Je trouve qu'on ne peut demander au-delà; mais ce que je professe, je le remplis dans toute sa rigueur. Aussi peut-on donner quelque crédit au

bien que je dis d'un individu, de quelque parti qu'il soit, de même qu'on peut croire au blâme (1) que je crois devoir déverser sur un nom usurpant la renommée.

(1) On vient de me dire que M. le prince de la Paix avait fait ses Mémoires pour répondre à ce que je disais de lui dans les miens. J'ai peur qu'il n'ait été mal conseillé. Qu'ai-je dit de lui? que l'Espagne avait souffert sous son ministère? Eh, mon Dieu! toute la nation, si on l'interpelle, répondra en chœur que j'ai raison... Mon opinion sur le prince de la Paix eut une origine d'autant plus irrécusable, que mon mari et mon frère étaient charmés de lui, et que tous deux avaient des discussions interminables avec moi à son sujet; mais l'opinion que je pris de lui me fut donnée par une voix irrécusable aussi, et par un tableau que la main des plus grands maîtres ne peut jamais produire assez ressemblant. Cette voix, c'était le gémissement des peuples... le tableau, la vue de leur misère... Voilà ce que j'ai entendu, voilà ce que j'ai vu lorsqu'en 1806 j'ai traversé l'Espagne dans sa plus grande étendue*. — M. le prince de la Paix a été blessé, m'a-t-on dit, de quelques expressions assez franches sur son compte. Mais il n'a donc jamais lu un seul des rapports du corrégidor de Madrid, ou bien il veut avoir l'air de les ignorer!... Je ne lui ai jamais parlé, et je l'ai dit dans mes Mémoires; mais j'avais un grand désir de le voir, parce que je voulais connaître un homme dont l'Europe avait parlé en même temps que de Potemkin; toutefois avec la même différence pour le *favori* que pour la souveraine...

* De Bayonne à Madrid et de Madrid à Badajoz, et puis au retour une foule d'excursions en déviant de la route. Je ne parle pas ici des autres années de mon séjour en Espagne; c'était la guerre. Je ne parle ici que du temps où les Bourbons et le prince de la Paix régnaient en Espagne avec don Eugenio Isquierdo et M. de Talleyrand, dont Isquierdo était l'ame damnée... avec un autre personnage que je ne nommerai pas.

Le duc de Bassano reprit son poste auprès de l'empereur, avec joie et bonheur; il voyait que les proclamations faites depuis la Provence annonçaient de la part de l'empereur, une volonté de

Il y avait nullité enfin dans le jugement que portaient vingt années de *favorisat* et de ministère. Le prince de la Paix est un homme public, une propriété publique : ses actions, ses paroles, ses moindres démarches appartiennent à ce même monde pour lequel il joue; car enfin qu'est-ce qu'un premier ministre? le premier acteur remplissant le premier rôle dans une pièce dont il est l'auteur. S'il joue bien, si la pièce est bonne, on l'applaudit comme Richelieu, comme Oxenstiern, comme Metternich, comme Pitt, comme Sully!... mais s'il joue mal, si la pièce est mauvaise? alors non-seulement il est sifflé doublement comme auteur et comme acteur, mais tout ce qui est hors de la salle où se représente le drame, et qui lit ensuite la pièce imprimée, a le droit de dire: c'est mauvais!... et voilà précisément l'affaire... Je sais bien que le prince de la Paix est blessé de ce qu'on dit des malheurs de l'Espagne arrivés par sa faute; je sais bien que l'état livré et vendu par Isquierdo, la créature du prince de la Paix, est une victime que don Manuel Godoï ne doit pas aimer à voir exhumer de sa fosse... et pourtant si j'avais voulu dire à cet égard tout ce que j'ai su d'une bouche royale pendant le peu d'heures que je passai à Aranjuez, en 1805, et à Lescurial en 1806, ce que j'ai su de la malheureuse princesse des Asturies, à laquelle un de mes parens m'avait recommandée, il y en aurait plus encore. La princesse, obligée de feindre à chaque démarche qu'elle faisait, n'avait que bien peu de prudence quand elle parlait de son ennemi, quand elle parlait du prince de la Paix... Il était du reste si mal servi dans le palais, que j'ai vu la princesse et qu'il n'en sut rien... La princesse savait qu'elle pouvait se fier à moi par la lettre que je lui avais fait remettre. C'est dans cette première course en Espagne que j'ai

faire le bien et de reconnaître enfin la liberté en France. Ce fut dans cette illusion que se passèrent les premiers jours. Mais bientôt il s'aperçut que Napoléon abusait de nouveau du pouvoir confié

pris l'opinion que j'ai eue long-temps sur le prince de la Paix. Je sais bien qu'il n'accepte aucun blâme; *tout mauvais cas est niable*, c'est vrai... je n'en doute nullement... Au reste une chose sur laquelle il s'abuse, c'est l'intérêt que son nom peut avoir aujourd'hui en tête de ses Mémoires... Ferdinand VII est mort, Charles IV, la reine Maria-Luisa, c'était de leur vivant qu'il fallait écrire; c'était en face de Ferdinand, son plus cruel ennemi, qu'il fallait lui dire: Vous seul avez tout fait!... Aujourd'hui Zumalacarregui remuerait à lui seul, quoique couché dans la tombe, plus d'Espagnols et plus de curiosité européenne que toute la cour de Charles IV, de Marie-Louise et de ses favoris. Mais c'est surtout en France qu'il faut saisir le vol de l'à-propos!... Il y a cinq années de trop d'écoulées entre la publication des Mémoires du prince de la Paix et le moment où il les fait... Quant à moi, je répète que mon opinion sur lui m'a été donnée parce que *j'ai vu* avec mes yeux et mon ame de dix-neuf ans, ardente et loyale, et déterminée pour le bien. — Je renouvelle ici la déclaration que j'ai faite dans mes Mémoires, que je n'ai vu M. le prince de la Paix *qu'une seul fois*, et encore sans lui parler; ce fut le jour de ma présentation à la reine Marie-Louise, à Aranjuez, lorsqu'il était à demi renversé sur une console, jouant avec un gland de draperie au-dessus de sa tête. Je sais bien que cela le représente d'une manière un peu trop familière, mais à cela je n'y puis rien... Vous verrez que je me suis peut-être trompée, et que M. le prince de la Paix ne faisait pas plus sauter de gland comme un écolier, pendant que ses souverains donnaient audience de *confidenza*, à la vérité, à une ambassadrice étrangère, qu'il n'était un ministre indolent et nul. Je le veux bien, car

par la volonté du peuple... L'empereur n'avait cependant voulu tromper personne, mais il avait conservé une idée qui, pour être jusqu'à un certain point, est pourtant loin d'être vraie; c'est que la France n'a jamais voulu de la liberté, dont elle ne saurait que faire; mais que ce qu'elle voulut toujours, c'est l'égalité devant la loi. Le duc de Bassano, qui connaît admirablement l'Europe et notre pays dans leurs rapports respectifs, vit que l'empereur prenait une route qui ne pouvait le conduire qu'à un mauvais but, et surtout dans laquelle son honneur et ses sentimens patriotiques l'empêcheraient de le suivre. Il aimait Napoléon avec une grande tendresse, et voir ainsi détruire cette fortune que Dieu semblait lui rendre et plus belle et plus sainte, était une vive douleur pour une ame comme celle du duc de

en vérité je n'y tiens pas. S'il veut aussi nier ce qu'il disait à Marie-Louise à la vue d'un nouveau favori, je le lui permets bien aussi; seulement il ferait mieux de prouver qu'il n'a pas amené le malheur de l'Espagne...

Et puis, je n'aime pas ces réponses qui ont trois années de date... car il y a trois ans que j'ai écrit ce qui concerne le prince de la Paix. S'il y tient beaucoup, je pourrai lui dire de qui je tiens en grande partie mes documens. J'ajouterai ceci :

Madame de Balby, femme d'esprit supérieur, fut un jour interpellée devant vingt-cinq personnes par une jeune femme très-sotte, qui lui demanda pourquoi elle disait qu'elle était bête? Moi, madame, répondit madame de Balby, jamais je n'ai dit pareille impertinence; mais je l'ai entendu dire à tout le monde.

Bassano... Il fit des représentations ; elles ne furent pas écoutées. A la première mention de l'acte additionnel... enfin, le 10 avril, vingt jours après la rentrée de l'empereur aux Tuileries, le duc de Bassano donna sa DÉMISSION par écrit!... L'empereur refusa; le duc insista. L'acte additionnel lui paraissait une chose coupable.... Et lui qui avait fondé de si hautes espérances pour le bonheur de la France, dans toutes les promesses de Napoléon!... Hélas je suis la caution que l'empereur était alors de bonne foi; il ne voulait pas tromper, ses intentions étaient bonnes.... Cette mission que Dieu semblait lui donner pour se régénérer et faire oublier à la patrie tout ce qu'elle avait souffert par lui et pour lui,... eh bien! il la comprenait, je l'affirme, dans sa sublime essence. Ceux qui ne veulent pas le croire, c'est qu'ils ne sont pas dignes de le comprendre, ou qu'ils sont de mauvaise foi... Oui, j'affirme que, lorsque l'empereur déploya le drapeau tricolore sur les montagnes du Dauphiné, il n'était pas perfide... Il pensait ce qu'il promettait... mais son apostasie, si je puis me servir de ce mot, ne fut pas moins coupable. Comment l'homme qui reconnaissait la loi de l'assemblée constituante détruisant la noblesse, a-t-il pu conserver celle de l'empire, ainsi que tout ce que l'empire offrait de blessant dans son aristocratie? Napoléon devait songer qu'en 1804 il avait pu improviser une noblesse, et conséquemment une aristocratie héréditaire; mais toutes

deux reçurent un choc violent à la Restauration. Les titres seuls acquis par des blessures ou d'éminens services trouvèrent grace devant la vieille Europe féodale; mais lorsque, en 1815, on voulut imposer silence aux antiques légendes, aux vieilles familles, il y eut à cela un côté ridicule que je ne veux pas entreprendre de défendre. Le peuple fut choqué de cette mesure, parce qu'on lui imposait toujours une classe au-dessus de lui, et cela héréditairement... Ce fut en vain que Napoléon voulut renouveler des promesses dans des mots qui ne pouvaient plus abuser ni ses amis véritables, ni la foule. Ses actes parlaient plus haut... Ce fut alors que le télégraphe annonça la prise du duc d'Angoulême par le général Gilly, au Pont-Saint-Esprit, ainsi que la convention qui avait été faite pour le laisser partir avec son état-major. Mais le général Grouchy, qui commandait en chef, arrivant avant le départ du prince, crut de son devoir (que Dieu le lui pardonne!) de retenir le duc d'Angoulême et d'en référer là l'empereur, sous le vain prétexte des diamans de la couronne... M. de Bassano, dont la démission avait été constamment refusée, vit alors que l'empereur allait commettre une faute d'autant plus terrible, que sa position était fausse, et que l'action de retenir le prince comme otage n'avait aucune noblesse... Il vit tout un malheur d'avenir dans cette action, si elle s'accomplissait. Il se jeta aux pieds de l'empereur, pleura sur ses mains qu'il serrait dans les

siennes, en le suppliant de laisser exécuter la convention du général Gilly... Napoléon ne disait rien. Il hésitait encore...

« Ah! sire, s'écria M. de Bassano, si votre sûreté ou votre intérêt étaient seuls en question dans cette affaire, je ne vous supplierais pas avec autant d'instance, mais c'est votre gloire! c'est votre honneur! et je ne quitterai pas vos genoux que vous n'ayez ordonné que la convention soit exécutée. »

Napoléon avait une ame qui comprenait de telles paroles. Il ordonna le départ du duc d'Angoulême (1).

« Je retire ma démission, dit le duc de Bassano. Je vois que je puis encore faire du bien là où je suis! »

Mot vraiment beau! vraiment le retentissement d'une belle ame! on nous fait tous les jours admirer dans l'histoire des paroles qui sont bien loin de les valoir.

Cette action du duc de Bassano est d'autant plus belle que la Restauration n'a pas été bienveillante pour lui. Il courut même danger de la vie, ainsi que je l'ai dit plus haut. Mais l'homme qui, en 1805, après la victoire d'Austerlitz, lorsque Napoléon était tout-puissant à Vienne, et lui tout-puissant auprès de l'Empereur, ne voulut pas se venger des

(1) Je parlerai très en détail, dans les chapitres suivans, de cette affaire, ainsi que de celle de madame la duchesse d'Angoulême à Bordeaux.

mêmes hommes qui avaient le plus contribué à sa captivité de Kufstein et de Mantoue, ne devait pas connaître le plaisir de la vengeance ; il pensait, comme Oxenstiern, qu'un roi et un homme public ne doivent jamais conserver de ressentimens personnels.

Si Napoléon n'avait eu que des hommes comme le duc de Bassano, il aurait reconquis promptement tout ce qu'il perdit par sa conduite après le retour du 20 mars ; mais il fut mal entouré. Je parlerai plus tard de ceux qui composaient sa cour ; je raconterai ce qu'ils ont fait pour augmenter ses ennuis et tout ce qu'ils ont omis pour sa gloire.

Un autre personnage important dans la formation de son ministère, fut Carnot. Le *Moniteur* de Gand l'attaque avec une grande violence. Peut-être n'est-il pas tout-à-fait innocent, mais c'est un homme d'une haute supériorité ; elle paraît surtout dans son rapport sur la situation de l'Empire. Dans celui de M. de Chateaubriand il y a certainement beaucoup d'esprit, mais peu de raisonnemens certains ; attendu que le rapport d'un ministre de l'intérieur ne peut être fait que sur les rapports particuliers des préfets, de ses chefs de divisions, de son ministère enfin. De plus, M de Chateaubriand n'avait jamais été ministre de l'intérieur sous Louis XVIII ; il ne connaissait conséquemment aucune des matières qu'il traitait. Tous les papiers du ministère étaient restés à Paris, ainsi que presque tous les employés ; sur quelles bases son rap-

port portait-il donc? Quels étaient les documens qui le guidaient? Il a sans doute un esprit bien supérieur, mais, dans cette circonstance, je crois qu'un premier chef de division en aurait fait beaucoup plus que lui ; et Carnot était bien autrement en mesure de répondre sur le véritable état de la France ; aussi l'un a-t-il fait un rapport, et l'autre une pièce d'éloquence.

— Quant aux autres membres du conseil de l'Empereur, c'est une triste tâche que celle de les nommer. Comment le nom de Fouché se trouve-t-il sur cette liste? Comment l'aveuglement de Napoléon fut-il assez grand pour le lui faire accepter! On dit qu'il savait qu'il trahissait : comment donc alors pouvait-il croire qu'il le maîtriserait au point de l'empêcher de nuire!

Le duc de Vicence avait sans doute de bonnes intentions, mais il était malheureux en affaires ; et, ce qui ajoutait à son malheur, il avait la conscience de l'être! c'est plus nuisible que de l'infériorité ; jugez quand elle s'y trouve unie! Je dis ce mot, parce qu'il est vrai que M. le duc de Vicence était inférieur à tous les hommes d'état qui lui étaient opposés, et qui étaient : M. de Metternich, lord Castlereagh, lord Wellington et M. de Hardenberg ; et dans la même arène, M. de Talleyrand.

Dans une position difficile comme celle de Napoléon en 1815, il faut n'employer que des hommes d'une grande vigueur. Les partis temporiseurs sont funestes. D'où est venue la terrible lenteur

apportée dans le départ de Napoléon pour l'armée? Sans aucun doute, des conseils qui l'entouraient. J'en excepte le duc de Bassano et Carnot; mais ils n'étaient pas toujours là, et, s'il faut le dire, ils n'avaient pas toujours le même pouvoir sur Napoléon.

Pendant ce temps-là, le Midi se montait à l'orage. L'empereur voulut envoyer à Toulon un homme sur lequel il pût compter. — Le nombre en était restreint. Marmont était mort pour Napoléon. Berthier était plus que défunt. Le duc de Bellune était à Gand; lui, *Beau Soleil!* un homme qui devait une triple reconnaissance à l'Empereur pour son bâton de maréchal! Le maréchal Mortier était tiède et contraint, et il annonçait la maladie qu'il fit quelques semaines après. Le duc de Tarente n'avait pas manqué une aussi belle occasion d'être malade, pour refuser l'homme qu'il n'avait jamais aimé. Le maréchal Lefebvre devenait vieux. Le duc d'Albufera était à Lyon. Enfin il y avait peu de noms qui répondissent à l'appel. L'Empereur se promenait et réfléchissait.

« Écrivez au maréchal Brune! dit-il enfin, c'est un homme sur qui je puis compter; c'est une ame forte! »

On écrivit au maréchal Brune.

Le maréchal était dans son cabinet avec M. Vinchon, que connaissent tous ceux qui aiment les arts, et qui est aimé de tous ceux qui le connaissent. Il est filleul du maréchal, et lui portait le plus

tendre intérêt. Le maréchal, qui appréciait en même temps son esprit et son cœur, l'appela près de lui, et frappant la dépêche impériale du revers de sa main :

« Petit, lui dit-il (c'était un nom d'amitié qu'il lui donnait familièrement), que feriez-vous à ma place ?

Et il lui lut sa nomination, ou plutôt la lettre par laquelle l'Empereur le nommait au gouvernement de Toulon, qui était, je crois, la 10e division militaire.

M. Vinchon (1) comprit à l'instant que cette nomination était une chose pénible pour le maréchal. Sa figure, habituellement calme et d'une grande énergie au repos, venait de se bouleverser entièrement. Son jeune ami demeura sans voix pour répondre à

(1) C'est un des hommes les plus excellens qu'on puisse trouver dans ce monde, où les êtres qui lui ressemblent sont assez rares à rencontrer pour qu'il soit apprécié par les amis des arts et les gens de bien. Son tableau de *la Mort de Feraut*, commandé par le gouvernement pour la chambre des députés, et qui ne fut pas mis à l'exposition par je ne sais quel caprice de l'auteur, ce que je lui reproche, est une œuvre à la fois savante et patriotique. La tête de Boissy d'Anglais exprime la résignation du sénateur que sa chaise curule va recevoir MORT, mais non pas indigne du mandat que lui donna le peuple pour soutenir ses droits, et puis aussi la dignité, qui ne doit pas se méprendre et fléchir à la voix criarde de quelques factieux et d'une troupe d'assassins. Le tableau de M. Vinchon m'émeut quand je le vois... Qu'est-ce que l'art peut demander de plus à l'ame devant une de ses productions ?...

cette interpellation, faite par une ame forte aux prises avec le devoir et sa propre volonté qui en ce moment était répulsive.

« Mais, monsieur le maréchal, dit enfin M. Vinchon, suivez en ceci votre impulsion. Elle doit être votre unique règle. Pourquoi ne pas refuser si vous jugez ne pas devoir aller à Toulon?

— Eh! ce n'est pas ma volonté, ce ne sont pas mes sentimens personnels; mais je ne sais quoi me dit que tout ce qui se passe aura une issue malheureuse. L'Europe est en armes. La France s'agite dans cette partie du Midi où je suis envoyé. Je vais être obligé peut-être de sévir avec vigueur pour empêcher plus de mal. Je me souviens encore trop bien des massacres de Beaucaire et de Marseille!

Le maréchal se frappa le front, et continua de marcher avec agitation dans son cabinet. Enfin, comme s'il eût pris une résolution soudaine, et qu'il ne voulût pas revenir sur elle, il fut à sa table, écrivit rapidement quelques lignes à l'Empereur, par lesquelles il acceptait l'emploi qu'il lui confiait, et signa avec un mouvement convulsif. Puis se tournant vers M. Vinchon comme il pliait sa lettre :

« Petit, lui dit-il, c'est ma mort (1) que je viens de signer! »

Serait-il donc vrai qu'il existe au-dedans de nous

(1) Ce sont les propres paroles du maréchal... Tout ce qui a rapport à lui dans cette histoire est parfaitement exact.

une seconde vue qui nous présente comme un avertissement salutaire le péril au-devant duquel nous courons? Mais alors pourquoi le libre arbitre ne nous met-il que sur la voie? Pourquoi le bras qui montre le danger n'arrête-t-il pas au moment de tomber dans le précipice? Mais ces questions doivent trouver place en un autre lieu.

Les ordres du maréchal portaient que son départ devait les suivre immédiatement. Ses préparatifs furent prompts, et quelques jours après il se mit en route pour le lieu de sa funeste destination... Le jour de son départ, M. Vinchon fut lui dire adieu; il trouva l'hôtel du maréchal comme il devait être dans une pareille circonstance, encombré de bagages, au milieu desquels circulaient les amis, les curieux jusqu'à des inconnus même, car les portes en étaient déjà ouvertes, puisque les chevaux étaient attelés à la voiture de voyage. M. Vinchon, qui était connu, parvint librement jusqu'au salon du maréchal. Il le trouve à moitié deshabillé, ayant son habit seulement passé d'un côté et la maréchale occupée à le panser, c'est-à-dire à lui bassiner l'épaule qu'il avait découverte... Sa chemise avait quelques taches de sang.

« Et bien, mon cher enfant, dit le maréchal à M. Vinchon dès qu'il le vit et en lui tendant la main qu'il avait de libre, voilà les augures qui disent des paroles sinistres, en vérité les anciens auraient interprété ce qui vient de m'arriver assez tristement pour remettre au moins le départ. »

Et il raconta qu'en descendant un petit escalier intérieur, il était tombé et s'était blessé légèrement à l'épaule. M. Vinchon, déjà frappé de ce que lui avait dit le maréchal, voulut l'engager à remettre son voyage. Le maréchal sourit tristement :

« Non, mon ami, lui répondit-il... je dois partir... l'intérêt du pays doit aussi me déterminer... Mais je vais à ma perte, » ajouta-t-il plus bas à M. Vinchon, pour que la maréchale ne l'entendît pas...

Comment donc nommer ce cri du cœur, cette voix conservatrice qui rappelle à l'homme le danger qu'il va courir !... Peut-on méconnaître ici un avertissement divin. Hélas ! le malheur de Brune voulut qu'il ne crût pas devoir écouter la parole craintive d'une ame en détresse !... il partit... et ne revint pas !...

CHAPITRE X.

Un coup d'œil en arrière. — Le duc d'Angoulême dans le Midi. — La duchesse à Bordeaux. — Le général Decaen. — Le général Clausel. — Le comte Lynch, maire de Bordeaux. — Il a des génuflexions pour tous les pouvoirs et un tarif de courage pour tous les dangers. — La duchesse d'Angoulême passe des revues. — Défection des troupes. — La caserne Saint-Raphael. — Le serment violé. — Le château Trompette. — Blayes. — L'officier d'ordonnance de l'empereur. — M. Perier. — Encore le général Decaen. — Incidence. — Révolte. — La duchesse sur le quai de la Garonne. — La harangue en calèche. — M. de Martignac. — Le général Clausel au bord de l'eau. — La baguette de saule. — Le signal. — Le drapeau tricolore. — Le départ. — Le brick anglais. — Les rubans blancs. — Les adieux et les larmes. — L'héroïne exilée.

Tandis que Louis XVIII formait son ministère à Gand, et que Napoléon s'amusait à faire des actes additionnels au lieu de former des régimens pour marcher à ses ennemis encore stupéfaits, la Restauration agissait dans le Midi sous la direction du duc d'Angoulême et de la duchesse... La conduite de madame d'Angoulême dans Bordeaux est un

admirable poème au milieu de cette réunion d'événemens tous étonnés de se trouver ensemble!... Je vais en parler avec détail, car il est nécessaire pour l'intelligence des années suivantes de suivre ce qui s'est passé en 1814 et 1815.

J'ai déjà dit comment le duc et la duchesse d'Angoulême étaient partis pour visiter le Midi, et comment ils s'étaient séparés dans Bordeaux à la première nouvelle de l'arrivée de Napoléon. La duchesse d'Angoulême, avec cette fermeté qui fit dire à l'empereur *qu'elle était le seul homme de la famille*, se dévoila tout entière comme une noble héroïne pendant son séjour à Bordeaux. Le général Decaën, qui commandait la division, fut nommé par elle son écuyer, pour qu'il fût constamment à portée de lui rendre compte des nouvelles qui pouvaient arriver et le mettre aussi dans l'impossibilité de dévier de sa route... (1) Les autorités militaires et civiles étaient bien venues, dès le lendemain, témoigner à la princesse tout leur *desir* de demeurer fidèles... mais elle savait que le maire de Bordeaux avait seule la volonté déterminée de suivre la blanche bannière, et dans le fait M. Lynch avait tellement dépensé d'adorations serviles au

(1) Ce que du reste il n'aurait jamais fait. Le général Decaen était un homme selon les hommes illustres et vertueux de Plutarque; il avait une belle ame et un grand cœur. Il laissa à peine de quoi payer ses funérailles, mais comme la perfection n'est pas sur terre, il n'a pas été *complétement* bien à Bordeaux.

service de l'empire, qu'il ne devait plus lui en rester pour son retour.

La duchesse d'Angoulême passait les nuits à écrire des dépêches, à lire des rapports... Les jours étaient remplis par des courses dans la ville et sur le port; elle recevait les volontaires nombreux qui s'enrôlaient et les excitait à la défense. En tout sa conduite était vraiment celle d'une créature douée par le Ciel des vertus d'une haute supériorité... Un jour elle remarqua, parmi tous les officiers qui venaient lui faire leur cour, l'absence du commandant de la forteresse de Blaye... Elle lui envoya sur-le-champ un officier pour le mander à Bordeaux. Le commandant s'y rendit: mais sa conduite dut montrer à la duchesse tout ce qu'elle avait à craindre de l'armée... Cet homme balbutia, lorsqu'elle lui parla de prêter un nouveau serment et de s'engager à ne jamais remettre la forteresse de Blaye à d'autres mains que celles qui lui présenteraient un ordre de Louis XVIII. Il ne disait pas qu'il la remettrait à l'empereur, mais il ne disait pas non plus qu'il la conservait au roi. Il y avait dans cet homme une inertie complète; et dans les temps orageux c'est une position coupable. La duchesse le comprit... aussi fit-elle tout ce qui fut en son pouvoir pour persuader le commandant de Blaye... mais elle échoua. Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut d'envoyer à Blaye un officier qui fut comme adjoint du chef. Mais que pouvait-il dans un lieu où tout était soumis au commandant?... il

ne pouvait jouer qu'un rôle, et, je suis fâchée de le dire, il n'était pas beau, ou bien il restait passif, et alors il était nul.

Tandis qu'elle agissait dans le sens que je viens de dire, la duchesse pressait l'armement des volontaires. Mais quand il fut question de distribuer les armes et de les prendre dans les dépôts, on n'en trouva qu'un très-petit nombre... Le dimanche de Pâques, la princesse passa une revue générale dans le Champ-de-Mars. Cette revue lui donna une nouvelle preuve du peu de confiance qu'elle devait avoir non-seulement dans les troupes de ligne, mais bien aussi dans une partie de la garde nationale... Sans doute on poussait des cris de vive le roi! vive Madame! mais la masse presque entière était morne et silencieuse... Chaque jour les nouvelles de la marche de Napoléon parvenaient dans la ville avec des détails qui faisaient frémir et pleurer les soldats de la ligne, et les frères, les pères, les mères, les femmes et les sœurs de tous ces hommes, qui si long-temps se partagèrent les lauriers que Napoléon faisait croître pour eux... Et voilà ce que jamais la Restauration ne voulut comprendre!...

Cependant une partie de la garde nationale paraissait dévouée. Alarmée du peu d'énergie du commandant de Blaye, madame la duchesse d'Angoulême décida qu'on y enverrait pour garnison des gardes nationaux... L'ordre en fut donné, mais il fut éludé.

Le jeudi de Pâques on annonça à la princesse que le général Clausel approchait de Bordeaux avec un corps de troupes, mais peu considérable. Elle ordonna sur-le-champ, avec une rapidité de décision et de coup d'œil remarquable, qu'un corps *nombreux* de gardes nationaux et de volontaires partît à l'heure même, pour marcher au devant de lui... Mais ici ce fut encore l'écueil de l'exécution d'un ordre commandant la guerre civile. Sans doute une femme aussi digne d'être respectée que la duchesse d'Angoulême recevait les sermens de toute une ville lorsqu'elle les réclamait au nom de l'honneur et du malheur... tous les bras se levaient, toutes les voix s'écriaient!.... mais ensuite, lorsque ces mêmes bras devaient lever l'épée contre des frères, des parens, des amis, ils ne pouvaient trouver la force de la tirer du fourreau; et cette voix, quoique toujours celle d'un homme d'honneur et de fidélité, demeurait inactive pour commander le feu qui devait faire tomber des Français sous les coups des Français.

La guerre civile sous Louis XIII, sous Henri IV, était bien autrement facile, non-seulement à allumer, mais à maintenir. Alors chacun vivait séparé; le seigneur dans son donjon, l'artisan dans son faubourg, le paysan dans sa chaumière, et l'homme d'armes sous sa tente... Chacun suivait sa route et ne se mêlait pas au pélerinage de son voisin... Il y avait en outre une obéissance passive

qui ne permettait aucun raisonnement; et pour bien dire, c'est que rien ne les motivait. Aujourd'hui, tout est différent : toutes les classes sont mêlées... les filles de manufacturiers ont épousé des ducs et des princes; l'artisan trouve un beau-frère, un beau-père, un allié, un ami fort souvent dans la troupe opposée à celle qu'il commande. Je sais bien que tous les liens se desserrent, que tout est perdu comme frein par le moyen des liens de famille; cependant cette génération-ci a conservé une sorte de *respect d'habitude*, si elle ne la plus dans le cœur, qui nous sauvera des derniers malheurs, au moins quant à présent (1).

(1) Au moment où j'écrivais cette page, je suis interrompue par un cri d'horreur qui me glace l'ame: c'est la nouvelle du MASSACRE DU 28 JUILLET!...de cette boucherie humaine commandée par ces hommes qui prétendent agir pour le peuple, aimer le peuple, servir le peuple, et qui l'égorgent comme jadis on égorgeait les victimes pour se rendre les dieux favorables. Oh! quand ma pensée rétrograde par-de-là les années, je ne vois rien dans les journées de septembre, du 10 août, de prairial, dans les années sanglantes où la Montagne eut sa base constamment vivifiée par le sang des justes, jamais je ne vis une cruauté aussi infâme, aussi stupidement féroce !... Eh quoi! vous en voulez à une tête ! vous la voulez comme des cannibales qui ont soif de sang, mais sans même savoir comment vous étancherez cette soif monstrueuse ! Vous tentez un coup désespéré... Vous n'avez que la chance de réussir, mais vous avez *la certitude* de mettre à bas des têtes, non-seulement aussi innocentes que celles que vous proscrivez, mais innocentes à vos propres yeux !... Cette jeune fille, ce jeune

Madame apprit en même temps, une autre nouvelle inquiétante pour sa sûreté, c'était la défection de Blaye : elle s'y devait attendre. La garnison, après avoir arboré le drapeau tricolore, fut joindre

homme, cet enfant, toutes ces victimes pures et sans tache, toutes celles que vous pouviez abattre et que vous aviez condamnées, dites, répondez, misérables assassins! répondez-moi, car j'ai le droit de vous interroger! Paris, la France entière est un jury devant lequel vous comparaissez aujourd'hui, encore tout dégoûtant du sang de vos frères égorgés par vous!... Je suis mère, je suis aïeule, eh bien! me faudra-t-il toujours frémir devant une réjouissance publique, parce que votre frénésie voudra la changer en funérailles. Quoi! mes filles, mes fils pourront être massacrés tandis que je les attendais paisiblement chez moi!... J'aurai dit adieu gaiement à une fraîche jeune femme et je ne reverrais qu'un cadavre... et cela parce qu'on laisse aller démuselés par le monde des tigres plus féroces que ceux des forêts... Oh! si toutes les femmes de France avaient mon ame et mon énergie, nous saurions bien trouver dans leur obscurité ces lâches assassins qui ne savent que frapper dans l'ombre!... Ils auraient en nous des adversaires plus courageux, plus déterminés à venir à un but d'extermination pour conquérir la paix et le repos... des femmes montreraient qu'elles ont un cœur et une ame dignes du nom de Françaises... Nous saurions défendre des têtes innocentes!... Des enfans, des jeunes filles, des vieillards... ne seraient pas nos victimes à nous!... nous n'en voulons même pas faire! nous n'appelons pas le meurtre et le massacre... Nous voulons la sécurité des familles, la paix de la maison, la tranquillité de la ville et du pays; nous voulons enfin qu'une fête paisible, célébrée par des pères de famille, par d'honnêtes artisans, parmi lesquels se mêleront nos enfans et nos pères, ne soit pas transformée en une torture de plusieurs heures, pendant lesquelles la mère, la sœur et la femme attendront pâles et glacées que l'objet de leur af-

le général Clausel sur la Dordogne (1), à l'Entre-Deux-Mers... Aussitôt que Clausel fut assuré de ce qu'il voulait savoir, il marcha sur Bordeaux.

« Eh bien ! il faut aller à eux, dit la princesse... les volontaires et ce qu'il y a de bon dans la garde nationale marcheront... »

Le général Decaen, à qui la princesse s'adressait, lui répondit que la chose était impossible.

« Pourquoi dit la duchesse.

— Parce que nous laisserions derrière nous la garnison, qu'elle nous suivrait immédiatement, mais hostilement, et qu'alors nous serions entre les coups de fusil du général Clausel et ceux des troupes de ligne qui sont ici. »

La duchesse demeura anéantie... mais relevant bientôt la tête :

« Je ne veux pas exposer Bordeaux, dit-elle

fection revienne auprès d'elle sans blessure... Si la France comprend la noble indignation qui m'anime aujourd'hui, un anathème sera imprimé au front de chaque meurtrier du 28 juillet 1835. Qu'importe le parti auquel il appartient ! qu'importe le nom sous lequel on le désigne ! que me fait à moi qu'il soit républicain ou de quelque autre faction ! je ne vois en lui qu'un infâme mis hors la loi de la société humaine !... Et, croyez-moi, vous les reconnaîtrez ces hommes au cœur de sang, à l'ame timide et lâche... car on n'est pas aussi profondément méchant sans porter au front un signe ineffaçable qui dit aux autres : Fuyez cet homme, c'est un des meurtriers de la journée du 28 juillet 1835 !...

(1) On appelle ainsi ce qui se trouve entre la Dordogne et la Garonne. On sait que Saint-André de Cubzac est le nom du bourg au bord de la Dordogne ?

avec une expression tout admirable... mais enfin, cette garnison que vous me dépeignez comme ennemie, croyez-vous qu'il serait impossible de la gagner à notre cause ?

— Impossible absolument, Madame, répondit le général Décaen.

— Sur une question aussi importante permettez que je ne croie que moi... Donnez l'ordre d'assembler les troupes dans leur caserne...

— Je demanderai à V. A. R. de ne pas lui obéir, dit le général Decaen... ; les conséquences d'une telle démarche peuvent être funestes...

— Je les prends toutes sur moi, dit la duchesse...

— Mais Madame sait-elle, observa un autre officier-général, qu'on craint que des cartouches n'aient été distribuées ?...

— Pas un mot de plus ; je ne force au reste personne à me suivre... Qu'on exécute mes ordres. »

Il était alors deux heures après-midi. La princesse partit à l'instant pour commencer une inspection, dont le résultat devait lui prouver que la cause royale était peu soutenue par ce qui fait la force d'un parti, l'armée... La duchesse était dans une voiture découverte... le général Decaen était à cheval à côté de la portière... Elle alla d'abord à la caserne Saint-Raphaël, il n'y avait que quelques compagnies d'un régiment d'infanterie. On sut depuis que les généraux avaient désobéi à la duchesse, dans son propre intérêt, et qu'on n'avait commandé que les troupes sur lesquelles

on croyait pouvoir compter, mais les chefs eux-mêmes virent qu'ils s'étaient encore abusés... La duchesse entra dans le carré que formaient les officiers, et leur demanda si elle pouvait *compter sur eux*.

« Pour garder V. A. R. et veiller à ce qu'il ne lui soit fait aucun mal, dirent-ils... mais nous ne pouvons marcher contre nos frères...

— Vous avez oublié bien vite vos sermens, dit la princesse avec amertume... Ces sermens renouvelés dans mes mains il n'y a que quelques jours seulement!... mais s'il est encore parmi vous des hommes fidèles, qu'ils sortent des rangs et qu'ils se montrent !... »

Quelques épées seulement se firent voir, mais en si petit nombre, que la duchesse ne put retenir un mouvement d'indignation.

« N'importe, dit-elle, on sait au moins sur qui on peut compter... »

Elle sortit de cette première caserne, le cœur navré. En l'accompagnant à la seconde, dont il connaissait le mauvais esprit, le général Decaen voulut dissuader la princesse d'y entrer, mais elle y était résolue. De telles ames ne font jamais un pas rétrogade. Cette seconde tentative fut pénible, parce que la révolte s'y montra sous des formes repoussantes, que les officiers voulurent en vain réprimer. Les soldats savaient que l'empereur était dans Paris, et dès ce moment il n'y avait plus d'espoir de leur faire comprendre un autre langage

que celui qui leur parlait de lui. On dit à la duchesse, qu'elle devait éviter le château Trompette : elle voulut y entrer, et elle se présenta en effet devant la forteresse. Au moment où elle arrivait devant la porte, il se passait à l'intérieur une scène singulière : pour la raconter plus clairement, il faut reprendre les choses de plus haut.

Le 28 mars, à cinq heures du soir, l'empereur fit appeler le capitaine Dumoulin, qui depuis Grenoble était son officier d'ordonnance. L'empereur était dans son cabinet et seul... il se promenait en réfléchissant profondément; sur son bureau étaient des ordres ouverts et d'autres cachetés.

« Vous allez partir à l'heure même pour Bordeaux, lui dit-il... vous vous réglerez suivant les circonstances... Les nouvelles sont fort opposées dans les différens rapports qui me parviennent : ce qui est positif, c'est que la duchesse d'Angoulême est à Bordeaux, et qu'elle y *intrigue* beaucoup. Voici des ordres pour Clausel, pour Decaen, et pour les commandans de Blaye et du château Trompette... Quant à vous, je vous donne dans ce paquet, et il frappait du revers de sa main sur un paquet très-volumineux qui paraissait contenir différens papiers, des ordres et des pouvoirs aussi étendus que les circonstances peuvent l'exiger... Partez à l'instant, et ne perdez pas une heure en route : ne prenez pas votre passe-port ici; vous pouvez aller à Orléans très-facilement avec la cer-

titude de n'être pas inquiété; là, vous direz au vicomte d'Houdetot de vous donner un passe-port sous un nom supposé, cela aura le double avantage de vous dissimuler et de ne pas vous faire venir de Paris... »

Dumoulin partit aussitôt, et dix heures après il était dans le cabinet du préfet du Loiret, M. le vicomte d'Houdetot (1), qu'il trouva parfaitement disposé pour la cause de l'empereur. Il en reçut beaucoup de renseignemens intéressans; il lui délivra aussi son passe-port sous le nom d'un négociant de Lyon, et lui recommanda surtout de passer par Tours, et de s'arrêter un moment chez l'archevêque...

« Mais, lui dit Dumoulin, je suis trop pressé pour avoir le temps de faire chanter un *Te Deum* pour mon passage par Tours, et alors, à moins que je ne me confesse à lui, que voulez-vous que je fasse de votre archevêque?

— Un meilleur usage que vous ne pensez : l'empereur n'a pas un serviteur plus dévoué que monseigneur de Barral; c'est presque un séide.

— Cela change la chose; je verrai l'archevêque. » Il le vit en effet, mais en courant. La conversation remarquable qu'il eut avec le prélat eut lieu à son retour...

Clausel n'était pas à l'Entre-Deux-Mers lorsque Dumoulin y passa... Celui-ci arriva à Bordeaux,

(1) Le vicomte d'Houdetot, pair de France aujourd'hui.

c'est-à-dire au Carbon blanc (1), dans le milieu de la matinée du 28 mars... là, il recueillit une foule de renseignemens tellement contradictoires, qu'il ne sut à quoi se décider .. Pendant ce temps, on embarquait la calèche, et lui-même entrait dans le bac... Il fit causer les mariniers... Ces hommes lui parlèrent de la duchesse d'Angoulême, et, d'après ce qu'il avait appris de l'homme du bureau au lieu de l'embarquement, il comprit que si la duchesse ne devait pas compter sur l'attachement de toute la ville de Bordeaux, elle avait encore l'autorité dans ses mains, et pouvait commander l'arrestation d'un envoyé de Napoléon, s'il était soupçonné, et peut-être encore faire plus. Ces idées prirent une telle force, qu'à peine débarqué devant la place Dauphine, Dumoulin dit à son domestique de conduire sa calèche à l'hôtel Fumelle, et il se jeta tout aussitôt dans une des rues qui avoisinent le quai : là, il se demanda à lui-même comment il devait se conduire, et sa position lui parut critique en raison de la place occupée par le général Decaen auprès de madame la duchesse d'Angoulême... Mais son esprit est d'une nature active : il prit aussitôt une détermination, la seule qui pouvait lui convenir dans ce moment. Il se rappela qu'il y avait à Bordeaux un neveu de MM. Périer, qui avait été en correspon-

(1) Il n'y avait pas encore de pont à cette époque à Bordeaux ; on passait le bac au Carbon-Blanc, comme on le passait pour la Dordogne à Saint-André de Cubzac.

dance d'affaires avec la maison de son père ; il demanda son adresse, et fut à l'instant chez lui... M. Périer (1) était malade et ne pouvait voir personne; M. Dumoulin fit demander sa femme, s'annonça comme un correspondant de Grenoble, et insista pour parler à M. Périer. Il était paralytique; mais comme il pouvait très-bien parler et entendre, madame Périer conduisit M. Dumoulin dans la chambre de son mari, le lui annonçant sous le nom qu'il avait pris. Il voulut connaître l'esprit politique de la maison avant de se nommer; mais aux premières paroles qu'il prononça, après quelques instans d'une conversation qui fut bientôt intime, par la connaissance réelle que M. Dumoulin avait de plusieurs opérations de commerce faites par cette maison de M. Périer, il vit qu'il pouvait s'ouvrir à lui et à sa femme : leurs sentimens pour l'empereur étaient ceux de Grenoble (2).

« Ah ! disait M. Périer, que n'étais-je à Grenoble dans cette belle journée !... cette journée à jamais glorieuse pour notre ville !... »

Il mit M. Dumoulin parfaitement au courant de ce qui se passait dans Bordeaux. Il lui raconta tout ce qui avait eu lieu depuis deux jours, et l'intention de la duchesse de passer une grande revue...

(1) Il était neveu ou cousin des MM. Périer, de Grenoble, dont l'un était Casimir Périer.

(2) Les sentimens manifestés par Napoléon, en Dauphiné, lui auraient donné la France pour jamais s'il les eût maintenus.

« Ne vous montrez pas, lui dit M. Périer, restez ici, j'enverrai chez le général Decaen, et vous pourrez y aller, mais le soir, et même assez tard. »

L'officier d'ordonnance demeura donc tout le reste du jour chez M. Périer, combinant ce qu'il devait faire, mais attendant néanmoins qu'il eût vu le général Decaen... Il se rendit chez lui le même soir à dix heures et lui remit une lettre du grand-maréchal (1). Le général Decaen eut une singulière attitude pour le dire ici... Dans cette circonstance vraiment importante, soit pour un parti, soit pour un autre, il se conduisit comme ces hommes que Solon condamnait à mort dans les troubles publics. Il ne fit rien pour personne, et crut s'être conduit admirablement... Le lendemain, il vit une autrefois M. Dumoulin, et lui parla dans un sens vraiment bizarre, aux termes où la destinée en était avec les deux individus entre lesquels il fallait choisir.

« Je suis tout à l'empereur, dit le général Decaen ; mais la duchesse m'a attaché à sa personne, et je ne puis la quitter : tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous faire passer la rivière pour que vous vous sauviez, car je ne puis répondre de votre liberté si on apprenait votre présence dans la ville.

(1) Le général Bertrand. Le maréchal Soult n'était pas encore major-général, et les ordres secrets s'expédiaient, comme du temps de Duroc, du cabinet de l'empereur.

— Mais, mon général, j'ai des ordres très-précis à communiquer au commandant du château Trompette et à celui de Blaye.

— Ce dernier a arboré le drapeau tricolore depuis hier, dit le général Decaen.

— C'est de la besogne de moins pour moi, puisqu'il en est ainsi... Mais celui du château-Trompette?

— Oh! je ne puis me mêler de cette affaire, dit le général Decaen; mais veuillez bien répéter, je vous prie, à l'empereur, que je suis tout à lui...

L'officier d'ordonnance sortit de chez M. le commandant de la division, *écuyer de madame la duchesse d'Angoulême;* bien déterminé à ne pas se confier davantage à lui, non pas qu'il craignît une perfidie, car le général Decaen était ce qu'on appelle dans le monde un homme d'honneur et de probité, mais il montrait une irrésolution qui est toujours funeste dans les situations importantes, telles que celles dans laquelle on se trouvait... Il fut aussitôt au château Trompette, dont le commandant lui était connu par tout ce qu'il en avait appris depuis la veille, car ses momens avaient été employés à voir et à entretenir tous les impérialistes qui se trouvaient à Bordeaux. Il communiqua au commandant les ordres qu'il avait pour lui.

— Je mourrai pour l'empereur, dit-il, et je ne rendrai le château que lorsque le drapeau tricolore flottera autour de moi...

Comme il parlait encore, on vint lui dire que la

duchesse d'Angoulême était à la première porte et demandait à entrer dans la forteresse... Le commandant sourit en regardant l'officier d'ordonnance de Napoléon...

« Je veux bien qu'elle entre, dit-il, mais pas avec toute cette suite. » (Elle avait avec elle une troupe nombreuse de volontaires et de gardes nationaux à cheval.)

Il signifia donc très-formellement que la princesse n'entrerait qu'avec le marquis de Lur-Saluces, son premier écuyer, et je crois deux officiers-généraux, mais je ne puis l'affirmer. Le commandant fut respectueux, mais ferme dans ses réponses. La duchesse, qui devait s'attendre qu'il agît comme il le faisait, lui dit avec une hauteur peut-être trop sévère dans la circonstance: « Que comptez-vous faire?... Pourquoi me refuser à me laisser introduire les troupes qui me conviennent dans cette forteresse?...

— Madame, je tiens mon commandement du roi et je ne dois prendre d'ordre, pour ce qui lui est relatif, que du roi.

— Vous êtes un insolent!... je vous ferai casser... »

Il y avait du courage à parler ainsi, car elle avait traversé les voûtes sombres et humides de la citadelle et la garnison sous les armes avait un aspect vraiment inquiétant.... la physionomie des soldats était farouche, et leur regard exprimait des passions

de haine et de vengeance. Hélas! il en était de la duchesse d'Angoulême comme de tous ceux qui sont au pouvoir!... ils supportent la punition des fautes commises par ce qui les entoure. *La Restauration, cette personne* que je sépare de la famille royale, a plus assumé de malheurs sur la tête de tous ses membres que ces mêmes infortunés n'en ont mérité par leurs propres fautes... C'est ainsi que l'opinion de la *Restauration* sur l'armée a établi une scission complète et bientôt après une haine bien prononcée... Une chose vraiment incompréhensible, c'est l'idée erronée que tout ce qui rentrait en France avait de l'état véritable du royaume. On croyait toujours trouver 93... des hommes en carmagnole, des femmes en bonnet rond, et, pour plus de générosité, on nous voyait comme la duchesse de Dantzick, et tous nos maris étaient comme le sien et comme Augereau!... Tous les généraux de l'armée n'étaient, selon les Bourbons, que des machines habilement employées, des instrumens dont on jouait bien, et voilà tout Le soldat une autre machine à cinq sous par jour, se faisant tuer sans savoir pourquoi. Ce fut cette pensée, que rien ne modifia pendant une année, qui perdit la Restauration. Elle ne comprit pas, encore une fois, que la France étant essentiellement guerrière, son armée était son ame... D'abord on la maltraita; elle le supporta, parce que le courage militaire est toujours mêlé à une grandeur d'ame qui fait endurer le malheur; mais on la méprisa...

alors tout pacte fut rompu, tout traité impossible, et dès ce moment les Bourbons devinrent étrangers à ce pays qu'il était évident qu'ils ne connaissaient plus. Mais ce malheur leur arriva surtout par leur entourage, et ce fut à Bordeaux qu'il se fit sentir plus immédiatement... On flattait les généraux dans le salon de la princesse, on leur disait que le sort de la duchesse d'Angoulême était dans leurs mains, qu'ils pouvaient tout *sur leurs soldats*... que *leurs* régimens obéiraient à leur voix, et cent pauvretés qui eussent été bien mieux remplacées par le mot très-simple *des soldats du roi et de la France!*... En s'isolant ainsi de l'armée, pouvait-on plus tard lui demander assistance et secours?...

Ce qui était surtout contraire à la cause, ce furent les propos qu'on tenait dans le salon de service de la princesse... On ne peut comprendre l'oubli, le sommeil dans lesquels étaient ensevelis ces hommes et ces femmes, qui oubliaient en un jour vingt années d'exil et de souffrances; qui bravaient une nation grande et forte, en l'humiliant dans ce qu'elle a de plus cher, sa gloire et son honneur... C'était une dérision que rien ne peut excuser, que ces conversations outrageantes tenues dans la pièce attenante à la chambre de la duchesse d'Angoulême... et cela quand le général Decaen était encore dans le vestibule et pouvait tout entendre... C'étaient des injures, même plus fortes qu'il n'appartient à des gens bien nés...

« Et on rappelle cela une armée, » disait une

femme (1) que je ne veux pas nommer, à un homme que je veux moins nommer encore. « C'est la troupe de Robert chef de brigands... avec cette différence que Robert était un grand seigneur d'Allemagne, et que leur Bonaparte est le fils d'un méchant juge de village.

« Mon Dieu! » reprenait un autre, « c'est une pitié que MADAME soit pour ces pillards de Bonaparte comme elle est; si elle voulait nous le permettre, nous les mettrions à la raison de la bonne manière... et cela en un tour de main: je lui ai déjà demandé de m'envoyer à Blaye avec des ordres illimités, et je lui en rendrais bon compte.

— Mais à quoi pensait le roi en nommant un pareil commandant pour la forteresse de Blaye?...

— Oh le roi!... le roi!... vous savez bien comme nous, et cela il y a long-temps, *que le roi est un véritable révolutionnaire*, ajouta celui qui parlait si éloquemment, mais beaucoup plus bas et en s'approchant d'un groupe dont il connaissait les opinions...

— Oh! révolutionnaire, reprit une voix, c'est bien fort!... mais écoutez donc... » ici la voix baissa et les personnes qui étaient dans le salon n'entendirent plus qu'un murmure confus, dans

(1) Cette conversation fut tenue dans le salon de la duchesse d'Angoulême, pendant son absence. Il y avait alors des habitans de Bordeaux, des volontaires, dont l'opinion était certes bien royaliste, mais qui furent scandalisés du ton qui dominait dans ces paroles maladroites.

lequel surgissait par intervalles quelques mots comme *la Charte, les chambres et l'armée*, ainsi que ceux *des rebelles et Bonaparte*...

Or il y avait à cette époque, à Bordeaux, un homme qui faisait encore peu de bruit, mais qui était habile et convenable et dont le talent modeste se faisait chercher ; c'était M. de Martignac. M. de Martignac est peut-être un des hommes les plus recommandables de la Restauration, et, par cette raison-là peut-être, il éprouva beaucoup de répulsion dans le bien qu'il voulut faire ; cela devait être. Toujours est-il qu'en 1815 il était à Bordeaux, déplorant les fautes faites, et, en homme sage, cherchant à en éviter d'autres et à réparer le mal déjà fait... Il était dans le salon où se disaient de si belles choses, le jour que je viens de signaler... il garda d'abord le silence ; mais voyant que la conversation se prolongeait par de là les bornes, il s'approcha des orateurs et parla à l'un d'eux avec réserve, mais pourtant assez clairement pour lui indiquer la marche à suivre au lieu de celle dans laquelle il se trouvait engagé ; marche évidemment fausse et qui devait conduire à une perte certaine. M. de Martignac avait une parole non-seulement harmonieuse, mais si habilement éloquente !... si persuasive !... On sait que M. de Talleyrand l'a nommé plus tard le *Mallibran* de la *chambre !*... Le jour que j'indique il parla peu, mais avec force et conviction. Son opinion était trop connue pour qu'on pût douter de lui. On fut plus réservé, parce

qu'on l'écouta... mais le mal était fait, et la duchesse d'Angoulême, coupable des fautes de ceux qui l'entouraient devait expier ces mêmes fautes dans un nouvel exil.

Pour expliquer la cause de la haine que lui montraient les soldats et les sous-officiers, cette classe plébéienne qui comprenait que maintenant tout espoir d'avenir était perdu pour elle, j'ai dû revenir sur les temps précédens : je vais la retrouver sous les voûtes de la citadelle, en présence d'une garnison presque révoltée, et la noble et courageuse princesse n'ayant pour se défendre que sa fermeté et cette auréole de malheur qui aurait toujours fait plier le genou à tout Français devant elle, si ses partisans n'en eussent fait un motif de réaction constant.

Le régiment qui formait la garnison du château Trompette portait le nom d'Angoulême : cette circonstance fournit à la princesse le motif d'une allocution énergique, et forte de cette commotion qui vient d'une émotion profonde. C'est un admirable drame que cette scène improvisée sous les voûtes d'une forteresse, et dont les acteurs sont, une femme déjà dix fois victime du sort, redemandant une royauté perdue à une armée dont la désaffection fut l'ouvrage des siens, et cette même armée luttant contre la haine qu'elle a sucé avec le lait pour cette famille infortunée, frappée d'un nouvel ostracisme, et les sentimens généreux que la noblesse de son sang, l'élévation de son ame éveillent en elle...

La duchesse d'Angoulême comprit qu'il existait une sympathie cependant entre elle et ces hommes aux regards farouches, aux traits rudes, mais aux cœurs généreux... Elle les regarda quelque temps en silence... des larmes venaient dans ses yeux... ses yeux sont familiers avec les pleurs!. .

« Et quoi! leur dit-elle enfin, ne me reconnaissez-vous plus? avez-vous déjà oublié qu'il y a seulement quelques jours vous avez renouvelé vos sermens de fidélité au roi dans mes mains?... avez-vous oublié celui que vous *appeliez votre prince?..* Et moi!... ne m'appeliez-vous pas *votre princesse?* »

Elle pleurait alors avec déchirement et ses sanglots l'empêchèrent de poursuivre... Quelques soldats furent émus...

« Eh bien! dit-elle enfin, ne me reconnaissez-vous pas?... »

Les soldats et les officiers gardèrent le silence, et ce silence était sinistre.

« O Dieu! s'écria la duchesse en joignant fortement les mains et les levant au ciel, ô Dieu! après vingt ans d'exil et de malheurs, il est bien cruel de s'expatrier encore!... Je n'ai cessé de prier pour la France... car j'aime la France!... Je suis Française, moi aussi!... et vous, vous n'êtes plus Français!... Allez, retirez-vous... »

Alors on entendit quelques voix s'élever... « Nous vous défendrons Madame!... nous vous garderons!...

— Il ne s'agit pas de moi, dit la princesse avec une admirable dignité... mais du roi... Voulez-

vous le servir?... voulez-vous lui rester fidèles? poursuivit-elle avec véhémence. »

Quelques officiers s'avancèrent : c'étaient des chefs de bataillon.... ceux-là même qu'on avait jugés pouvoir être dangereux pour la cause royale s'il y avait un mouvement.

« Madame, dirent-ils avec respect, nous obéirons à nos chefs tant qu'ils nous commanderont pour le bien de la patrie... mais nous ne voulons pas la guerre civile, et jamais nous ne nous battrons contre nos frères...

— Eh bien, dit madame la duchesse d'Angoulême avec une incomparable expression, rappelez-vous donc qu'il y a seulement quelques jours vous avez juré alliance et amitié avec la garde nationale de Bordeaux.... promettez-moi de veiller à ce qu'il ne soit fait aucun mal à la ville si d'autres troupes y pénètrent après mon départ! promettez-le moi!... »

Tous le jurèrent!... MADAME donna alors le signal du départ... Son cœur était brisé... l'énergie n'a plus de vigueur devant de telles péripéties... Comme elle sortait du carré d'officiers, une voix fit entendre des paroles impies... et, en vérité, il faut l'être soi-même pour agir avec cette imprudence dans un pareil moment.

« *Quant à moi, je me tais, dit cette voix, car je respecte le malheur.* »

La duchesse ne témoigna qu'elle avait entendu que par une teinte plus foncée qui colora ses joues!... Lorsqu'elle sortit, un roulement de tam-

bour se fit entendre, et ce roulement avait de la ressemblance avec celui qu'on entend aux funérailles militaires. Enfin elle sortit de cette sombre forteresse (1), et repassa sous ses batteries le cœur plus triste que lorsqu'elle y était entrée. Alors du moins elle avait de l'espoir... maintenant il ne lui en restait plus.

Immédiatement après elle se rendit sur le superbe quai qui borde la Garonne. Là se trouvait en bataille toute la garde nationale sur qui elle pouvait compter; c'était une compensation à ce qu'elle venait de souffrir... A peine fut-elle en vue de la garde nationale, qu'un cri unanime de vive Madame se fit entendre... la princesse pleurait... elle pleurait de joie, tandis que les larmes de l'indignation mouillaient encore ses yeux...

« Voilà comment s'use la vie avant le temps ! dit la duchesse au général Decaen... c'est dans de semblables émotions !... »

Les cris d'amour étaient si retentissans, que la duchesse ne pouvait parvenir à se faire entendre... cependant elle voulait parler. Pour y parvenir, elle monta sur les coussins de sa calèche. A peine l'aperçut-on dominant ainsi tous les rangs, qu'une nouvelle acclamation alla frapper le ciel; mais la duchesse ayant fait un signe de la main,

(1) A cette époque, les travaux immenses qui furent exécutés depuis n'avaient pas eu lieu; il n'y avait pas cette belle promenade et ces arbres qui font l'ornement de la citadelle.

le silence le plus profond succéda au tumulte.

« Je vous demande un nouveau serment, dit-elle, voulez-vous me jurer de m'obéir en tout ce que je vous commanderai ?

— Nous le jurons !!...

— Eh bien ! je vous commande de ne pas résister, de ne pas combattre, de n'opposer enfin aucune résistance... Jusqu'à présent il a été de mon devoir de conserver au roi une ville comme Bordeaux... mais je vois que la résistance ferait inutilement couler du sang, et ce même devoir m'impose la loi de ménager la vie de ses citoyens... Conservez au roi des sujets fidèles pour un temps plus heureux... me le promettez-vous ? »

On hésitait de répondre... MADAME reprit en joignant les mains :

« Promettez-le-moi !... »

Alors ce fut comme une explosion de larmes et de sanglots... La calèche fut entourée... ceux qui étaient le plus près de la voiture saisissaient la robe de la duchesse, la baisaient en pleurant et lui disaient : « Relevez-nous de notre serment !... laissez-nous mourir pour vous !!... » Je suis convaincue que si dans ce moment MADAME l'avait voulu, tout ce qu'il y avait dans Bordeaux de dévoué aux Bourbons l'aurait proclamée reine de France (1)...

(1) Quelques personnes présentes à cette scène m'ont parlé de l'effet produit par la duchesse. Toutes avaient des opinions

Une particularité singulière, c'est que dans la position où madame la duchesse d'Angoulême se trouvait alors, elle était entre le général Clausel, qui occupait la rive droite de la Garonne et était à *la Bastide*, et le château Trompette où le drapeau tricolore flottait au signal du général Clausel. Il y a dans cette situation un intérêt immense que je trouve méconnu, ou tout au moins pas assez apprécié. Aux fenêtres de plusieurs maisons du quai on voyait en même temps des drapeaux blancs ; c'était en vérité une scène bien étrange.

Mais ce qui parut plus sérieusement important fut ce qui arriva après que la princesse fut rentrée au palais. Quelques groupes de soldats de la ligne, qu'on ne pouvait contenir dans leurs casernes, parcouraient les rues en criant : VIVE L'EMPEREUR ! Plusieurs compagnies avaient même échappé aux officiers et s'étaient rangées sur la place de la Comédie, en poussant des cris de vive l'empereur ! à bas les Bourbons ! Plusieurs pelotons de la garde nationale rentraient dans ce même moment. Il était impossible que des coups de fusil ne fussent pas échangés. Quelques hommes tombèrent ; d'autres furent blessés. Alors les soldats proférèrent d'horribles menaces. Le général Decaen me dit à moi-même qu'il crut que cette même nuit la ville serait au PILLAGE et BRULÉE. Il parla à MADAME avec une

différentes, mais toutes aussi s'accordaient sur le point qu'elle avait été admirable.

telle force, qu'à son tour il convainquit Madame qu'elle ne devait plus espérer de conserver Bordeaux. A tout moment des messagers arrivaient des différentes parties de la ville, et toutes les nouvelles étaient de même nature. Enfin madame la duchesse d'Angoulême se décida à partir. Un sloop de guerre anglais était depuis long-temps à l'entrée de la rade à l'attendre pour la conduire où elle voudrait.

« Je vais partir, dit-elle au général Decaen et à tous les officiers-généraux qui ne l'avaient pas quittée de la journée. Je m'éloigne l'ame brisée! Je vous laisse le soin de cette ville, ajouta-t-elle en se tournant vers le général Decaen principalement; vous avez le pouvoir puisque vous avez la force. Servez-vous-en pour le bien, il est en vos mains, vous avez les troupes à votre disposition, qu'elles vous soient utiles pour garantir Bordeaux de tout danger. »

Tous les généraux levèrent la main et s'écrièrent :

« Nous le jurons! »

La duchesse jeta sur eux un regard accablant.

« Je ne demande pas de sermens, leur dit-elle avec une expression admirable; je n'en veux pas! c'est un ordre que vous donne la nièce et la fille de votre roi : obéissez! »

Ce fut dans la soirée que M. de Martignac fut envoyé encore une fois vers le général Clausel, qui, ainsi que je l'ai dit, était à Saint-André de Cub-

zac, dans l'Entre-Deux-Mers. — Il promit de n'entrer dans Bordeaux que le lendemain à neuf heures du matin. Il avait une telle sécurité avec une poignée de monde (car ses troupes étaient fort peu nombreuses), que souvent on s'étonnait de son calme et de son flegme, état habituel chez lui, comme on le sait au reste, mais qui étonnait ceux qui ne le connaissaient pas. Un jour M. de Martignac, envoyé près de lui, le trouva tellement convaincu que la force des événemens allait contraindre la duchesse de quitter Bordeaux, qu'il proposa à M. de Martignac d'entrer dans la ville, suivi de son aide-de-camp pour toute escorte, et d'accompagner la duchesse jusqu'au vaisseau qu'elle choisirait pour la transporter là où elle voudrait aller. Cette proposition parut une fanfaronnade, et quelque doux et poli que fût M. de Martignac, il ne put s'empêcher de sourire en signe d'incrédulité, et dit au général :

« Mais, pourquoi la princesse partirait-elle?

— Parce que son séjour peut devenir dangereux pour elle, » dit le général Clausel en souriant à son tour avec cette finesse qui donne tant de charme à sa physionomie déjà si spirituelle.

M. de Martignac, malgré sa perspicacité, jugeait en général, sur ce qu'il voyait. Il regarda autour de lui, et n'aperçut près du général Clausel que vingt-cinq ou trente hommes, se promenant tranquillement sans avoir même l'attitude hostile.

« Est-ce donc avec cette armée que vous ferez

trembler notre ville? demanda M. de Martignac.

— Eh bien! je consens à vous montrer mes forces, dit en riant le général Clausel, venez avec moi. »

Ils étaient alors dans la maison qui domine le fleuve, et dans laquelle logeait le général. Ils sortirent, et le général Clausel conduisit M. de Martignac au bord de la Garonne, à un endroit d'où l'on découvre parfaitement la rive opposée.

« Faites venir un sapeur, dit-il à un de ses aides-de-camp. Comment se peut-il faire, poursuivit-il en attendant le sapeur, que MOI, qui suis de ce côté de la rivière, je connaisse mieux votre position que vous-même! Oui, monsieur, madame la duchesse d'Angoulême est fort en danger. Et je ne sais s'il dépendrait de moi de la sauver, une fois que la révolte aurait poussé son cri. »

M. de Martignac souriait toujours avec incrédulité. Le sapeur arriva.

« Coupe cette branche. » lui dit le général, en lui indiquant une longue branche de saule.

Il prit la baguette, puis fit quelques pas, comme pour choisir la *ligne télégraphique* habituelle... puis il attacha à cette baguette un foulard de couleurs vives... Au même moment, M. de Martignac fut frappé de la vue d'un immense drapeau tricolore qui se déployait au point le plus élevé du château Trompette, et que le vent faisait flotter et planer sur Bordeaux, tandis que les derniers rayons du soleil rendaient les vives couleurs encore plus éclatantes...

« Eh bien ! monsieur ? » dit alors le général...

M. de Martignac ne répondit rien; mais le surlendemain, ainsi que je l'ai dit, la duchesse avait quitté Bordeaux... Elle en sortit le 1er avril, à huit heures du soir... La nuit était obscure et froide... il tombait une de ces pluies de printemps, mêlée de neige fondue. qui donnent à l'air une aigreur qui produit une pénible sensation, même en étant heureux... La duchesse, déjà habituée à toutes les souffrances, fut encore, dans cette heure de douleur, ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle sera toujours, s'oubliant pour ce qui l'entoure... Elle voulut faire retourner son escorte, parce qu'elle craignit que les jeunes gens formant le régiment de volontaires qui l'accompagnaient ne souffrissent de cette pluie glacée... mais tous refusèrent, et ils escortèrent la duchesse jusqu'à Pouillac, où elle arriva le 2 avril, à huit heures du matin. Là, elle entendit la messe... puis dit adieu à tous ceux qui l'avaient suivie.

« Il me faut du courage pour de tels momens, dit-elle à quelqu'un qui était auprès d'elle... bien plus que pour affronter une garnison révoltée!!... »

Et elle pleurait à sanglots...

« Oh ! la France ! la France ! répétait-elle... la France !... eh quoi ! encore la quitter ! !... mon Dieu, que votre volonté soit faite ! !... mais ce calice est bien amer ! !... »

Quand on vint lui dire que la chaloupe du sloop de guerre anglais le *Wanderer*, qui devait la con-

duire en Angleterre, était prête, elle se recueillit un moment et pria.... La royale orpheline avait une sublime expression dans cet instant de déchirement où elle se livrait à la mer pour commencer une nouvelle vie d'exil... Enfin elle essuya ses yeux, puis, reprenant l'expression noble et fière qui lui est habituelle, elle descendit au rivage et s'embarqua. En peu de minutes, elle fut à bord du sloop, et tout aussitôt se retira dans sa chambre... Hélas! c'était pour y reprendre en liberté le cours de ces larmes qui lui étaient arrachées par une souffrance de cœur au-dessus de la consolation des hommes! Il lui fallait la prière.... Il n'y avait que Dieu qui pût mettre un baume à de telles plaies...

Mais une grande rumeur s'éleva autour du petit bâtiment qui renfermait la fortune *et la joie* (1) de la France... Ce sont les jeunes volontaires, les gardes nationaux de son escorte, qui veulent encore la voir... ils l'appellent avec des cris, des larmes... Le sloop est entouré d'une foule de petites embarcations remplies de ces jeunes gens venant chercher encore un regard, une parole de leur princesse bien-aimée.

« O mon Dieu! dit-elle, voilà des scènes pour lesquelles je demande encore votre appui tout divin, j'aurai plus de force alors pour de telles attaques!!... »

(1) On sait que M. le duc d'Angoulême appelle la princesse, dans l'intimité : *Mia joya !* ma joie.

Elle monta sur le pont... En la voyant ainsi pâle et abattue... portant encore sur ses joues et dans ses yeux des traces de larmes récentes, les cris d'amour redoublèrent... tous les bras se lèvent vers madame la duchesse d'Angoulême... toutes les voix s'écrient et demandent un dernier gage, une chose qu'elle ait portée, une faveur d'elle qu'on puisse garder... La duchesse, accablée sous le poids de ses émotions, ne pouvant leur répondre, détache, d'une main tremblante d'agitation, sa ceinture, quelques rubans blancs qui attachent la collerette de sa robe, et le bouquet de plumes blanches qui était sur son chapeau, et les jette dans les barques qui sont autour du sloop.

« Adieu ! leur dit-elle, adieu ! je reviendrai !... et alors je vous reconnaîtrai tous !... Adieu !... OUI, SOYEZ SURS QUE JE VOUS RECONNAITRAI TOUS ! !... »

C'est ainsi que la malheureuse fille de Louis XVI quitta une seconde fois la terre qui était son royal héritage... Sans doute sa fermeté l'abandonna lorsqu'il fallut encore recommencer la vie de l'exil... mais si, au moment du départ, elle se montra *femme* par ses larmes et sa douleur, elle peut se glorifier d'avoir du moins montré, pour la défense de ce même pays, le sang-froid, la force et le courage d'un homme.

CHAPITRE XI.

La duchesse d'Angoulême à Bordeaux. — Napoléon à Paris. — Visite aux Invalides. — *Les peureux*. — Le maréchal Serrurier. — M. I***. — L'ingrat. — Les vieux camarades. — L'habit brodé. — L'église dépouillée. — Émotion de Napoléon. — Plus de drapeaux !!... — Le comte de Lille. — *Vous êtes un mauvais pair pour vos enfans, monsieur le maréchal !...* — Le calembourg unique. — Encore M. I***. — Coup d'œil attérant. — La lingerie. Madame Charles. — Le cautionnement. — Napoléon à la lingerie. *Combien de chemises ? Il en faut cinq !* — Détails curieux sur le talent de l'empereur pour l'économie domestique. — Enthousiasme des Invalides. — Fait récent qui le confirme. — M. Lacroix. — L'abbé Chatel. — L'église cathédrale française.

Tandis que la duchesse d'Angoulême faisait des tentatives dans les casernes de Bordeaux, pour ramener les troupes à la cause de sa maison, Napoléon faisait aussi des visites dans les lieux publics de Paris... Celle des Invalides fut une des plus remarquables... Déjà il avait reçu une impression douloureuse, en rencontrant sur sa route, dans le Dauphiné et près de Lyon, plusieurs vieux soldats

faisant partie des trois cents qui avaient été expulsés de l'hôtel des Invalides, par une mesure du général Dupont, qui ne devait pas en faire prendre de semblables au roi... L'empereur *pleura* en voyant ses vieux compagnons d'*Arcole*, de *Montenotte*, de *Lodi*, de *Marengo*, d'*Égypte*, et enfin, de tout ces jours de notre gloire passée, *renvoyés*, *humiliés*, comme des hommes coupables, comme des mendians!... L'empereur fut blessé à l'ame de cette action. Aussi, son premier soin fut d'aller à l'hôtel des Invalides peu de jours après son retour du 20 mars (1).

C'était une chose redoutée par beaucoup de gens

(1) Ce qui vient de se passer, il n'y a que deux mois, prouve que cet attachement a toujours été conservé religieusement. Le 15 août 1835, lorsque les églises de Paris, fermées par la révolution, et rouvertes par la main de Napoléon, ne retentissaient même pas d'un *requiem* pour lui, l'église de M. l'abbé Chatel faisait un service pour la victime de Sainte-Hélène. Des trophées d'armes, surmontés de l'aigle, contribuaient à la décoration de l'église; mais une chose très-remarquable était ce qu'on voyait dans la nef intérieure: c'était un vaisseau de 74 canons avec tous ses agrès, ses matelots, ses officiers, ses canonniers; enfin le bâtiment était une fidèle représentation de ce qu'est un vaisseau de guerre au moment du combat.

Ce petit chef-d'œuvre portait le nom de la ville natale de l'empereur. C'est un invalide, qui depuis bien des années est à l'infirmerie, qui a fait cette petite merveille. Il a été chargé par le roi Joseph de remercier tous les protestans qui rendaient un hommage de cœur et d'ame à une grande mémoire!... Il s'en acquitta de cette manière ingénieuse, en

que cette visite aux Invalides... Le maréchal Serrurier surtout, qui s'était réveillé maréchal un matin, parce qu'il avait trouvé son brevet et son bâton dans son bonnet de coton, et qui devait, en

plaçant une large banderole à côté du pavillon, sur laquelle était écrite l'inscription suivante.

AUX ASSISTANS
LA FAMILLE DE NAPOLÉON
RECONNAISSANTE.

« Dans les jours de l'exil, que nous supportons avec or-
» gueil, il est bien doux de reconnaître les véritables senti-
» mens du peuple français ».

« Braves soldats de l'empire!... et vous chers conci-
» toyens!... quels glorieux et sensibles souvenirs! Veuillez
» continuer à penser que tout ce qui appartient à la famille
» de Napoléon est de cœur et d'ame essentiellement dévoué
» à la patrie.

» TOUT POUR LA FRANCE!
» PAIX, HONNEUR, LIBERTÉ! »

M. l'abbé Châtel a prononcé un discours dont le texte était pris dans ces paroles de Napoléon adressées à Benjamin Constant dans les cent jours. «*On m'aime, Monsieur, parce que je suis le peuple-empereur.* »

Le discours de M. l'abbé Chatel est fort beau; mais la place me manque pour le placer ici. Je le mettrai dans un article consacré à cette fête du 15 août.

Le soir du 15 août, M. l'abbé Pillot à prononcé aussi un éloge de l'empereur. Il a rejeté beaucoup de ses fautes sur les flatteurs qui l'ont divinisé aux jours heureux et abandonné aux jours de l'infortune. Son discours sera mis aussi par moi dans cet article que je vaïs publier.

raison de cette immense bonté de l'empereur, ne servir *que lui*, et n'être *qu'à lui*. Quand on accepte des *présens*, il faut les rendre. Or le maréchal Serrurier avait reçu le bâton de maréchal comme *présent*, parce qu'il y avait trente généraux qui le méritaient avant lui dans l'armée; il devait donc reconnaître ce présent en services et en dévoûment... Les autres bâtons, les dignités de colonels, de généraux, les grands officiers de l'empire, avaient été faits pour récompenser en eux de nombreux services. — C'était *un paiement*, *une dette* qu'on acquittait.

Le maréchal n'était pas seul à trembler dans l'hôtel des éclopés... il y avait un homme sain de corps, mais infirme de cœur et d'ame... cet homme devait TOUT à l'empereur et à sa famille... il lui devait non-seulement reconnaissance pour ses bienfaits, mais encore parce que ses bienfaits étaient peu mérités, et que souvent Napoléon n'écouta, pour le combler de biens, que la voix de sa prévention. D'autres pouvaient s'en plaindre... mais lui, le malheureux! que pouvait-il dire autre chose que des louanges et des bénédictions éternelles sur l'homme qui fut un dieu dispensateur de bonheur sur sa tète et celle de ses enfans?...

Cet homme fut ingrat, cependant... et son ingratitude eut une telle couleur, que je ne veux pas le nommer ici... il est des noms qui me font mal quand ma main est contrainte à les tracer... Il était aux Invalides avec une dignité et une au-

torité plus que suffisante pour y jouer un rôle qui eût été aussi beau qu'il a été indigne.

Lorsque la venue de l'empereur fut annoncée à l'hôtel des Invalides, la rumeur fut générale... Le maréchal mit son habit brodé sur toutes les coutures, comme pour rappeler à Napoléon qu'il l'avait nommé maréchal quand il pouvait faire mieux que cela... les vieux soldats pleurèrent de joie... et toute cette armée de braves mutilés, émue, chancelante, s'avança au-devant de son chef bien-aimé avec un sentiment d'autant plus enthousiaste, qu'ils avaient été au moment d'être chassés de cette maison, dont le but sacré doit être religieusement respecté.

Napoléon fut plus aimable que jamais avec ses *vieux camarades*, comme il les appelait. Quant au maréchal, il lui rendit son profond salut par un mouvement de tête si froid, que le gouverneur des Invalides dut comprendre que sa place ne lui demeurerait pas long-temps... Napoléon possédait à un degré que je n'ai vu qu'à lui, cette force, cette puissance meurtrière dans un regard, qui abattait un homme quand il s'appuyait sur lui. M. I... en ressentit aussi l'effet... Il suivait l'Empereur comme toutes les autorités de l'hôtel; mais il était si pâle, si accablé, qu'il faisait pitié même à ceux qui ne l'aimaient pas dans la maison, et le nombre en était grand...

Après avoir parcouru quelques parties de l'hôtel, l'Empereur arriva devant l'eglise... c'était ici que

lui était reservé une de ces impressions terribles, que sa grande ame devait ressentir profondément comme général, comme souverain et comme politique !... Au moment d'entrer dans l'église, il parut hésiter... il semblait craindre de franchir cette porte au-delà de laquelle un spectacle affligeant allait s'offrir à lui... Il entra... ceux qui étaient près de lui le virent pâlir et frissonner, lorsque ses yeux, s'élevant vers le dôme, purent le voir dépouillé de sa noble parure conquise au prix du sang de ces braves français qui l'entouraient, et dont les corps mutilés venaient se reposer de leurs douleurs à l'ombre de cette voûte glorieuse.. Jusque-là il s'était contenu; mais il ne put s'empêcher plus long-temps de manifester son indignation... Il se tourna vers le maréchal, et lui dit avec un sourire amer et une inflexion de voix admirable.

« Monsieur le maréchal, le *comte de Lille* vous a fait *pair*, m'a-t-on dit; si cela est vrai, vous avez été un bien mauvais *père* pour vos enfans !...»

Et il lui tourna le dos sans écouter sa réponse.

Il est à remarquer que jamais l'Empereur ne faisait de calembourg ni de jeux de mots... celui-ci est sans doute le seul qu'il ait fait de sa vie.

Le maréchal demeura atterré sous le poids de cette parole toute puissante (1) et de ce regard

(1) Quelqu'un me disait, en cherchant à défendre le maréchal Serrurier, qu'il avait au contraire reçu l'admonition impériale avec une grande dignité. Je lui répondis qu'il avait tort de le dire. Il est des conduites qui ne sont suppor-

grand justicier... Il suivit ensuite l'Empereur, mais comme un homme qui marche machinalement sans savoir ce qu'il fait.

L'Empereur fut tout admirable dans cette visite. Il y avait alors à la tête de la lingerie, une personne fort remarquable, et que j'ai jugée comme elle mérite de l'être ; c'est madame Charles. Ce poste *d'intendante* de la lingerie est une place importante (1); il faut un cautionnement et même assez fort (2). Madame Charles était déjà connue de l'Empereur, et elle avait pour lui un de ces sentimens exaltés tels qu'il en inspirait. En entrant dans la lingerie, il admira le bel ordre des cases, dans lesquelles sont rangées les chemises, les mouchoirs du soldat invalide... il se promenait devant chaque partie et questionnait la directrice sur l'emploi, la durée de chaque chose, et tout cela avec le soin d'une mère de famille entendue, d'une femme de ménage; il demeura quelque temps plus attentif devant les chemises...

« Combien en ont-ils ? demanda Napoléon.

— Trois, Sire.

— Trois !... ce n'est pas assez... une sur le soldat, une au blanchissage et l'autre dans sa

tables que par le repentir... L'opposé n'est qu'une sotte bravade.

(1) A saint-Cyr, c'est la veuve d'un colonel, et même d'un maréchal-de-camp qui occupait cette place en 1827.

(2) Je crois 40,000 fr ; et cela n'est pas étonnant, le matériel vaut plus de 200,000 fr.

case... mais cette autre n'est *qu'une seule*... Il faut prévoir ; et puis il faut qu'il change plus souvent de linge en été, j'ordonne cela ... il faut que le soldat invalide ait cinq chemises...

Après avoir encore parlé pendant quelque temps, il sortit en faisant un adieu gracieux aux *employées* de la lingerie. Comme il était à la porte, il se retourna et appelant madame Charles... »

« Lorsque le linge revient du blanchissage, comment le placez-vous dans les cases? »

Madame Charles se mit à rire.

« Pourquoi riez-vous? dit Napoléon, tout en souriant lui-même de la singularité de sa question.

— Mais, sire, je place toujours mon linge tel que Votre Majesté le voit dans les cases.

Ce n'est pas cela que je veux savoir. Ce que j'entends, c'est de toujours mettre le linge qui revient sous l'ancien ; de cette manière le linge est également fatigué et arrive en même temps à son dépérissement. Et puis le soldat trouve son linge parfaitement sec. Me comprenez-vous?

— Parfaitement, sire ! et c'est toujours ainsi que nous faisons ; mais je suis dans une profonde admiration que Votre Majesté connaisse ces soins qui ne le sont particulièrement que d'une femme de ménage.

— Ma chère dame, le général doit être le *père* du soldat comme il en est le chef, il est donc de son devoir de s'occuper de tout ce qui peut améliorer son état déjà assez malheureux avant qu'il arrive à

ce qui en fait le premier état du monde. La gloire ! »

En commençant cette réponse, il souriait avec douceur. Mais aux dernières paroles sa physionomie avait pris une expression grave et sublime. Ce fut passager comme l'éclair. Il sourit de nouveau, porta la main à son chapeau, et sortit de la lingerie laissant ses habitantes heureuses et charmées de cette apparition lumineuse parmi elles.

J'ai parlé sommairement de ce qui était arrivé au duc d'Angoulême dans le Midi ; comme c'est un des événemens importans de la Restauration, je vais entrer ici dans plus de détails. Avec des Mémoires on peut toujours revenir ; anticiper, jamais ; ou du moins le plus rarement possible.

On a vu que le duc d'Angoulême était à Bordeaux lorsque la nouvelle du débarquement de Napoléon y parvint, et comment il laissa la duchesse sous la garde des Bordelais dévoués, et partit pour Toulouse. Il y avait sans doute de la bravoure et de l'intention dans cette conduite ; mais elle était maladroite. Ce n'était pas une lutte capable d'être soutenue que celle qu'il établissait : Napoléon, même à deux cents lieues des troupes, exerçait, par le seul prestige de son nom, une bien plus grande puissance que le duc d'Angoulême par sa présence. Mais enfin le motif qui le portait en avant, est trop honorable pour être blâmé. Les ordres du roi, car les chemins étant libres par le Languedoc, il les recevait encore, lui enjoignaient d'établir un gouvernement à Toulouse, et

il y mit M. le comte de Damas, et M. de Vitrolles, deux fanatiques; l'un de bonne foi, l'autre par calcul et par ambition, et conséquemment très-dangereux pour toutes les causes; ils eurent tous deux le titre de commissaires extraordinaires du roi. De Toulouse, le duc fut à Montpellier et à Nîmes. Ce fut à Nîmes que le duc suspendit le général Gilly qui y commandait et dont les mesures parurent suspectes. Il est dangereux de sévir au milieu d'un pays révolté quand on n'a pas la force. Au lieu de se rendre dans sa terre de *Rémoulins*, où l'avait tranquillement exilé le duc d'Angoulême, le général Gilly s'en fut rejoindre le général Grouchy et le général Piré, qui venaient de Lyon avec des forces supérieures. Le duc d'Angoulême n'avait avec lui que des gardes nationaux et quelques troupes de ligne, entre autres le 10e d'infanterie, dont le comte Louis d'Ambrugeac était colonel. — Ce fut devant Montélimart qu'eut lieu la première action entre les deux partis. En parlant de cette affaire, il faut dire ici qu'il est malheureux sans doute qu'il n'y ait pas d'autre mot dans notre langue pour désigner deux hommes qui se battent, que celui d'ennemis; mais ce malheur est plus grand encore quand ils sont Français! Ce mot m'échappe, parce que je trouve dans les propres rapports du duc d'Angoulême : « Ici, nous rencontrâmes l'ENNEMI. »

Ce fut donc en avant de Montélimart, le 30 mars, que le duc d'Angoulême trouva les troupes de Na-

poléon. Les troupes royales étaient commandées par le duc d'Angoulême, à quelque distance de là, et conduites par Amédée d'Escars. Cette affaire, dans laquelle il eut l'avantage, donna passage au prince, qui entra dans Montélimart le 1er avril, et se dirigea tout aussitôt sur Valence, pour arriver à Lyon le plus tôt possible. C'est encore ainsi qu'il était trompé, et que ceux qui l'entouraient lui répétait que Lyon l'appelait, le désirait. Sans doute il y avait à Lyon, comme partout, des royalistes, mais pouvait-on dire que la ville dans laquelle un *seul* garde à cheval avait suivi son père, était une ville dévouée!

L'affaire du pont de la Drôme fut sérieuse. Là, encore une fois, le sang français coula sous des mains françaises. Ce fut près de Loriol, à quatre lieues au-dessus de Montélimart, que les deux partis se rencontrèrent. Cette affaire, présentée par les journaux des deux opinions, a été partout connue et fort honorable pour le duc d'Angoulême, qui se conduisit avec bravoure et un grand sang-froid. Mais tout avait été fait sans calcul, sans prévision, sans le raisonnement tout simple qu'il fallait ne pas se laisser envelopper. Ce qui arriva tout d'abord. Il y eut aussi à cette affaire de la Drôme un fait qui pour moi ne s'est jamais éclairci. C'est le 10e de ligne qui, selon les journaux, se serait battu comme le bataillon sacré, et puis dans le propre rapport du duc d'Angoulême, dans le *Moniteur* de Gand, je vois que ce même 10e de ligne l'a abandonné.

« Le colonel du 10ᵉ de ligne (colonel-général) vint m'annoncer que le tiers de son régiment avait déserté, et que le reste ne se battrait pas. »

Ce qui voulait dire à peu près la même chose que s'il eût déserté tout entier. En résumé, il était du plus grand, du plus haut intérêt pour le duc d'Angoulême et pour sa cause, de ne pas engager une affaire. Une victoire était un malheur. La vue du sang, des morts, des blessés, leurs cris, leurs gémissemens; cette vue est affreuse toujours, et recevait une couleur plus affreuse encore de cette parole accusatrice.

Ils meurent dans la guerre civile!...

Le résultat de cette malheureuse affaire, dans laquelle trois cents hommes moururent sans un but, fut entièrement nul. La défection des troupes en fut, au contraire, accélérée... A Sisteron, le général Ernouf fut abandonné par le 58ᵉ; Nîmes et Montpellier arborèrent le drapeau tricolore avec transport... Le général Grouchy et le général Piré venaient de Lyon, le général Gilly entrait au Pont-Saint-Esprit... Pendant ce temps là, les troupes qui étaient demeurées fidèles auprès du duc commencèrent à montrer un visage sinistre, et le colonel du 14ᵉ vint dire un jour au prince qu'il ne pouvait retenir son régiment qui, en effet, s'en fut tranquillement dans la soirée. Le 10ᵉ régiment d'artillerie s'apprêtait au départ, et tout cela avec une insouciance pour ce que le prince en dirait, qui était vraiment pénible à voir!... On aurait

dit qu'il n'était plus là. Aussi, lorsque dans son rapport au roi, il lui dit qu'il refusa de partir seul de Valence, je ne comprends pas bien ce qui lui fit prendre cette résolution et pourquoi.

Enfin, le prince n'avait plus avec lui que quelques centaines de gardes nationaux, qui encore faisaient leurs paquets pour rejoindre leurs foyers; alors le duc envoya le général d'Aultanne, au général Gilly au Pont-Saint-Esprit, pour faire une convention; le général d'Aultanne était chef d'état-major du prince et le meilleur homme du monde, d'une humeur joviale, toujours égale et d'une brillante bravoure (1). Son nom était familier aux bulletins de l'empire; ce fut la réflexion que lui fit le général Gilly, et lorsqu'il fut question de retourner auprès du prince, il ne put quitter le Pont-Saint-Esprit; on a dit depuis qu'il l'avait lui-même demandé. Mais je n'en suis pas assez sûre pour le dire autrement que comme un bruit rapporté. Le fait est que, de retour à Paris, où le maréchal Davoust, alors ministre de la guerre, le fit venir après la convention de Pont-Saint-Esprit, il ne reçut d'autre punition que celle des arrêts de rigueur dans son hôtel.

(1) Le général d'Aultanne s'était distingué en 1806 à Iéna et dans le reste de la campagne. Il fut ensuite en Espagne, où il servit avec distinction sous les ordres du général Harispe. Il était général de division en 1808; il était de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, et commandant de la Légion-d'Honneur. C'était un de nos bons généraux.

Un fait qu'on remarqua, c'est que, malgré toute sa volonté, le duc d'Angoulême avait *traité* avec *des rebelles*, ce que la duchesse n'aurait jamais fait; et que les premières paroles de la capitulation parlent de l'armée *royale* et de l'armée *impériale...* voilà les mots textuels. Ce fut une faute au duc d'Angoulême. Cette conduite n'avait aucune dignité; il devait charger M. de Damas de traiter avec le général Gilly, autrement il se plaçait dans une position inconvenante; le général Gilly a voulu se venger de son exil de Nîmes, et le duc ne l'a pas compris.

CONVENTION.

« *Son altesse royale monseigneur le duc d'Angoulême, commandant en chef de* L'ARMÉE ROYALE, *et M. le baron Gilly, général de division, commandant en chef le premier corps de* L'ARMÉE IMPERIALE, *pénétrés du désir d'arrêter l'effusion du sang français, ont chargé de leurs pouvoirs respectifs pour régler les articles d'une convention qui puisse assurer la tranquillité du midi de la France, savoir : monseigneur le duc d'Angoulême, M. le baron de Damas, sous-chef de son état-major, et M. le baron Gilly, M. l'adjudant-commandant Lefbevre, chef d'état-major du premier corps d'armée impériale...* etc., etc. (1).

(1) Et cette convention est écrite ainsi dans *le Moniteur de Gand.*

Suivent les articles tous fort insignifians.

Voilà donc M. le duc d'Angoulême traitant avec le baron Gilly d'égal à égal!... le voilà donnant pouvoir à son chef d'état-major, de stipuler une convention avec l'armée impériale!... et cependant jamais il ne nommait Napoléon que BONAPARTE... *il avait donc eu peur!*... voilà ce que disaient les soldats...

Pendant que tout cela se passait, le duc d'Angoulême était encore à Montélimart, où il avait transporté son quartier général le 7 avril, tandis que les troupes l'abandonnaient à toute heure, et où il donnait ses ordres!... le général Gilly dépêcha un courrier au général Grouchy pour lui annoncer la prise ou plutôt la capitulation du prince et arrêter par là l'effusion du sang qui n'avait déjà que trop coulé!... le général Piré avait tenté un mouvement pour passer d'Isère, et ce mouvement, qui n'avait pas réussi, avait fait tomber beaucoup d'hommes...

Il avait été convenu, en raison sans doute de l'effervescence des troupes, que le duc ne trouverait sur sa route d'autres soldats que ceux absolument nécessaires pour les escortes. Il fut donc très-étonné, lorsque, le 9 avril au soir, il monta en voiture pour se rendre à *Cette*, de trouver la route couverte de postes, chacun fort nombreux, entre la *Pallud* et Pont-Saint-Esprit. Cette mesure, qui annonçait déjà une violation du traité, donna de vives inquiétudes aux personnes qui étaient avec

le prince... elles n'étaient pas entièrement fondées, mais elles avaient cependant une apparence de raison. A peine le prince fut-il dans la ville, que M. de Damas fut averti que le général en chef de toutes les troupes qui étaient dans cette partie du Midi venait à l'instant même d'arriver au Pont-Saint-Esprit, et on lui remit en même temps la note suivante :

« *Monseigneur le duc d'Angoulême ayant* CAPITULÉ *avec le général Gilly, et le général en chef,* » *qui arrive à l'instant au Pont-Saint-Esprit,* » *n'ayant pas eu de part à cette capitulation, il est* » *forcé par ses instructions de ne l'approuver* » *qu'après avoir pris les ordres de* SA MAJESTÉ. *Jus-* » *que-là S. A. R. est* PRIÉE *de s'arrêter à Pont-* » *Saint-Esprit, ou de ne se rendre à Cette qu'à* » *petites journées.* LES ORDRES DE SA MAJESTÉ *arrive-* » *ront avant que S. A. R., allant à petite journée,* » *puisse être rendue à* Cette... »

A peine le prince avait-il pris connaissance de cette nouvelle pièce qui neutralisait la première, qu'il fut *averti* qu'il devait se rendre dans une maison qui avait été préparée pour lui. Elle était entourée d'une nombreuse garde; des gendarmes occupaient toutes les issues. Un officier de gendarmerie demeura dans la chambre même de S. A. R. et en vérité, elle avait devant les yeux un fait, bien capable d'ébranler sa fermeté. c'était le souvenir du duc d'Enghien!... C'est ici le lieu de rapporter ce qui avait eu lieu quelques jours avant.

Le duc d'Angoulême avait alors près de lui des hommes dont le noble caractère est connu, mais pas assez peut-être pour être estimé ce qu'il vaut dans un temps où la fidélité et le dévouement sont rarement les courtisans du pouvoir déchu. Au premier rang de tous il faut placer le duc de Guiche... Il aimait et servait le duc d'Angoulême, comme ces hommes des siècles passés aimaient et servaient leur prince, c'est-à-dire avec abnégation de sa vie, de sa fortune et de son avenir : cet avenir était remarquable cependant à cette époque... Le duc de Guiche était non-seulement jeune, mais le plus bel homme de la cour, et de cette beauté qui plaît, parce qu'on voit une belle ame sous un visage qu'un statuaire prendrait pour modèle... Il avait consacré sa vie au duc d'Angoulême et ne le quittait pas... il lui avait déjà prouvé comment il pouvait aimer, en partageant sa vie d'exilé. Au moment des revers du Midi, il prétendit le lui prouver plus encore... Il s'agissait de faire fuir le prince; il était alors à Montélimart. Des royalistes du Dauphiné, dévoués à la cause royale, vinrent trouver le duc de Guiche et M. d'Escars, autre modèle de fidélité loyale. Oh! que la Restauration eût été heureuse si l'entourage de la royale famille eût été formé d'hommes comme les deux que je viens de nommer!.. Ils leur dirent qu'il fallait sauver le prince et qu'ils en avaient le moyen... alors ils développèrent un plan fort habilement conçu, par lequel le duc d'Angoulême,

déguisé en montagnard des Hautes-Terres, pourrait, en traversant les hautes vallées, gagner le Piémont, se sauver, et échapper aux poursuites des troupes de l'Empereur... ils proposaient deux moyens; le premier était effrayant : il s'agissait de faire partir le prince SEUL, ou n'ayant tout au plus avec lui qu'une seule personne, qui serait une de celles qui parlaient, ce qui était indispensable pour conduire le prince au travers d'un pays qu'il ne connaissait pas... Sans doute le duc courrait bientôt de grands dangers, et la défection journalière des troupes les annonçait assez... Ses fidèles amis le comprirent; mais cette course au travers d'un pays presque sauvage leur fit une égale frayeur... Cependant ils crurent de leur devoir d'en parler au duc. Après les avoir entendus, il réfléchit un moment, et puis dit avec un grand calme :

« Je sais que je cours des dangers en restant ici; mais je ne veux pas partir, quoique le moyen offert soit évidemment peu périlleux... je dois rester ici jusqu'au dernier jour sur la brèche que je défends; je dois surtout y rester pour la conservation des droits, de la vie de tous ceux qui se sont dévoués à ma cause. Comment, je quitterais l'armée qui s'est fiée à mon honneur, à ma force peut-être, et je fuirais dans l'ombre d'une nuit comme un lâche déserteur, vous abandonnant tous à la merci des vengeances de parti, des haines de guerre civile!... non, non, je resterai... Mais

n'est-il donc aucun moyen de traverser les montagnes avec les troupes qui me restent et mes fidèles amis ? »

On demanda si la chose était possible... elle l'était, mais avec des difficultés qui la rendaient effrayante... Il fallait traverser un pays dont les points principaux étaient occupés par les troupes impériales... et faire quatre-vingt-quatre lieues, sans cesse entourés de dangers, et sans l'espoir certain de réussir. Ce projet fut donc abandonné ; mais tous ceux qui entouraient le prince le supplièrent de s'échapper et de se fier aux royalistes dévoués qui venaient proposer de conduire l'évasion... Le duc de Guiche, bien déterminé à suivre de loin le prince pour le protéger et le secourir au besoin, le supplia mais en vain ; le duc ne voulut jamais y consentir. Il demeura ; fut cerné par les troupes impériales ; fit cette convention avec le général Gilly, et finit par courir un grand danger, auquel il n'échappa que par l'entremise du duc de Bassano. Comment la famille royale a-t-elle ignoré ce fait si connu de tous les partis ? comment, plus tard, a-t-elle pu consentir à l'exil de M. le duc de Bassano ? Ce fut encore là une de ces fautes qui portèrent coup...

Le général Grouchy, en faisant arrêter le duc d'Angoulême, ne suivit pas *les conseils* ou *les ordres* du général Corbineau : il suivit, pour cette importante action, sa propre volonté. Il arriva dans la matinée du 9, et aussitôt le duc *fut arrêté*...

Le télégraphe joua à l'instant même, et ce fut alors que le duc de Bassano, voyant le combat qui se livrait dans l'ame de Napoléon, entre la générosité et la volonté d'avoir un otage important, triompha au nom de l'honneur. et empêcha l'Empereur de faire une mauvaise et honteuse action sans but. Quand l'ordre de faire exécuter la convention arriva, le général Corbineau, aide-de-camp de l'Empereur, y fit ajouter deux articles que voici, et qui, selon moi, sont curieux, tant ils sont stupides.

Art. 1er. *S. A. R. n'ayant aucun diamant appartenant à la couronne, et n'ayant pas connaissance que madame la duchesse d'Angoulême* LES EUT AVEC ELLE EN QUITTANT PARIS POUR ALLER A BORDEAUX, *s'engage à demander que les diamans ou objets précieux de la couronne soient rendus aussitôt que possible dans le lieu qui sera indiqué à des commissaires nommés réciproquement* ad hoc.

Art. 2. *S. A. R. s'engage à ce que les objets soient rendus, dans le cas où il y aurait continuité de paix avec les puissances étrangères.*

Fait en double au Pont-Saint-Esprit.

Le 15 Avril 1815.

Signé, le lieutenant-général,

CORBINEAU.

Signé, le maréchal-de camp des armées du roi,

Baron DE DAMAS.

J'ai déjà fait remarquer des mots que renferment la convention et les deux articles additionnels... je rappelle encore l'attention sur ces deux pièces, et surtout sur le rapport du duc d'Angoulême, ou plutôt un extrait de lettre de lui et inséré dans le *Moniteur* de Gand, au numéro du mardi 16 mai 1815. On ne peut accuser de tromper sur le texte en invoquant une telle source. Comment alors est-il possible que dans cette lettre, rendue publique par la voie de la presse journaliste, on trouve à chaque ligne le mot *ennemi*, en parlant des Français et de la France?... C'était une vaine bravade maladroite, une graine qui devait porter des fruits amers... Hélas! nous avons vu qu'ils donnaient la mort!...

Le duc d'Angoulême, dans cette même lettre au roi, parlait du général Grouchy dans de singuliers termes : il avait l'air de dire que le baron de Damas l'aurait trouvé assez bien pour la cause du roi, et que ce serait le général Corbineau : *un général Corbineau, aide-de-camp de Buonaparte,* dit le prince, qui l'aurait tenu en *laisse*, et l'aurait contraint à faire ainsi le méchant. Je ne sais si le prince parlait de cette manière pour ne pas dire des phrases désagréables au général Grouchy, ou bien s'il était vraiment abusé; mais, ce qui est certain, c'est que le général Grouchy a fait arrêter le duc d'Angoulême de son plein et entier mouvement; je crois même que le général Corbineau n'était pas en ce moment près de lui. S'il y

avait eu hésitation, Corbineau l'aurait vu ; et, puisqu'il aurait été près de lui pour le surveiller, il en aurait rendu compte, et l'empereur ne lui aurait pas donné la charge importante de poursuivre l'armée de Blücher le 17 mai suivant... Plût à Dieu que le général Corbineau l'eût ainsi jugé !...

Quels que fussent les motifs, au reste, qui firent agir le général Grouchy, il n'est pas excusable, d'abord, d'avoir suspendu l'exécution de la convention du général Gilly ; ensuite, de la façon dont il fit traiter le prince. Lorsque, le 9 avril, il fut arrêté au Pont-Saint-Esprit, pendant les premières dix heures, un officier de gendarmerie fut constamment *dans sa chambre*... il n'obtint d'être seul qu'en donnant sa parole d'honneur de ne pas chercher à fuir... Il raconte cela avec une noble simplicité, et j'y trouve de la grandeur d'ame ; car enfin, quelques heures avant, on lui avait donné aussi *une parole*, *une signature* même, qui avaient été violées !... mais lui ne jugea pas que la déloyauté des autres lui donnât le droit d'être perfide...

Il dit qu'il remarqua que les soldats et les gendarmes chargés de sa garde avaient de *mauvaises intentions* sur lui ; il dit même *des intentions détestables*... Je ne crois pas qu'il eût rien à craindre dans ce genre... du moins d'ORDONNÉ.

Ce fut le 15 avril même que le prince partit pour

Cette (1), où il arriva le 16, et où il s'embarqua pour l'Espagne. Il y aborda le 18 ou le 19, après une traversée de trente-cinq heures, assez pénible, et descendit à Barcelonne, chez le marquis de Campo Sagrado, gouverneur. J'ai déjà appelé l'attention sur la convention et sur les deux articles additionnels et les choses absurdes qui entourent toute cette aventure; d'autant qu'il se trouve dans le rapport, en forme de lettre, de M. le duc d'Angoulême, une phrase bien singulière; la voici :

C'est le général Grouchy qui m'a fait arrêter. Il est arrivé le 9 au Pont-Saint-Esprit. Ce qui peut l'excuser, c'est qu'il avait avec lui UN *général Corbineau, aide-de-camp de Buonaparte, chargé de veiller sur lui... Le baron de Damas, qui a vu plusieurs fois le général Grouchy, n'en a pas été mécontent...*

Ajoutez à cela que monsieur le général Grouchy est parti avant le duc d'Angoulême, pour Marseille... Voulait-il ménager tous les partis et faire comme le maréchal duc de R..... qui répondit à quelqu'un qui lui disait : Mais tu étais au Champ-de-Mai !...

— Au Champ-de-Mai !... ah ! c'est vrai... mais *j'y étais en petite tenue.*

Quand les hommes d'un pays plaisantent avec ce

(1) Ce fut dans ce même port de Cette que ma mère conduisit Salicetti, cet ennemi de Napoléon, mis lui-même hors la loi et condamné par *ses frères de sang*... tandis que l'homme qu'il avait persécuté, mis dans le malheur, avait contribué à sa fuite en gardant le silence. Cet homme, c'était Napoléon.

qu'il y a de plus saint, le serment, ce pays est bien près de sa ruine !..

Dix-sept personnes s'embarquèrent avec le duc d'Angoulême : M. le duc de Guiche, son premier écuyer, et M. d'Escars, M. de Damas, M. Melchior de Polignac, ses aides-de-camp, M. de Lévis, officier d'ordonnance, et M. Giresse de la Reynie, son secrétaire. On apprit le départ du prince par cette lettre du général Radet, lieutenant-général de gendarmerie :

« Cette, le 16 avril 1815, à dix heures du soir.

» Je suis arrivé ce soir à huit heures. A neuf
» heures, j'ai fait embarquer le duc d'Angoulême,
» sur le bâtiment suédois, la *Scandinavie*, du port
» de quatre cents tonneaux, capitaine Orloff Maun-
» soon. Ce bâtiment vient de mettre à la voile,
» et se dirige vers Cadix.

» Le lieutenant général RADET. »

C'est ainsi que le duc et la duchesse d'Angoulême quittèrent la France... tous deux avec une vaillance, une force, un courage vraiment dignes d'admiration... Je souffrais vraiment pour l'empereur, à cette époque, de tout ce qui se mettait dans les journaux. C'était une diatribe perpétuelle, et souvent des faussetés... Là encore, comme toujours, l'empereur était, malheureusement pour lui et pour sa gloire, trop bien servi par ceux à qui il déléguait le pouvoir.

CHAPITRE XII.

Le *Nain-Jaune*. — Son histoire. — Le colonel Bory de Saint-Vincent. — M. Étienne. — Arnauld. — De Jouy. — La coalition. — Le journal *embryon*. — Il s'appelle *le journal des Modes*. — Quel est son rédacteur? — M. Charles Malo. — La quête du journal. — Cauchois Lemaire. — Le donneur d'avis. — Apostasie d'Arnauld. — *La bouche de fer*. — M. Harel. — M. Merle. — M. de Sevelinges. — Les bons mots de M. de Talleyrand. — Bons mots de Louis XVIII. — Ils ne sont pas d'eux. — On ne prête qu'aux riches.

C'est ici le lieu de parler d'un journal qui fit un mal bien positif à la Restauration. On sait à présent tout le tort que peut faire un journal spirituel qui signale les fautes d'un gouvernement incapable... Ce fut ce qui arriva pour le *Nain-Jaune*... En voici l'histoire :

Le colonel Bory de Saint-Vincent était un soir dans une maison qui réunissait surtout alors une foule d'hommes spirituels comme lui ; et il disait à M. de Jouy, à M. Etienne et à Arnaud : « En vérité, il nous faudrait bien élever la voix pour ar-

rêter cette foule injurieuse qui attaque ainsi l'empereur. C'est indécent ! il faut que nous nous mettions tous à cette œuvre, et dès demain.

Oui, oui ! s'écrièrent les autres... mais comment faire pour avoir un journal ? Il ne faut pas que nous soyions connus, autrement on dira que c'est *esprit de parti*, et nous ne serons pas écoutés...

— Je connais un journal qui serait bien votre affaire, dit quelqu'un en s'approchant ; c'est un pauvre ermite qui végète au milieu de deux ou trois cents abonnés. On l'appelle, quant à présent, le *Journal des Modes ;* il est rédigé par MM. Charles M. I... Achetez-le, et vous le transformerez en ce que vous voudrez, seulement, vous en ferez un journal qui se fera lire, au lieu d'un autre qui fait dormir. »

On remercia le donneur d'avis, et voilà les quatre associés courant Paris pour trouver le *Journal des Modes.* Il se tenait si bien caché, que ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'ils purent le trouver ; mais ce fut pour apprendre qu'il venait d'être vendu... à qui ? on l'ignorait... Tout ce qui tenait à ce journal se passait dans le mystère ; ce n'est pas le fait d'un journal, au moins !... Enfin, on parvint à savoir que l'acquéreur était un M. *Lemaire ;* mais celui-ci se trouvait encore enveloppé dans le mystère du journal... Bory de Saint-Vincent, qui courait comme tous les autres après le journal et après l'acquéreur, demandait à tous ceux qui s'appelaient Lemaire : « Monsieur, est-ce vous

qui avez acheté le *Journal des Modes?...* — Non, monsieur, répondait l'autre; et Bory repartait pour une nouvelle quête... Enfin, un jour qu'il rentrait chez lui, découragé et résolu de laisser là sa chasse, il passe par la petite rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel; il voit un cabinet littéraire, assez médiocre, sur lequel était écrit *Cauchois-Lemaire*... Il entre... il ne voit qu'une femme... mais n'importe, la phrase habituelle s'échappa, comme par force, de ses lèvres: « Madame, est-ce vous qui avez acheté le *Journal des Modes?...* — Oui, monsieur, répondit la femme, à son grand étonnement et à son inexprimable joie; c'est mon mari.

— Est-il là?

— Oui, monsieur! — Et la femme ouvre une porte et fait entrer Bory dans une arrière et sombre boutique, où Cauchois-Lemaire écrivait... Bory, sans autre préface, lui dit qu'il voulait acheter le journal; que quatre accadémiciens, qui ne voulaient pas être nommés, y travailleraient... que sa rénommée le ferait bientôt monter au plus haut degré de la faveur publique parisienne et française, parce qu'elle met pour condition, avant toutes les autres, qu'on la divertisse, clause que les rédacteurs accompliraient dans tous ses points... Cauchois-Lemaire écoutait cet homme, qui lui apparaissait ainsi dans sa retraite, pour lui annoncer une fortune, et qui lui présentait une bourse remplie d'or... Enfin, il lui dit: « Mais, monsieur, vous ne doutez

pas, j'espère, que j'accepte cette coopération... rédigeons-en les bases, et marchons.

Cauchois-Lemaire ne s'était pas encore révélé à cette époque ; mais son talent ne dormit pas longtemps.

L'organisation du journal fut aussitôt montée : Bory, Etienne, de Jouy (qui avait écrit de si bons feuilletons dans la *Gazette de France* (1) apporta son charmant esprit et son atticisme au contingent du journal. Arnaud vint aux deux ou trois premières assemblées ; mais bientôt il les abandonna, et consomma son apostasie... Cela ne l'empêcha pas d'avoir, on ne sait pourquoi, les honneurs de la persécution en 1815.

Il y avait une bouche de fer dans laquelle on venait jeter une foule d'articles plus ou moins bien faits. Un jour, il s'en trouva un d'une force de logique, d'un sel tellement piquant, qu'on l'inséra à l'instant même... cet article fut suivi d'un autre encore plus fort. Alors les rédacteurs *invisibles* sentirent tout le prix d'un tel collaborateur... Ils l'épièrent et le connurent bientôt... C'était M. Harel, directeur aujourd'hui du théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont la mère avait été attachée à la reine Hortense ; quant à lui, il était auditeur au conseil-d'état, et parfaitement spirituel et même plus que spirituel.... Aussitôt qu'il fut

(1) Sous le nom de l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

connu, il fut nommé à l'unanimité pour remplacer le transfuge Arnaud...

Alors on organisa l'administration occulte du journal. Il avait toujours eu une couverture *jaune,* ce qui lui fit donner le nom de *Nain-jaune,* une fois baptisé, on lui donna une sorte de construction intérieure... les anecdotes de Paris, domaine fort étendu; on prit, devinez qui? MM. Merle et Sevelinges. Le dernier travaillait à la *Gazette de France;* et l'autre à la *Quotidienne.* Aussi le secret fut il gardé par eux comme vous le pensez bien; et comme les rédacteurs avaient intérêt à se taire, ils firent très-bon ménage... Bientôt le *Nain jaune* eut une célébrité tellement rapide qu'en un mois de temps il eut sept cents abonnés de plus. — Il parut le 5 décembre 1814, avec trois cents abonnés, et au mois de janvier 1815, il en avait 1,000!... Ce qui le rendait vraiment amusant, en même temps qu'il était profond et qu'il attaquait sérieusement, c'est la quantité de bons mots qu'il renfermait, et que les gens auxquels on les attribuait, ne les avaient jamais dits; ce n'est pas qu'ils n'eussent pu faire tout autant pour le moins, mais enfin cela n'était pas. Ainsi, M. de Talleyrand a été souvent cité par Bory, quand il ne pensait pas à causer. Louis XVIII était en même position, vis-à-vis de Merle; et madame de Staël causait aussi par la voix, ou plutôt la plume d'Etienne. M. de Jouy produisit un mot qui fit une immense fortune et qu'on a parodié sur tous les

tons, c'est le mot de l'éteignoir!... *l'ordre de l'Éteignoir!*

Que n'a-t-on pas dit sur cette spirituelle pensée, d'autant plus fine, qu'elle signalait en riant une plaie profonde frappant la France!... Enfin le *Nain-Jaune,* inspirait de la terreur... La censure avait bien ses grands ciseaux pour tondre, couper, rogner... mais les malignes gens en mettaient une telle dose, qu'il fallait bien en laisser, et ils s'arrangeaient pour que cela fût ainsi. Enfin, les censeurs périrent à la peine... L'un d'eux, M. Daunou, donna sa démission. Il fut remplacé par l'abbé Dherenaude, ami intime de M. de Talleyrand et un peu son coloriste... Un jour, M. Dirat, collaborateur *avoué* du *Nain-Jaune,* homme d'esprit et de courage, porta à la censure un numéro qui devait passer le lendemain... En lisant la copie que l'autre met sous ses yeux, M. Dherenaude devient rouge, et puis pâle, et dit enfin :

« Il y a là, monsieur, un article qui ne peut passer; et il montrait du doigt ces deux lignes :

« *On voudrait connaître le nom de l'acolyte de M. de Talleyrand, au Champ-de-Mars, le jour où il dit la messe de la Fédération!* »

— Mais, monsieur, dit M. Dirat, pour quelle raison voulez-vous ôter cette ligne?...

— Monsieur, parce qu'elle ne peut y rester.

— Et pour quelle raison, encore une fois?...

— Parce qu'elle est... parce que!...

Et M. Dherenaude, avec son esprit, ne pouvait

dire à M. Dirat une chose que l'autre savait aussi bien que lui, ainsi que les malignes gens qui avaient écrit l'article; c'est que l'acolyte de M. de Talleyrand à la messe de la Fédération était M. l'abbé Dherenaude lui-même!... Dirat avait beau jeu, comme on le voit : aussi eut-il la victoire, et M. Dherenaude n'osa pas couper les lignes qui demandaient ainsi de ses nouvelles.

Tous les jours on déjeunait l'un chez l'autre. Là, on apportait le butin *à la ruche.* On disposait le travail, et il était toujours double en raison de la censure... Madame de Staël, qui était fort sensible, comme on le sait, aux choses qui même n'auraient pas dû la blesser, recevait toujours une impression pénible de quelques paroles mordantes mises dans un numéro du *Nain-Jaune.*

« Mais, que leur ai-jefait? » disait-elle un jour à un homme qui connaissait toute la troupe *écrivante.*

— Vraiment, lui répondit l'autre, vous ne leur avez rien fait? Si vous aviez une affaire avec l'un d'eux, il se tairait; car vous êtes femme, et il ne se vengerait pas. »

Mais le plus attaqué de tous, c'était Louis XVIII! On lui prêtait une foule de mots que faisait M. Merle la plus grande partie du temps. Il y en avait quelquefois de bien amusans: et puis venaient les moqueries sérieuses. Le *Nain-Jaune* a fait un grand mal à la Restauration en raison de l'état de faiblesse où elle était. Si elle avait eu de

la force, les railleries eussent coulé sur elle comme de l'eau sur du marbre, et elle les aurait reçues en personne insensible. Mais elle fut vulnérable à tout! elle souffrit de tout! et par suite, TOUT aussi fit une plaie plus ou moins profonde sur elle.

Tandis que Louis XVIII à Gand se faisait faire des rapports sur l'intérieur de la France, tandis que le congrès fulminait des anathêmes sur l'empereur Napoléon, que faisait-il lui dans son palais des Tuileries? Il organisait son gouvernement, tandis qu'il fallait gagner la possibilité *de l'avoir!* il s'entourait d'hommes qui pouvaient sans doute le servir, mais qui, excepté le duc de Bassano, le duc de Vicence, le duc de Rovigo, le général Bertrand, ne pouvaient lui donner des assurances de fidélité sur lesquelles il pût asseoir une confiance comme celle du temps de l'empire. Carnot, Fouché, le maréchal Macdonald, le maréchal Oudinot, tous ces hommes-là enfin avaient sacrifié à l'astre levant au mois d'avril 1814! Carnot lui-même, ce républicain si zélé en 93, et qui, depuis, avait non-seulement abjuré, mais avait même voulu prêter, dit-on, son secours lorsqu'il était au directoire, pour faire rentrer les Bourbons, Carnot, tout récemment, avait fait deux proclamations dans Anvers, que l'empereur devait connaître et qui lui auront été pénibles, et d'autant plus pénibles, que Carnot était trop honnête homme pour agir sans conviction.

Je regarde des Mémoires sur une époque, comme

une galerie de portraits dans laquelle on se promène et où l'on peut apprendre à connaître les individus qui ont joué un rôle dans les événemens remarquables du temps. Ainsi donc, la Restauration ayant une relation intime avec la révolution, il est de rigueur de faire connaître autant qu'on le peut les hommes qui ont agi dans les tempêtes révolutionnaires et guidé le gouvernail de l'état au milieu de la tourmente. Carnot est un de ceux-là. Je vais donc en parler. Il était compatriote de Junot, et je le connais trop bien pour ne pas être vraie sur son compte.

Carnot est né dans le département de la Côte-d'Or, à Nolay (1), le 13 mai 1753. On voit qu'il était de beaucoup plus âgé qu'un grand nombre de ses contemporains au pouvoir. Son père était un homme fort supérieur. Il n'était pas riche et avait dix-huit enfans! Il s'occupait lui-même de leur première éducation et les envoyait ensuite à Autun. Carnot y fut mis au collége et de là il entra au séminaire d'Autun même, où il prit le petit collet. Cela n'annonçait pas le comité de salut public; au surplus, le seminaire l'ennuya. Sa vocation se révéla. Il s'adonna aux sciences abstraites, et alors son père l'envoya à Paris, où bientôt il fut admis dans une école spéciale pour le génie, l'artillerie et la marine. Il suivit très-assidûment les études de la

(1) Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot, né le 13 mai 1753, à Nolay.

fortification; cultiva, sous le célèbre Monge, la chimie, la physique et les hautes mathématiques; de là il fut à Calais. Ce fut dans cette seconde école qu'il donna des preuves d'un esprit novateur dont ses chefs se plaignirent. Il expliqua M. de Vauban avec une liberté de pensée qui déplut même, et à Dijon, lorsqu'il y fit l'éloge de Vauban, qui pourtant y fut couronné, il éprouva quelques difficultés (1). Le prince Henri était alors en France. Il fit à Carnot des offres pour l'attirer en Prusse; mais Carnot aimait la France ainsi qu'il l'a prouvé. Il refusa. Peu de temps après, l'horizon politique se couvrit. La révolution grondait pour naître. Carnot la voulait aussi, mais jamais on ne le vit dans aucun mouvement populaire. Porter un coup mortel au gouvernement avant d'avoir tenté tous les moyens de l'éclairer; voilà ce que Carnot ne voulait pas admettre, voilà aussi quelle fut sa politique à l'assemblée législative en 1791. Mais les nuages s'amoncelèrent. Le pays fut menacé. Le tonnerre gronda sur toute la France! Le 10 août eut lieu! Ce jour-là, Carnot fut nommé commissaire par l'assemblée nationale pour aller aux Tuileries. Mais les Suisses, qui s'étaient mis dans l'hôtel de Brienne (2), tirèrent avec une telle furie, que la

(1) Son compétiteur était M. Maret, aujourd'hui duc de Bassano.

(2) L'hôtel de Brienne était dans le fond de la cour, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'un des guichets qui séparent la cour des Tuileries de la rue Saint-Honoré.

députation fut contrainte de reculer ; et Carnot, que le tumulte sépara de ses collègues, courut risque de la vie au milieu de cette foule rugissante et sanglante qui confondait ce jour-là amis et ennemis. Il fut ensuite à l'armée du Rhin pour recevoir son serment de fidélité à la république.

Un fait remarquable fut l'obstination de Carnot à se refuser à être de la société des Jacobins. L'indépendance de son caractère en était, je crois, la principale cause ; et puis aussi ses préventions contre plusieurs abus qui se commettaient dans ce club, où du reste il y avait d'éminens talens et des noms illustres. Je suis néanmoins étonnée que Carnot, dont enfin les idées étaient révolutionnaires, n'ait pas compris dans le temps le grand effet de ce levier populaire ! Il n'a voulu voir que les fautes et il oubliait les avantages.

On a beaucoup blâmé son vote pour la mort de Louis XVI ; mais je ne le trouve pas blâmable, parce que je connais Carnot et qu'il le fit avec vérité de conscience(1) :

« *Jamais devoir ne coûta autant à mon cœur !* » a-t-il dit.

Eh bien ! c'est que c'était vrai. Et il dut beaucoup souffrir.

(1) Non que je partage ces sentimens, car je pleure tous les jours sur ce malheur criminel de notre révolution. Je dis seulement que dans l'opinion de Carnot, il fallait voir ainsi.

La nation française n'est pas assez reconnaissante envers Carnot. C'est uniquement à lui qu'elle doit cette suite étonnante de triomphes qui la revêtirent d'une robe immortelle de gloire, et firent trouver place à la république dans les rangs des puissances alarmées et jalouses de l'Europe! Pendant dix-sept mois, à dater de la bataille d'Hondschoote, la France remporta vingt-sept victoires, dont dix-huit en batailles rangées ; cent vingt combats ; quatre-vingt mille ennemis tués, quatre-vingt mille prisonniers, cent seize places fortes conquises par nos troupes, deux cent trente forts ou redoutes, trois mille bouches à feu, soixante-dix mille fusils, mille neuf cents milliers de poudre, et quatre-vingt-dix drapeaux !

Carnot, alors membre du comité de salut public, dirigeait seul la partie de la guerre, et toute la gloire doit lui en revenir. Deux fautes ternissent sa vie pendant le temps où il fut le collègue des misérables qui décimèrent la France. Ce furent les deux supplices de deux hommes qu'il devait sauver. Le général Custine et le général Lamarlière! Jamais Carnot ne devait souffrir que ces deux têtes roulassent sur l'échafaud ! Nul mieux que lui ne savait que Custine n'avait pas pu trahir ! Lamarlière était également innocent! Ces deux morts sont presque un crime qui lui est personnel. Il devait s'y opposer, ne fût-ce que par politique et pour son propre honneur, pour empêcher qu'on n'attribuât sa sévérité à la jalou-

sie, surtout relativement au général Custine (1).

Carnot fut élu directeur au 13 vendémiaire. Ce fut pendant cette royauté populaire, qu'il fut accusé de protéger la cause royale et d'entretenir des intelligences avec les Bourbons. Cela est-il vrai ? Il est difficile d'avoir une opinion très-déterminée là-dessus. Toutefois la conduite de Carnot dans la circonstance d'Anvers et du retour du roi, est fort étonnante pour conclusion de sa vie révolutionnaire, et pour un homme qui, comme tribun, refusa plus tard son vote pour l'empire(2). Des amis de Carnot, qui le connaissaient encore plus intimément que moi, m'ont affirmé que la presse lui avait donné une véritable frayeur par ses abus en 1797, ainsi que les tentatives de plusieurs hommes trop exaltés, tels que Babeuf et ceux de son parti.

A la chute du directoire, Napoléon, qui avait une profonde estime pour Carnot, le nomma inspecteur-général aux revues, et lui donna le portefeuille de la guerre. Mais bientôt il donna sa démission, prévoyant où le consulat arriverait. Quelques mois après cette démission, Carnot fut

(1) Cette mort, dont quelques hommes ont osé parler avec légèreté, est peut-être, ainsi que je l'ai dit, la plus belle de la révolution.

(2) Cette circonstance montre combien l'empereur était oublieux d'une offense, ou comme il faisait au moins céder son ressentiment à la justice qui réclamait sa bienveillance pour l'homme de bien !

nommé tribun par le sénat. Ce fut là, en 1804, qu'il vota contre l'empire dans des termes aussi énergiques que convenables.

Il sortit du tribunat, et se livra tout entier à l'éducation de sa famille ; parfaitement honnête homme, il avait gouverné la France, disposé du pouvoir, et il demeurait devant cette renommée pure et sans tache, mais pauvre et malheureux. Ce fut alors que connaissant le cœur de Napoléon, il se confia à lui de préférence à tout autre. Le duc de Bassano, qui était son ami, fut son interprète auprès de l'empereur. Napoléon était alors en Autriche ; c'était en 1809.

« Maret, dit-il à son fidèle ami, il est impossible de donner de l'argent à un homme comme Carnot. Mais on peut lui donner une pension comme ministre de la guerre. Ecrivez ; et faites son brevet en le datant du moment où il a quitté le ministère. »

Cela faisait 70,000 francs, qui empêchèrent Carnot d'aller en prison. Au retour de l'Empereur à Paris, Carnot fut le remercier. L'Empereur le reçut à merveille, et lui dit comme il sortait :

« Adieu, *monsieur Carnot. Tout ce que vous voudrez, quand vous voudrez, et comme vous voudrez.* »

Carnot ne demanda rien (1).

(1) Ce trait a été, je crois, mis dans mes Mémoires sur l'empire; mais il est impossible de parler de Carnot sans rappeler ce qui tient à lui si immédiatement. Au reste, ce ne serait que le fait de la pension qui s'y trouverait.

Lorsque la France fut menacée, alors il se montra. L'Empereur l'envoya à Anvers, où se trouvait le duc de Plaisance, qui défendait la place avec une extrême mollesse. Carnot trouva la ville investie, et il fut obligé de se déguiser en roulier pour traverser l'armée ennemie et pouvoir pénétrer dans la place. Aussitôt qu'il y fut, tout changea de face. Le général prussien Bulow, le général anglais Graham, le prince de Suède, transfuge de cette même cause révolutionnaire que Carnot avait servie, aucun d'eux ne put obtenir qu'il déviât de son devoir; ses deux premières proclamations à la ville d'Anvers sont admirables... Carnot se conduisit dans cette circonstance comme il le fit toujours... Tout à coup Napoléon abdique.. ET LE JOUR MÊME (1), Carnot fait afficher cette autre proclamation ou ordre du jour !...

Soldats!

« Nous sommes restés fidèles à l'empereur Napoléon jusqu'à ce qu'il nous ait abandonnés. Il *vient enfin de renoncer à un pouvoir dont il avait si long-temps abusé*. Il vient d'abdiquer un empire dont il ne pouvait plus tenir les rênes; nous sommes à son égard déliés du serment de fidélité...

«Quant au nouveau souverain qui doit être bientôt proclamé, *on ne peut raisonnablement douter que*

(1) On voit que je suis parfaitement impartiale, et que, même pour mes amis, je suis juste et vraie en disant TOUT.

ce ne soit Louis XVIII. — L'ancienne dynastie va reprendre ses droits. Les descendans de Henri IV vont remonter sur le trône de leurs pères . . .

. . . .

» Le moment approche où nous *devrons* prêter un nouveau serment à celui que la nation aura désigné pour son roi. Mais nous devons prévenir tout désordre, éviter toute secousse, obéir unanimément... L'instant précis sera donc fixé par nous... etc., etc., etc.

Le général de division, gouverneur,

CARNOT.

Le 18 avril 1814, il adressa une autre proclamation à l'armée et fit cette fois paraître cet ancien esprit national qui avait fait faire au pays de si grandes choses... Si la place ne me manquait pas, j'aurais rapporté cette proclamation, d'autant plus étrange qu'après avoir parlé de la liberté que le peuple avait eue dans ses délibérations pour rappeler les Bourbons, il termine en disant :

« *Dimanche prochain, à la parade, tous les militaires devront prendre la cocarde blanche!* »

Ce n'était pas Carnot qui connaissait la France, qui pouvait croire que le peuple prenait volontairement la cocarde blanche!... Et pour parler avec vérité ce n'était pas *à lui* à chasser les couleurs de la révolution, même par *un mot*...

Pendant 1814, Carnot ne fut pas employé...

mais au retour de l'île d'Elbe, l'empereur le rappela et, comme je l'ai dit, lui confia le portefeuille de l'intérieur... Pourquoi pas celui de la guerre?... C'est une question a résoudre.

Après son retour de l'île d'Elbe, Napoléon avait faibli dans la force de sa pensée... Je le montrerai dans plusieurs circonstances... Je ne parlerai maintenant que de ce que je disais en abordant le sujet de Carnot; c'était mon étonnement de voir Napoléon demeurer à Paris inactif; car c'était l'être que de préparer son malheureux Champ de Mai et sa robe de satin blanc, et ses souliers brodés d'or, toutes ces parures qui ne pouvaient convenir au maître des Tuileries que dans un moment parfaitement paisible, ou tout au moins très-fort de puissance.

Lucien souffrait de tout ce qu'il voyait... mais le moyen de parler à son frère de choses qu'il regardait comme d'une haute gravité, toutes futiles qu'elles étaient!..

Cependant, Lucien se résolut à lui faire remarquer qu'ayant été *reporté* sur le trône par les mains du peuple, il pensait qu'un habit de garde national était ce qui pouvait convenir le mieux!.. — L'empereur l'écouta, mais il était résolu à mettre les habits du couronnement... Aussi le déclara-t-il à Lucien, qui alors n'insista plus; d'ailleurs Lucien avait décidé quelle serait la route qu'il suivrait; elle était bien simple... ne se mêler de rien. Lorsqu'il fut question d'élire le président du corps législatif, comme Lucien en faisait partie, bien qu'il fût

pair, il proposa à son frère de faire des démarches pour être nommé président. L'empereur le regarda, comme pour deviner sa pensée, puis il lui dit comme en plaisantant :

« *En vérité, Lucien, cela serait assez bien... Mais alors il est plus simple que j'ôte tout d'abord ma couronne et que je la pose sur votre tête.* »

Cela fut dit avec la volonté de paraître plaisant, mais Lucien y vit toute une inquiétude, qu'il ne lui convenait pas d'éveiller, et dès lors son plan de conduite fut arrêté ; il voyait beaucoup d'artistes, comme je l'ai dit, s'occupait de son Charlemagne, allait à l'Institut, et menait enfin la même vie qu'à Rome. Toutes les fois qu'il sortait du Palais-Royal, une foule se pressait autour de sa voiture en criant : « Vive Lucien ! vive Lucien !... » et lui, avec ce gracieux sourire qui embellit tant son visage, mettait la tête à la portière, et, saluant autour de lui, répondait par le cri de « Vive l'empereur !... »

Un jour, Lucien rentra au Palais-Royal avec un air abattu, qui frappa le comte de Chatillon...

« Qu'avez-vous? lui dit-il?

— Je souffre de tout ce qui se passe, dit le prince. L'empereur est malade ! le voilà maintenant avec un motif de plus pour retarder le moment de partir pour l'armée, et ce retard est funeste !... »

Ce fut alors qu'il fut question d'un projet, qui fut peu connu, mais qui a véritablement eu un

commencement d'exécution. Fouché trahissait-il doublement! La chose est possible, car il fait tellement obscur dans ce labyrinthe inextricable, que je ne sais comment y porter avec certitude un rayon de clarté... Il est certain qu'il y eut alors des négociations ouvertes pour l'abdication de Napoléon... Il devait abdiquer pour son fils, et il devait avoir en toute propriété l'île de la Martinique, pour en jouir comme souverain et y conduire tous ceux qui voudraient y aller... On a assuré que les communications de cette affaire ont été fort avancées, et que Fouché lui--même en avait eu la pensée. Mais à cette même époque, il se passa à Vienne un événement (1) qui fut attribué à l'Empereur et lui fut très-nuisible, étant regardé comme une infraction au traité qu'on proposait.

On sait que le roi de Rome était à Schœnbrunn avec sa mère, sa gouvernante et quelques personnes de sa maison française!... Il y avait en outre un enfant de l'âge du jeune prince, élevé avec lui et qui lui était fort attaché. Un jour le plan fut fait d'enlever le roi de Rome et de l'amener à son père... mais comme la mère ne pouvait pas être dans le secret, on ne lui en parla pas... On s'arrangea pour que le jeune enfant pût tenir dans un grand panier

(1) Cet événement a été certifié par beaucoup de personnes; mais comme l'Autriche ne l'a pas affirmé, et qu'au contraire il fut démenti, je ne puis me permettre de le donner que comme une nouvelle telle qu'on en publie dans les temps orageux.

dans lequel on emportait du linge à des jours fixes de la semaine... On ne devait prévenir l'enfant qu'au moment du départ... L'heure sonna... le jour baissait... La personne qui jouait ainsi sa tête s'approcha du jeune roi et lui dit bien bas...

« Sire, mettez-vous dans le panier... vous allez voir l'empereur... mais il faut vous taire !... »

L'enfant tressaillit et répondit bien bas aussi : « Oh ! je ne dirai rien !... Si nous allons voir papa ! » Et, se blottissant dans le panier, le cher ange disparut sous une couche de mouchoir dont il fut recouvert... mais au moment où le panier allait être enlevé, des cris perçans partirent d'un coin de la chambre ! C'était le *menin* du jeune roi, cet enfant qu'on élevait avec lui...

« Je veux aussi aller voir l'empereur, moi, » criait-il à tue-tête !... « Je veux aller avec le petit roi !... Je veux aussi aller dans le panier ! .. »

On s'approcha du petit enragé, on voulut le faire taire, mais il n'était déjà plus temps. M. de Dietrichtein était là précisément en ce moment, et quoiqu'il ne fût pas encore chargé positivement du prince, il avait assez d'autorité pour savoir ce dont il s'agissait... Le petit roi ne dit rien, mais l'enfant qui en le revoyant hors de la corbeille, s'était jeté à son cou et l'embrassait tendrement, raconta tout au travers de ses larmes !... Cet événement compromit, dit-on, beaucoup de monde... Mais, comme je viens de le dire, il est difficile de s'en assurer... parce que ce sont des matières trop

délicates pour qu'on les puisse aborder sans une extrême circonspection... Ce que je tiens pour certain, c'est que l'Autriche devait demeurer neutre si Napoléon abdiquait pour son fils...

Enfin, après avoir été long-temps remis, *le Champ de Mai* eut lieu le 1er juin... Sans doute ce fut une admirable fête, parce que c'est toujours un grand et magnifique coup d'œil que celui de tout un peuple entourant un trône sur lequel est assis un homme brillant de gloire et de renommée!... Mais cependant je souffre en racontant combien Napoléon fut oublieux de cette même gloire et de cette renommée; les temps n'étaient plus les mêmes qu'en 1804, lorsque le 2 décembre il parcourait Paris au milieu d'un peuple enivré qui le couvrait de bénédictions!... alors sa dalmatique de satin blanc brodée d'or, sa couronne de lauriers, son manteau de velours pourpre brodé d'abeilles... tout cet appareil impérial faisait un effet merveilleux et profond; mais au mois de mai 1814... ce n'était plus cela.

Lucien avait été contraint, mais bien malgré lui, à revêtir l'habit de prince français... le manteau et la toque à plumes. Jérôme aimait cela, lui. Joseph y était indifférent et aurait voulu ce même jour être mais instantanément à Morfontaine pour se promener sur ses lacs... Cependant l'enthousiasme fut le même, et la seule vue de l'empereur le produisait... En l'apercevant les troupes, le peuple, la garde nationale poussèrent un cri

commun!... C'est ici le lieu de relever une erreur pour ne pas dire un mensonge du *Moniteur de Gand*... Il dit, dans un des numéros du mois de juin, que l'empereur voulant passer une revue, dispensa la garde nationale de toute tenue. Aussi, poursuit le journal, vit on à cette revue le rebut de tout ce qu'il y a d'infâme à Paris.

Cela n'est vrai dans aucun point. Jamais la garde nationale n'a passé une seule revue sans être parfaitement en règle et en grande tenue... Le jour de cette revue dont parle le *Moniteur*, il y avait 30,000 hommes de la garde nationale qui pouvait le disputer en beauté de tenue à la garde impériale... le jour du Champ de Mai ce fut de même, et l'enthousiasme fut extrême... Nous sommes dans un temps parfaitement bon pour interroger la vérité... L'empereur est mort, son fils est mort, sa famille infortunée est frappée d'exil et d'un sceau de proscription d'autant plus injuste qu'on ne peut lui reprocher aucun crime envers la nation! Eh bien! les voix qui s'élèvent en faveur de la mémoire de l'empereur sont dignes de foi dans ce moment, car elles ne sont pas guidées comme tant d'autres par l'appât des récompenses d'argent et des places.

Je ne rapporterai pas ici le discours de l'empereur. C'est un chef d'œuvre remarquable connu de l'Europe entière!... Ce discours, fait par Napoléon, est tout empreint de son génie si vigoureux de pensées, si plein de vérité d'ex-

pression!... « *Empereur*, *soldat*, *consul*, je tiens tout du peuple, » dit-il à ce même peuple!... et ce peuple lui répond par des cris qui ébranlent le ciel!... Ce ne sont pas des *charbonniers*, des gens *en haillons* comme le dit le *Moniteur de Gand*, c'est la population tout entière de Paris qui pousse unanimément un cri d'amour... Peut-être Napoléon devait-il abdiquer en faveur de son fils le jour du Champ de Mai... Je suis presque tentée de le croire, d'après plusieurs rapports qui m'ont été faits... Mais qui peut avoir pénétré dans cette ame profonde, aux grandes pensées! On prétend qu'en entendant cette foule de voix crier autour de lui avec frénésie qu'il conduisît encore les Français à la victoire comme par le passé, il dit avec enthousiasme...

« Ah! je puis reconquérir le monde avec un tel peuple!... » Peut-on le blâmer? non; et peut-être aurait-il en effet été vainqueur, s'il n'avait trouvé dans tous ceux qui l'entouraient que des hommes tels que ceux que j'ai cités plus haut!...

Il n'abdiqua pas!... et le lendemain du Champ de Mai on fit enfin les apprêts de son départ pour l'armée.

Lucien eut à cette époque une grande joie. Il vit arriver à Paris une de ses filles, mais non pas de son second mariage; c'était la princesse Christine, fille de la première madame Lucien, que j'ai connue, aimée et vénérée comme elle méritait de l'être... La princesse Christine, aujourd'hui prin-

cesse Gabrielli, est une charmante personne ; elle a de l'esprit, des manières excellentes, des talens... Son père l'aimait avec tendresse... l'empereur, qui savait son arrivée, avait écrit à Calais (elle venait d'Angleterre) ; pour qu'elle fût reçue comme elle devait l'être, les habitans en firent plus que ne voulait l'empereur, et la jeune princesse fut reçue en reine !... Le soir elle fut au spectacle, et là, des acclamations, des applaudissemens, des cris furent un accueil qui dut lui prouver que le nom de sa race n'était pas réprouvé en France, car le bruit de la joie des Calésiens put se faire entendre de quelques vaisseaux anglais qui étaient en mer. Aussitôt qu'elle fut arrivée à Paris, Lucien, après l'avoir embrassée, la conduisit aux Tuileries. Aussitôt que la jeune princesse aperçut l'empereur, elle se jeta presque à ses pieds et voulut baiser sa main :

« Eh bien ! s'écria Napoléon !... que faites-vous donc !... » Et relevant sa nièce, il l'embrassa avec une grande tendresse. « Ne suis-je pas ton père aussi ? » lui demanda-t-il avec cet accent pénétrant qu'il savait prendre pour être entendu du cœur.

La jeune fille lui sourit doucement... l'empereur la tenant toujours embrassée d'une main, tendit l'autre à son frère... Lucien ne put contenir son émotion... Napoléon la vit et lui serra la main avec une expression particulière... ils causèrent ainsi pendant une heure avec un abandon et une ten-

dresse qui depuis long-temps n'était plus révélée à l'empereur...

Lorsque Lucien fut rentré au Palais-Royal, après avoir congédié plusieurs personnes qui l'attendaient, il demeura seul avec le comte de Châtillon. « Q'avez-vous encore? lui dit son vieil ami, l'empereur est bien pour votre altesse impériale et pour tous les siens... pourquoi donc cette tristesse ? »

Lucien était toujours rêveur... « C'est précisément cette tendresse qu'il me témoigne, répondit-il enfin, qui me fait mal... je n'en jouis qu'imparfaitement... j'ai l'ame remplie de présages sinistres... je n'ai plus en la fortune de mon frère la même confiance que jadis... je le vois partir en tremblant... pourquoi Dieu me met-il cette faiblesse au cœur?... »

M. de Châtillon fut presque effrayé lui-même de cette sorte de superstition craintive, ressentie par un homme de la force de Lucien... il essaya de la combattre sans y parvenir.

« Non, non, répétait Lucien, on part trop tard !... il fallait poursuivre le cours du triomphe de l'île d'Elbe au Rhin. . rien n'arrêtait le vol de nos aigles !... maintenant le temps est sombre... la tourmente est trop forte !.. »

C'était cependant avec un bien grand enthousiasme que l'armée avait reçu ses aigles, à la fête du Champ de Mai !... Il devait être une autre voix prophétique annonçant la victoire !... mais, c'est

tout une époque de mystères et de mystères peut-être trop coupables, pour qu'une main française ose soulever le voile qui les couvre.

En faisant le portrait des hommes des cent jours, j'ai omis, je crois, celui du général Bertrand... c'est un homme dont la destinée eût été ordinaire, et dont le nom sera immortel... Il le sera, au reste, différemment... Sans doute son dévouement fut beau, en suivant l'empereur à Sainte-Hélène, mais nous qui avons voué un culte à la mémoire de Napoléon, nous gémirons éternellement sur l'influence terrible exercée par le général Bertrand sur l'Empereur, et sur celle de madame Bertrand, sur son mari, qui toutes deux produisirent la malheureuse détermination de se confier aux Anglais (1). Le général Bertrand a été plus utile à la Restauration, qu'aucune des puissances alliées. Mais il faut ajouter que ce fut de bonne foi, et qu'il croyait conseiller à l'empereur une mesure dont le résultat aurait été heureux pour lui et plus convenable à sa gloire... et cependant c'est dans sa manière erronée de voir que se trouve le malheur de la France et celui de l'empereur!...

Le général Bertrand était dans une attitude assez ordinaire auprès de Napoléon, surtout tant que Duroc a vécu. Il était doux, poli, de fort bonne compagnie... sa naissance est ordinaire. Sa famille (2)

(1) Je donnerai tous les détails de cet important événement.

(2) Henri-Gratien, comte Bertrand. Sa famille est de la

est de Touraine, et d'une bonne bourgeoisie... Ce ne fut seulement que vers l'époque des camps de Boulogne et de Saint-Omer qu'il fut distingué de l'empereur, et après la bataille d'Austerlitz, qu'il fut attaché à sa personne en qualité d'aide-de-camp. Il était aimé de ses camarades, pour qui sa bienveillance était égale et douce; Junot l'aimait beaucoup... il suivait particulièrement l'arme du génie. Après la mort de Duroc, l'empereur, qui n'avait auprès de lui ni Junot, ni Lannes, ni Bessières, puisque *tous n'existaient plus*, prit pour Bertrand une affection toute particulière et le nomma à la place de Duroc. Lorsqu'il revint à Paris, en 1814, il fut nommé aide-major-général de la garde nationale, sous le maréchal Moncey; mais lorsque l'empereur partit pour aller disputer le passage aux ennemis de la France, Bertrand ne voulut pas le quitter... il partit avec lui, fit toute la campagne de Champagne, cette campagne mémorable qui place l'empereur *au premier* rang des *premiers* capitaines du monde; à Montmirail, il se conduisit avec une telle habileté que Napoléon fit mention de lui dans le bulletin de la bataille, et cela à une époque où chaque sous-officier faisait des actions de général... Lorsque le malheur frappa Napoléon, Bertrand suivit sa fortune, mais, malheureusement, il ne lui donna que des preuves

bonne bourgeoisie de la ville de Châteauroux, en Touraine. Il est né, je crois, en 1771.

d'attachement... Duroc aurait fait plus, car il avait une fermeté d'ame qui ajoutait beaucoup à son dévouement! Le duc de Bassano est également un homme dont la haute capacité double le prix de l'affection. Bertrand suivit donc l'empereur à l'île d'Elbe. On a dit que son frère avait fait, dans l'hiver de 1815, un voyage à Paris; je ne le crois pas, parce que je persiste dans mon assertion, qu'il n'existait aucune conspiration dirigée par l'empereur; mais lorsqu'il vint en France, Bertrand le suivit, il partagea tous ses dangers, courut toutes les chances... c'est beaucoup, quoi qu'on puisse dire... Voici la lettre qu'il écrivit à son beau-frère, le duc de Fitz-James (1), de Fontainebleau, le 19 avril, *la veille* du départ de l'empereur.

« Mon cher Edouard, je vous envoie ma lettre pour le roi : je vous prie de la lui remettre. Vous me connaissiez assez, pour ne pas douter du parti que je prendrai dans les circonstances où je me suis trouvé... L'empereur ayant abdiqué, ce n'est pas avec un prétendant que je suis : il a renoncé à sa couronne. Ce n'est plus que l'empereur malheureux que j'accompagne, et comme je le dis dans ma lettre au roi, j'acquitte la dette de la reconnaissance et de l'honneur. Je reste sujet du roi et je serai son sujet fidèle, comme je l'ai été de l'empereur. Je suis persuadé qu'il a renoncé dans son

(1) M. le duc de Fitz-James avait épousé la sœur de madame la comtesse Bertrand, mademoiselle Dillon, fille du général Dillon.

cœur, comme dans sa déclaration, à rentrer en France. Mais ce que je puis mieux assurer encore, c'est que, dans aucune circonstance, je ne veux me mêler des affaires politiques. Je ne fus jamais un homme de révolution ni d'intrigues (1), et je mourrai comme j'ai vécu, honnête homme, et homme d'honneur. Si jamais vous étiez dans le cas de parler de moi, vous pouvez, sans risque d'être démenti par les faits, affirmer que je ne m'écarterai point, quels que soient les événemens, de la ligne que je me suis tracée, qui est celle de mon devoir. Je désire pouvoir visiter ma famille : il y a plus de trois ans que je n'ai vu ma mère. Si dans un an j'ai recours à vous pour avoir une permission pour venir à Châteauroux passer quelques mois dans le sein de ma famille, je compte sur votre obligeance... »

Le comte BERTRAND.

Telle est cette lettre, que des hommes qui ne vinrent pas même voir l'empereur à Fontainebleau ont osé blâmer et que je trouve, moi, admirable de simplicité loyale. Elle a quelque chose d'antique. Sans doute, en l'écrivant, le général Bertrand pensait tout ce qu'elle contient... mais, lorsqu'il vit le noble sacrifice de son malheureux maître n'avoir aucun des résultats qu'il en devait attendre; lorsqu'il vit que les souverains alliés ne te-

(1) C'est parfaitement vrai !...

naient aucune de leurs paroles, alors il se rangea du côté du plus faible et de l'opprimé... il n'y a jamais rien de honteux dans un tel parti. Que pouvait-il espérer, en rentrant ainsi en France, à la suite de Napoléon?... rien au-dessus de ce qu'il était en 1814, et les chances pour porter sa tête sous la hache, ou bien de périr sous la balle d'un paysan, étaient bien plus nombreuses... et ce ne fut pas avec restriction cependant qu'il suivit Napoléon!... car il signa, comme son ministre, tous ses actes!.. La lettre du général Bertrand est honorable, comme lui-même l'est et le fut toujours... La fureur des partis doit avoir aussi sa justice....

Il est un regard, qui jamais n'est donné avec calme dans de tels momens... c'est celui qui doit juger... et pourquoi cela?... l'équité est-elle donc si difficile à saisir?... C'est tout un blâme pour celui qui accuse aussi violemment... il n'y a plus alors aucune partialité, et tout est bouleversé. Comment la postérité jugera-t-elle, si l'époque contemporaine est injuste et aveugle?....

Ce n'est donc pas dans la conduite, dans les sentimens de Bertrand que je trouve mes motifs d'accusation...*je ne l'accuse* même pas. Le mot serait *injuste* aussi... j'expliquerai plus tard, quand je serai à ce malheureux événement, ce que je veux dire en trouvant Bertrand à blâmer...

Il est une chose également indigne de lui et de son caractère, c'est ce qu'on lui attribue dans plu-

sieurs biographies... on y parle d'une somme de 16,000 livres sterling, que le général aurait placée dans la banque d'Angleterre (1). S'il l'a fait, c'est qu'il en avait le droit; son caractère est honorable et pur, et son désintéressement est d'autant plus beau qu'il ressort brillamment à côté d'un dévouement cupide qui révolte tous les amis de l'Empereur et que l'infortuné fut assez faible pour croire réel (2). Cette somme de 16,000 livres ster-

(1) Voir la *Biographie des hommes vivans*, par les frères Michaux, ouvrage faux et mensonger. A chaque article, il y a jusqu'à l'ignorance du lieu de la naissance; j'en citerais plus de vingt par volume si j'avais le temps, la place, et surtout le vouloir.

(2) Voici un fait positif... Il est, comme on en pourra juger, tout-à-fait de bon goût, *de cœur* et *de grandeur d'ame....*

On sait qu'après un an à peu près une personne de l'intérieur de l'Empereur quitta Sainte-Hélène, sous le prétexte de sa mauvaise santé... Cette personne, en arrivant en Europe, eut une attitude d'abord inconvenante... Elle avait reçu un sacrement qui lui donnait un autre baptême dont les eaux purifiantes avaient enlevé bien des souillures... C'était l'affection d'un grand homme malheureux. Elle devenait Madeleine repentante!... Mais elle ne comprit pas la haute place qui lui était assignée, et elle en redescendit d'elle-même avec une facilité si grande que personne ne fut tenté de l'y faire remonter... On sait quel luxe indécent elle afficha à Paris, lorsqu'elle y vint prendre une maison après la mort de l'Empereur. Mais avant cela elle avait été à Bruxelles et à Cologne, et voici ce qui arriva dans cette dernière ville.

La comtesse de... avait une petite fille charmante appelée Napoleone, et digne *tout-à-fait de son père*. Cette enfant,

ling n'était pas, au reste, assez forte pour attirer l'attention et la critique de M. Michaux ; il aurait pu remarquer qu'un homme qui avait été grand-maréchal du palais, et en cette qualité, investi de toute l'autorité de l'administration intérieure du

qui avait, je crois, quatre ans, fatiguée d'une longue traversée, fut d'abord languissante, puis malade, et enfin la pauvre créature mourut... Le colonel B... de S....-V...... et M. F.... D........ entourèrent la mère de soins vraiment fraternels, et tels qu'on sait qu'ils en peuvent donner en effet... Mais avec cette bonté de cœur qui suit toujours la supériorité, ils comprirent que le nom de cette petite devenait historique à cette époque... Ils firent en conséquence célébrer un service pour l'enfant auquel assistèrent toutes les femmes françaises qui étaient alors à Cologne... Ensuite ils firent faire un tombeau en marbre blanc, avec une colonne brisée et un ornement en haut... Enfin, ils firent ce que les frères de madame de... auraient fait s'ils eussent été là en ce moment. Eh bien, croirait-on qu'une femme, une mère, ait laissé pareille chose en oubli?... Même pour remercier, car c'était une obligation... Loin de là, elle ne *leur en a jamais parlé!*... et sa fille dort aujourd'hui sur une terre étrangère, dont la place lui a été donnée par la pitié religieuse d'un brave et bon Français.

Ce qui me fait être sévère pour ce fait, c'est qu'immédiatement après, le luxe le plus effréné engloutit les richesses doublement précieuses que Napoléon avait léguées à cette famille!... On mangeait dans les assiettes d'or du beau service de l'Empereur!... Des objets qui étaient bien plus précieux disparurent dans ce gouffre effrayant... et tout cela n'eut que la durée d'un songe!... Mais la réalité est que Napoléon dort sous le rocher de Sainte-Hélène, et que la petite enfant repose du même sommeil dans le cimetière de Cologne...

château impérial dans lequel se trouvait l'Empereur, devait avoir la possibilité de *conquérir* plus d'argent puisqu'il faut parler grossièrement, qu'une somme de trois cent cinquante mille francs (1)!... Cela fait pitié!...

A côté de l'empereur se trouve une autre figure... C'est un homme dont je ne soupçonne pas la bonne foi, mais qui fut mal dirigé dans sa conduite; elle est, au reste, bien loin d'être à comparer à celle du général Bertrand... Je crois ensuite qu'il a eu du malheur et n'a pas eu la force de le combattre.

Il était attaché à Napoléon, en 1814; lorsqu'à Fontainebleau l'Empereur abdiqua, cet homme ne le suivit pas dans son exil... il se rappela, de retour à Paris, que sa mère avait été berceuse de M. le duc de Berri, et, réclamant ce qu'il croyait être un droit, il demanda à entrer dans la maison militaire du prince. J'ai déjà dit que le duc de Berri avait une sorte d'éloignement pour l'armée impériale... il reçut donc assez mal la demande de monsieur G... et ne lui donna aucune suite; cependant, comme il y mettait de l'insistance, au moment de l'arrivée de Napoléon à Grenoble, on le mit au commandement de l'artillerie de Paris... Si l'on s'en méfiait d'une manière quelconque, il n'était pas plus sage de le placer à la tête de canons qu'il pouvait pointer contre le parti qu'il voudrait... mais la pauvre Restauration n'a vécu que

(1) 396,000 fr., ou même 400,000.

de fautes semblables... aussi en est-elle morte.

A l'arrivée de Napoléon aux Tuileries, il se fit un grand mouvement... chacun accourait... c'était presque à se disputer le prix de la course, comme aux jeux olympiques ; moi, qui n'ai pas couru, je puis en parler de sang-froid et sans partialité... Monsieur G... ressentit l'effet de cet attachement que tous ceux qui avaient aimé l'Empereur ne perdaient jamais, et il courut comme les autres. L'Empereur lui fit d'abord un accueil assez froid.. mais il ne se découragea pas, et Napoléon, qui était vraiment bon, quoi qu'en disent ses ennemis, le reprit en grace... et même l'emmena avec lui à Sainte-Hélène... Là il y fut bientôt ou malade ou ennuyé, et revint en Europe... Junot, Duroc, Bessières et Lannes, ne seraient jamais revenus... ils y seraient plutôt morts !

Voilà donc quels étaient (et ils formaient le plus grand nombre) les hommes qui entouraient l'Empereur!... voilà aussi pourquoi Lucien était triste et chagrin.... Il regrettait cette troupe d'amis, si braves, si dévoués, qui s'empressaient autour de son frère à l'époque de ce fameux 18 brumaire, qui fut aussi pour Lucien un titre de gloire!... Qu'étaient devenus ces hommes encore jeunes de l'armée d'Italie, de l'armée d'Egypte? où donc étaient-ils?... Quelle revue! quel appel!... Lannes ?... MORT... Duroc ?... MORT... Bessières ?... MORT... Junot ?.. MORT... Berthier ?... MORT... Murat?... MORT !... DEUX FOIS MORT !!... et Napoléon de-

meurait isolé au milieu de ces renommées qui formaient les rayons de sa couronne de gloire ; et n'ayant plus que le souvenir de ses compagnons d'armes...

Quelques fidèles amis de la tente lui restaient encore cependant... Rapp... Lemarrois, Lallemand... Savary... Caulaincourt !... et je dois ajouter aux amis *de la tente*, le duc de Bassano, qui jamais ne le quitta, et le suivit jusqu'au désastre de Waterloo... digne et noble caractère qui doit être estimé de tous les partis.

CHAPITRE XIII.

Murat. — La grande-duchesse Élisa. — Sa lettre. — Le duc d'Otrante. — Florence. — L'insurrection. — Prato. — Les révolutionnaires à Bologne. — Le maréchal Bellegarde. — Lord Castlereagh. — Le consul d'Ancône. — Les FAITS et les MOTS. — Le vice-roi à l'Empereur. — Le comte de Niepperg. — Le roi Joachim. — Les secrétaires deviennent aides-de-camp. — Le général Bianchi. — Bataille de Tolentino. — Défaite de Murat. Belles paroles à sa femme. — Colère de l'Empereur. — Amitié pour Lucien. — *Plus de querelles, mon frère, si je suis vainqueur.* — Compiègne. — Fontainebleau. — Projet de jouer la comédie. — M. G.... à Saint-Hélène. — La revue des amis. — Junot. — Duroc. — Lannes. — Bessières. — TOUS MORTS. — Les amis de la tente. — Rapp. — Savary. — L'allemand. — Colaincourt. — Lemarois. — Le duc de Bassano. — Départ de Napoléon. — Fleurus. — Première victoire. — Les cents coups de canon. — Waterloo. — Retour. — L'Élisée. — Napoléon. — Triomphe de Fouché. — Lettre du colonel d'Almeïda. — Détails intéressans. — La séance des cent jours. — L'abdication. — L'Empereur hors la loi. — Le commandant de la garde du corps législatif. — Le général Dugommier — Le général O'Hara. — Fouché. — Son front ne pâlit plus.

Il y a bien long-temps que je n'ai parlé de

Murat!... C'est un sujet qui m'est pénible... je ne puis écrire ou prononcer son nom sans un sentiment qui me porte aussitôt à me taire ou à rejeter la plume; et cependant il est certain que cet homme fut malheureux dans toutes les circonstances qu'il fît naître pour son infortune, bien loin d'y trouver le bonheur... La grande-duchesse de Toscane écrivait à l'Empereur en février 1814.

« Le roi (Murat) est dans un état violent d'agitation. Il est étonné que le vice-roi se soit retiré » de l'Adige et que j'aie quitté la Toscane aussitôt » que j'ai appris qu'il s'était déclaré l'ennemi de » votre majesté et de la France; il exprime hautement son dévouement et sa reconnaissance pour » votre personne... et il a souvent dit aux députés » toscans, qu'il aimerait mieux recevoir le premier coup, que de tirer l'épée contre un Français...

» Je ne sais comment concilier ce langage, dont » je ne suspecte pas la témérité avec toutes les » mesures arbitraires qui ont compromis mon autorité, et celles qu'il m'oblige maintenant à » prendre pour la sûreté des troupes françaises qui » sont à Pise...

» V. M. appréciera ces contradictions qui me paraissent l'effet d'une résolution que le roi a » jugée conforme à ses intérêts, mais à laquelle il » est poussé contradictoirement à ses affections. » Je suis convaincue que le langage et la conduite

» du roi dans ses rapports avec le vice-roi sont
» tout-à-fait semblables.

» Toutefois il est certain qu'une proclamation
» du général Bellegarde rappelle les peuples de
» l'Italie à leurs anciens gouvernemens, et cet acte
» a été imprimé à Bologne sous les yeux du roi.

» Cette proclamation, rédigée avec beaucoup
» d'art, a produit le plus grand effet en Toscane,
» où elle est extrêmement répandue.

» Élisa.

» Luques 12 février. »

Maintenant voici l'extrait d'une autre lettre, également saisie par les ennemis, et qui ne parvint jamais à l'empereur. Celle-ci est de Fouché, qui alors était en Italie, où il jouait un double jeu lui-même, ainsi que je le prouverai tout à l'heure...

Cette lettre de Fouché est écrite deux mois après celle de la duchesse.

« Sire, j'ai reçu la lettre du ministre de la
» guerre, dans laquelle il me transmet les ordres de
» V. M. relativement à l'évacuation des Etats ro-
» mains et de la Toscane. Immédiatement après la
» réception de cette lettre, je suis parti pour Bo-
» logne, où se trouvait le roi de Naples. Jusqu'à
» Florence je n'ai pas éprouvé de difficultés. Mais
» à mon arrivée en cette ville, les nouvelles auto-
» rités me signifièrent que je ne pouvais ni conti-
» nuer ma route, ni rester à Florence, et qu'il fal-

» lait que je retournasse en arrière jusqu'à Prato
» pour y attendre la réponse du roi. J'ai dépêché
» un courrier à ce prince et je suis retourné à Lu-
» ques, où je suis plus en sûreté qu'à Prato, qui est
» en état d'insurrection. *Je ne sais pas ce qu'on*
» *permettra au roi de répondre. Les Autrichiens et*
» *les Anglais lui reprochent d'être Français et sur-*
» *tout d'être trop attaché à V. M. Les révolution-*
» *naires qui gouvernent Florence en ce moment*
» *disent hautement que le roi de Naples est d'in-*
» *telligence avec les Français et qu'il trompe les*
» *Italiens.*

» Ils attribuent à mes conseils l'inaction des
» troupes napolitaines que les alliés auraient voulu
» voir marcher contre le vice-roi au moment où il
» était près d'être attaqué par le général Bellegarde;
» *le roi est malade de chagrin.* Il sent parfaitement
» dans quelle situation il est placé... Il est difficile
» de faire arriver mon avis jusqu'à lui. Il y a (1)
» mis (en quoi et pourquoi?) autant de la fermeté
» de son caractère que de la bonté de son cœur...
» Il serait plus fort en Italie que la coalition.

« Le duc d'Otrante.

» Luques le 18 avril. »

(1) Je n'ai jamais compris cette phrase... Au reste, ces lettres sont parfaitement d'accord avec celles que j'ai mises dans la dernière livraison de mes Mémoires et qui ont été communiquées par la famille même du roi...

Ces lettres furent lues par lord Castlreagh au parlement, comme documens authentiques !...

Le consul français à Ancône écrivait de son côté, qu'ayant eu occasion de voir le roi de Naples pour ses passeports, il lui avait dit que c'était *la nécessité de défendre son royaume qui l'avait fait s'unir avec les alliés...* « *Le littoral de mon royaume est fort étendu*, «dit-il au consul, » *et je ne pouvais le défendre contre leur puissance maritime surtout, qui est immense... mais mes intentions sont pures; jamais je n'oublierai que je suis Français...*

C'est fort bien parler sans doute; mais les faits sont TOUT et les mots ne sont rien.

Lorsque les Napolitains arrivèrent à Ancône, le consul ajoute que les armes du royaume d'Italie furent enlevées de la porte du consulat, mais celles de France furent respectées...

Maintenant voici une autre lettre du vice-roi à l'empereur, dans laquelle il lui dit...

« Le roi de Naples, qui paraissait disposé à mar-
» cher contre nous et à céder aux sollicitations des
» Autrichiens, *s'est arrêté aussitôt qu'il a appris*
» *les* dernières *victoires de V. M., du* 10, *du* 11
» *et du* 12... etc. etc.. »

Ce qu'on peut résumer de tout ce qu'on vient de lire, en y ajoutant ce que j'ai rapporté de Murat dans le dix-huitième volume de mes Mémoires, c'est que Murat était un homme sans caractère, malgré cette *fermeté* dont parle Fouché. Et qu'il a trahi l'empereur sans avoir le courage de mettre

à fin sa trahison, et lorsqu'il a fallut enfin se prononcer, il dut périr dans cette lutte avec lui-même!... Fouché avait raison quand il écrivait à l'empereur que le roi de Naples était *malade de chagrin*... mais quel pitoyable caractère!

On a vu comment j'ai raconté ce qui s'est passé à peu près à cette époque dans l'intérieur du royal ménage de Naples en 1813 : les mêmes discussions se renouvelèrent en 1814... mais alors Murat, moins susceptible de résister à la multiplicité des événemens qui l'entouraient, céda au sentiment qui devait prévaloir en lui... c'était celui en faveur de l'empereur... Car, bien que Murat travaillât pour son propre compte en révolutionnant l'Italie, il faisait au moins une heureuse et grande diversion en faveur de la France, en occupant une armée autrichienne en Italie... Je crois bien qu'il eut quelques nouvelles que le congrès allait rendre Naplès au roi Ferdinand et l'expulser d'un trône auquel il avait sacrifié lui-même les affections les plus saintes... Cependant le comte de Niepperg a dit positivement :

Je venais comme ambassadeur pour signer le traité avec le roi Joachim... Il m'a fallu au lieu de cela jeter la plume et tirer l'épée... et de mes secrétaires faire des aides-de-camp (1). » Le roi déclara donc la guerre à l'Autriche... Ce fut toujours contre

(1) Propres paroles de M. de Niepperg, qui prouveraient la bonne foi de l'Autriche.

l'avis de la reine... Elle voulait régner... et régner à tout prix!...

Murat partit donc pour aller trouver l'ennemi, avec des troupes admirables par leur belle tenue et surtout leurs dispositions; les officiers étaient, en outre, brillans de dorures, de velours et de soie... Les panaches aux mille couleurs ondoyaient sous le beau soleil d'un printemps d'Italie, et donnaient à sa marche un air de triomphe qui inspirait de l'espoir... il partit; on connaît l'issue *de sa campagne!...*

Enfin, lorsqu'il apprit que le général Bianchi avançait sur lui avec l'armée autrichienne, sa tête se perdit... il se vit enfermé entre deux colonnes qui, en se resserrant, allaient l'écraser : il se résolut à fuir... Poursuivi par M. de Niepperg, il chercha à empêcher sa jonction avec Bianchi, et à gagner Naples par la vallée de Chieti et Foligno, et la route d'Ancône... Ce fut alors qu'il fut rencontré près de Tolentino, par le feld-maréchal Bianchi, qui était aussi en marche de Tolentino sur Macérata... Les deux armées se rencontrèrent devant Tolentino... Murat était au désespoir, et fit des prodiges de valeur dans ce combat, qui dura deux jours et fut un des plus meurtriers qui se soient donnés dans cette Italie dont le sol fertile est si souvent baigné du sang de ses enfans!.. Il eut lieu le 2 mai 1815.

Mais ce ne fut que le 3 que l'affaire fut décisive... et la déroute entière... Murat, dans un état qui

attaquait sa raison, se vit contraint à fuir devant le général Bianchi... Son armée, poursuivie par des forces supérieures, abandonna le champ de bataille ; poursuivi pied à pied par le feld-maréchal lieutenant Mohr et par Bianchi et Neipperg, sur les côtes de l'Adriatique, Murat fut bientôt dans une position désespérée... Il parvint enfin à gagner Naples... En arrivant, il se présenta devant sa femme, dont le mâle caractère tenait à la fois de celui de Napoléon et de ces Florentines, habiles à gouverner comme à plaire, et qui, dans ce moment, se montra supérieure à l'homme dont elle partageait le malheur, mais non l'abattement.

« Madame, lui dit Murat en entrant chez elle, je suis accablé... j'ai perdu dans la même journée ma gloire et ma couronne !... »

Le 19 mai, dans la soirée, il s'embarqua à Naples pour l'île d'Ischia, accompagné seulement de quelques officiers... le duc de Rocca Romana... le général Hillet... les ducs Pignatelli, Cicali et Cimitilli... et quelques autres personnes fidèles, qui ne voulurent pas déserter le malheur; il devait, d'Ischia, aller à Gaëte ou en France... Sa femme demeura à Naples... là elle fut cette femme vraiment remarquable dont M. de Talleyrand disait un jour, en la voyant si fraîche et si jolie :

« Oui !... c'est la tête de Cromwel sur les épaules d'une jolie femme... »

Dans cette heure d'angoisse mortelle où elle voyait crouler autour d'elle l'édifice d'un avenir auquel

elle avait sacrifié la nature et les choses les plus saintes... en voyant son mari fuir, comme un malheureux proscrit, dans l'ombre d'une nuit de désastres; en voyant ses enfans, dont deux, encore trop jeunes pour connaître l'infortune des autres, réclamaient les soins de la mère, quand elle ne devait être que souveraine; dans cette heure terrible, la reine de Naples montra vraiment un grand caractère... elle conduisit les affaires avec calme, tandis que l'orage grondait dans son ame brisée... incertaine sur la destinée de Muraï, tremblante de l'accueil qu'allait lui faire l'Empereur, elle sut néanmoins maîtriser son désespoir pour assurer la sortie de sa famille et la sienne, d'une ville où elle entendait vociférer les menaces les plus atroces, au nom de la reine Caroline (1)... Enfin elle conclut une sorte de convention avec le commodore Campbell, en vertu de laquelle elle devait être conduite en France avec sa famille; elle se rendit alors à bord d'un vaisseau anglais qui était en rade, le *Tremendous*... elle sortit un soir du palais où elle avait été reine, et, comme une criminelle, gagna un petit canot qui l'attendait au bas du quai, s'y embarqua, et joignit le vaisseau anglais... Mais le cabinet britannique, est coutumier des violations de traités... L'amiral Exmouth prétendit que le commodore avait outrepassé ses pouvoirs... Alors

(1) La femme de Ferdinand... La grand'mère de la duchesse de Berry.

la reine comprit ce qu'elle avait à craindre ; c'était peut-être une captivité éternelle !... elle se hâta d'invoquer la protection autrichienne. On a prétendu que le prince Léopold s'était offert pour qu'elle fût accordée ; j'ose affirmer que cela n'était pas nécessaire... Enfin cette protection est honorable au moins, car la parole n'est pas violée quand elle est une fois bien articulée !... Les enfans de la reine se trouvaient à Gaëte ; elle fut les y prendre, mère, femme et reine désolée qu'elle était !... et sur un vaisseau anglais, mais cette fois garantie par la protection autrichienne. La reine, accompagnée de quelques personnes fidèles, parmi lesquelles étaient les généraux Livron et Macdonald, monsieur de Mosbourg, neveu du roi et son ministre des finances, homme d'un talent supérieur (1), de formes douces et excellentes, et d'un noble cœur...

La reine fit voile vers Trieste, où elle promit d'attendre la décision sur son sort, sans faire de tentatives, soit sur Naples, soit sur la France... L'infortunée ! qu'elle dut souffrir !

Je parlerai plus tard de ce qui arriva à Murat dans son triste odyssée !...

Tandis qu'un des trônes élevés par ses mains s'écroulait sous l'impéritie de celui qui l'avait occupé, Napoléon partait enfin pour aller soutenir le sien. La veille de son départ il eut une longue

(1) M. Agar... Il avait épousé une nièce de Murat. Il en est veuf et remarié avec mademoiselle Janet.

conversation avec le prince Lucien. J'ai déjà dit que ce dernier était accablé sous des présages sinistres. Le malheur de Murat l'avait touché au cœur; il l'aimait, et la reine de Naples était aussi une de ses sœurs favorites... Il avait reçu une lettre de Murat qui, débarqué en France, sollicitait vivement de combattre à côté de l'Empereur... Lorsque Napoléon entendit cette demande, lorsqu'il apprit que Murat *avait osé* débarquer sur les côtes françaises, après avoir renié sa patrie, il devint plus pâle qu'il ne l'était jamais.

« Murat ne peut compter que sur ma sévérité, dit-il aux deux personnes qui voulurent le fléchir, et je fais preuve d'une force d'ame peu commune, j'ose le dire, en ne disant pas MA HAINE!... qu'il reparte au plus tôt!... qu'on lui fasse savoir que *je ne veux* pas qu'il demeure en France plus longtemps!... qu'on écrive au maréchal Brune à Toulon!...

Rien ne le fit changer... quand il parlait de Murat, ce qui n'arrivait, au reste, que lorsqu'on prenait l'initiative, c'était avec un sentiment pénible, de souffrance même... Lucien fut ce qu'il est toujours, un noble parent et un homme connaissant le monde et les choses. Murat aurait été plus nécessaire que jamais à l'empereur dans cette campagne. Il aurait été fidèle, car il *ne pouvait pas* être perfide... Il aurait été encore plus vaillant, car il avait beaucoup à racheter... mais toutes ces considérations se brisèrent devant son apostasie...

« Ne me parlez plus de lui, dit enfin l'empereur... Quant à nous, pousuivit-il en serrant la main de Lucien, quant à nous, mon frère, nous sommes réunis, et maintenant c'est pour la vie, n'est-ce pas?... Plus de querelles entre nous, plus de discussions qui flétrissent le cœur et l'affection fraternelle... mais pour cela, ajouta l'empereur avec une expression singulière, il faut que vous ne vous mêliez ni de guerre ni de paix... ni de rien de ce qui touche à la politique... Il le faut!... Il faut que le Palais-Royal soit le centre des arts, et que les artistes trouvent en vous un protecteur zélé, ce que vous pouvez être, étant à la fois mon frère et le prince Lucien, connu par son esprit et son esprit *savant*... Voilà l'administration qui vous convient, c'est aussi une part de la gloire française... Mais la guerre, la paix, la politique, m'appartiennent... En étant ainsi chacun sur notre terrain, la paix et l'harmonie régneront entre nous, je l'espère... »

Lucien lui répondit comme il le devait... mais je le connais assez pour être certaine qu'il fut blessé au cœur de cette méfiance, témoignée au moment où leurs cœurs de frères se rouvraient à un sentiment doux... Il assura l'empereur, toutefois, que la paix et l'harmonie ne seraient pas troublées par lui...

— Si je suis vainqueur, reprit l'empereur, je veux enfin véritablement me reposer... il en est temps!!... Nous irons passer la belle saison à Fon-

tainebleau, que j'aime, ainsi que Compiègne, plus que toute autre de mes résidences .. Nous jouerons la comédie... nous chasserons. Je m'entourerai des hommes les plus distingués dans les lettres et dans les arts... Il est temps enfin de jouir, de nous reposer en nous occupant de cette belle France... Vous me seconderez, n'est-ce pas, Lucien?... »

Le prince prit la main de son frère et lui dit :

« Dans le cours de ma vie politique, je vous ai prouvé que votre gloire m'était plus chère que la mienne... Dans ma vie privée, je vous ai encore donné des preuves de mon dévouement, en refusant à Louis XVIII de rester en France en 1814 au moment de notre malheur... Le reste de mon existence sera de même employé à vous prouver que vous avez dans votre frère cet ami donné par la nature, dont parle un de nos poètes (1). »

L'empereur partit enfin... Quelle différence de ce départ à celui même après la retraite de Russie!!... Paris était en proie à une agitation alimentée par Fouché, qui était ministre de la police; par l'Angleterre, qui répandait son or pour avoir notre sang!... par le parti royaliste, qui voulait revenir à quelque prix que ce fût, et par les gens même les plus tranquilles, qui maudissaient cette tourmente continuelle qui menaçait de nous engloutir sous ses vagues...

(1) Legouvé, *Mort d'Abel*.

Cependant la fortune voulut donner un dernier sourire à son favori avant de l'abandonner, et la bataille de Fleurus eut lieu... Un courrier extraordinaire en apporta la nouvelle au roi Joseph, qui de suite l'envoya au prince Lucien. Le comte de Châtillon, qui faisait auprès de lui le service d'aide-de-camp, entra tout aussitôt dans sa chambre : il était trois heures du matin !... En lisant les premiers mots de la dépêche, Lucien fit une exclamation de joie.

« Une victoire ! s'écria-t-il... Châtillon, donnez moi la carte... »

Et le voila suivant l'armée sur la carte, et figurant les mouvemens... Tout à coup sa physionomie changea... Il secoua la tête tristement...

« Je ne crois pas que cela doive s'appeler une victoire, dit le prince... il me semble au contraire que c'est plutôt une retraite... gare à une seconde bataille (1) !... Joseph me dit qu'il vient d'envoyer l'ordre aux Invalides pour qu'on tire cent coups de canon... Les royalistes auront le cauchemar pour leur réveil... mais j'ai bien peur que leur tour ne vienne bientôt !... »

Hélas !... huit jours n'étaient pas écoulés, que l'empereur était plus malheureux qu'en quittant l'île d'Elbe... Il avait perdu la bataille de Waterloo (2) et il était de retour à Paris !... Je ne

(1) Ces paroles, dites au comte de Châtillon lui-même qui est en ce moment à Paris, sont bien remarquables !...

(2) Une circonstance particulière, qui tient à mon tra-

sais si les Tuileries l'effrayèrent, mais il n'y rentra pas et fut s'établir à l'Elysée...

On a beaucoup parlé de lui à cette époque mémorable, et personne n'a raconté l'admirable attitude qu'il eut pendant les jours de *son humiliation*, où des gens dont jusqu'alors il n'avait pas même remarqué l'obscurité, surgissaient comme les insectes que le soleil fait éclore pour avoir une existence d'un jour, et se donnaient la pauvre jouissance de frapper au visage le colosse impassible... Quant à lui, il souffrait sans doute, mais son noble front demeura calme au milieu de l'orage... Ce fut ainsi qu'il racheta les grandes fautes de 1815, car il en fit, et il les a expiées trop tristement pour qu'on lui en fasse un crime... à lui!... à lui à qui elles coûtèrent une couronne et la vie!...

Fouché triomphait: quelle cause servait-il alors?... Il y a bien des choses à paraphraser pour cette époque!... Cela se fera en son lieu... en attendant, j'ai promis une lettre curieuse sur les événemens de 1815, la voici. Nous en donnerons le fac-similé à la fin de cet ouvrage.

« Montpellier, 4 novembre 1834.

» Madame la duchesse,

» J'ai bien médité, dans votre volume seizième des *Mémoires sur l'Empire*, l'époque déplorable

vail, m'oblige de remettre le détail de Waterloo au troisième volume.

du gouvernement du duc d'Otrante en Illyrie. Hélas! j'étais alors chargé par le prince Eugène de préparer à Gorizia la retraite de l'armée d'Italie, après la défection de la Bavière... Je logeais, par faveur spéciale, chez madame la comtesse de Cobentzel, où se réunissait la famille *Strassoldi* ainsi que les autres familles anciennes de l'Illyrie. Lorsque Fouché abandonna le gouvernement des provinces illyriennes, il vint à Gorizia pour faire déserter l'armée impériale à l'intérieur... Il m'invita à dîner. Nous étions tête à tête avec le vieil ordonnateur en chef Aubernon (1). Il fut question en dînant de sonder par moi le véritable esprit de l'armée. Je compris les vues de l'ancien ministre de la police, sans lui laisser ignorer que l'armée ne connaisait que son devoir et sa discipline... Quelques semaines après, je me trouvai enfermé dans Venise avec le bon général *Seras*, qui en était gouverneur. Fouché y vint pour sonder de nouveau l'esprit de la garnison. Il voulait faire déserter l'Italie et ses places fortes, pour rentrer en France. Mais il dut s'échapper au plus vite car, le général Seras donna l'ordre de le faire arrêter (2)... Oui, madame, je puis le déclarer, Fouché était ENNEMI de l'Empereur... Il était jacobin, *aussi rouge que blanc*

(1) Père du préfet de Versailles.

(2) Savary et Fouché, deux ministres de la *Sporchizia*, ont fait plus de mal à Napoléon que ses ennemis... Combien vous avez souffert, Madame!... *Mater dolorosa!...* Dieu doit vous aimer, et bénir vos enfans!...

pour détruire la puissance du petit caporal... Et ne l'avons-nous pas tous expérimenté.... le principe doctrinaire de désorganisation de certains personnages animés par le mal (1)?...

» J'ai lu avec attendrissement vos souffrances. Hélas! j'étais à portée de les connaître de plus près...

» Si dans vos derniers volumes vous parlez du siége de Toulon et de Dugommier, et que vous ayez égaré mes notes, vous les trouverez en entier chez M. Abel Hugo, qui a mes analyses dans la 18e livraison du Ier vol. de la *France Maritime*...

» Je vois avec peine que l'article sur le général O'Hara est dénaturé. Je vous l'ai donné et je l'ai donné à M. Abel Hugo (2) comme officiel, *pouvant seul l'affirmer*, comme premier aide-de-camp du général en chef Dugommier!... cependant c'est un beau trait patriotique des quatre soldats du 4me bataillon de l'Ardèche, commandés par notre brave ami Suchet, depuis duc d'Albufera (3)... Et pour dénaturer la vérité,... pour complaire aux flatteurs d'une idole, M. de Las Cases a dit au nom, ou sous la dictée, ou sous l'influence du prisonnier de

(1) C'était à la fin 1813 et commencement de 1814. Comparez cette lettre que je n'avais pas encore avec mon 16e volume.

(2) Frère de Victor Hugo.

(3) Ce trait est superbe; en parlant plus tard du maréchal, je le rapporterai en détail.

Sainte-Hélène, mais il a pu y mettre du sien ; car le mot de bravoure bonhomière dont il a gratifié Dugommier, n'a pu sortir de la bouche de Napoléon (1). C'est faire tort à l'empereur que de lui prêter une pareille ingratitude. Napoléon a gagné sa couronne à Paris ; à Toulon il a servi avec distinction, mais il n'a pas pris la place, car Dugommier avait tracé le plan d'attaque par la rade avant d'arriver à *Ollouilles*. Le général d'Espinoy et moi l'avons écrit sous la dictée à *Hutel*. *Je dois défendre mon général.*

» Pourquoi des courtisans maladroits veulent-ils se mettre sur des échasses pour viser d'en haut ? *È la malattia francese, di lusingare invece di amare d'amore. Noi, amiamo di cuore* (2).

» Pardon, madame, si du fond de ma retraite, dans une nuit humide d'automne, en bonnet de nuit, contre mon feu, à Montpellier, près la place du *Peyrou*, pays qui vous est cher (3), je prends mon essor en esprit pour causer avec vous, madame, qui vous trouvez à la chaussée-d'Antin, au milieu des grandeurs de la grande ville... Il faut céder au besoin de l'*anima*, qui veut planer dans l'univers malgré les liens de fer qui nous attachent à la pierre brute.

(1) Il aimait tendrement le général Dugommier.

(2) C'est la manie française de tromper au lieu d'aimer d'amour!. .. Nous autres Italiens nous aimons de cœur.

(3) C'est ma ville natale.

» Vous allez traiter de la déchéance et de la séance orageuse de la chambre des cent-jours. Norvins parle d'un chef de bataillon de la garde nationale envoyé par le président, à l'Élysée Napoléon, pour activer la déchéance. C'est moi qui étais, non pas de la garde nationale, mais commandant supérieur du corps législatif pendant la dernière session. M. Lanjuinais, son président, auprès duquel je me trouvais pendant la séance secrète (1), après m'avoir fait visiter les avenues du palais du corps législatif, car on craignait une nouvelle séance de Saint-Cloud, m'a ordonné d'aler trouver l'empereur, et de le prier d'envoyer l'abdication *pour éviter la mise hors la loi !...*

» J'ai rempli cette terrible mission devant le général Caffarelli, vous pouvez le lui rappeler; et Napoléon, à qui rien n'échappait, a dû se rappeler aussi ce que je lui ai dit à deux heures du matin, chez Murat, la veille du sénatus-consulte qui le fit empereur (2) !..... Le commencement et la fin ! ! !

» Je m'arrête pour ne pas fatiguer ma plume fragile et votre attention, pour vous renouveler mes hommages respectueux et mon admiration

(1) Dont le procès-verbal se trouve dans la brochure du prince Lucien que j'ai fait réimprimer ici par M. Ladvocat.

(2) M. d'Almeïda dit au premier consul: *qu'il regretterait long-temps d'avoir abandonné la république pour la couronne!*

pour votre noble mission d'écrire l'histoire véridique de l'époque du monde la plus intéressante.

» J'ai l'honneur d'être,

» Madame la duchesse,

» Devotissimo servitore,

» Le chevalier LEONE D'ALMEIDA.

» Officier supérieur de la vieille armée. »

C'est un noble caractère que M. d'Almeïda. Toujours attaché au drapeau que servit sa jeunesse, il conserve dans son ame de vieillard tout le feu qu'il avait à vingt ans pour la gloire de nos armes. Il a servi avec honneur, et son nom sera toujours cher à ses frères d'armes et aux veuves de ceux qui n'existent plus. Aussi ce qu'il dit de Fouché est-il accablant pour cet homme, dont le front ne pouvait plus pâlir devant ses victimes ni rougir sous le mépris!

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU TOME VINGTIÈME.

Chapitre Ier. — Douleur du comte d'Artois. — Les *jeunes prêtres et les vieux soldats.* — Le second sacre de Napoléon. — Bordeaux. — La caserne Saint-Raphaël. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Le duc d'Orléans. — Ses vertus comme père de famille. — Retour de Monsieur. — M. Marchebout. — Arrivée de Napoléon à Lyon. — Macdonald. — *Qu'est-ce que la garde nationale à cheval ?* — M. Fourrier. — Le général Simmer. — M. de Damas. — Le bataillon sacré. — *Buonaparte et sa bande !...* — Avez-vous connu Dumouriez ? — Napoléon *battu* par le duc d'Orléans. — Maximes de Louis XVIII. — Barras. — Son portrait. — Les honnêtes gens de Toulon. — L'anniversaire de la mort de Louis XVI. — Les *Clichiens.* — Le manége. — L'abbé Poncelin. — Le fouet. — Le juge de paix courageux. — Fiévée. — Le 18 fructidor. — Barras, *cinquième roi de France.* — Il est agent des Bourbons. — David Mounier. — M. de Guérin. — Les lettres de grace de Barras, le régicide.

— L'exil. — Le rappel, et par qui!... — Quelques mots sur MONSIEUR. — Le duc d'Otrante. — *Il nous pendra! — Il nous sauvera!!!* — Souvenirs de 1796. — L'ami curieux. — Fouché voit le comte d'Artois. — Mon frère chez Fouché. — La Vendée. — Confiance en elle. — Elle n'est plus fondée. — Madame de Staël. — Son portrait. — Lucien Bonaparte. — Le comte de Chatillon. — M. de Metternich et Mirabeau. — Fausseté de cet assemblage. — Les livres faits avec des journaux. — Le duc d'Alberg. . . . 1

CHAPITRE II. — Le 11 mars 1815. — L'officier des gardes-du-corps. — Le commandant de la garde nationale. — Conseil donné à MONSIEUR. — Le général Dessoles. — Les ordres du jour. — *Il pleut.* — *Il fait* trop chaud. — Le parasol en taffetas couleur de rose. — La devise. — La revue du Champ-de-Mars. — Souvenirs rappelés. — Histoire des drapeaux tricolores. — L'archevêque de Reims. — L'autel du Champ-de-Mars. — Le comte d'Artois et ses fils. — Scène touchante.—Madame la duchesse d'Angoulême. — L'ordonnance selon *les rois nos aïeux!...* — M. de Chateaubriand et Paul Courier. — Lois sur la presse. — *Étonnez-vous après cela des cent-jours!!!* . . 30

CHAPITRE III. — M. de Lavalette. — Bourrienne préfet de police.—Le maréchal Soult. — Lavalette conteur. — Le roi et l'*auguste neveu.* — La nuit du 5 au 6 mars 1815. — Scène étrange. — Le père Élisée. — *Olivier-le-Daim.* — Les pansemens et les rapports. — Douleur et ressentiment du duc de Berri. — Divorce entre lui et l'armée. — Le père Élisée *défenseur!*—Ses armes sont dans sa trousse.—Louis XVIII et ses *héritiers.* — Les caricatures. — Les héritiers

n'en doivent faire qu'après la mort du légataire. — La colère du duc de Berri. — Le coup de poing et encore la trousse du père Élisée. — Ce qu'était le père Élisée. — La famille juive. — Le frère de Saint-Côme. — Le bijoutier ambulant. — Talochon. — Séance du 11 mars. — La revue. — Elle est morne. — Le comte d'Artois mal accueilli. — Les cinq hommes de la 5e légion. — Second conseil. — Le corps législatif. — Discours du roi. — Belle action de Monsieur. — Serment sur la Charte. — Enthousiasme général dans la chambre. 56

Chapitre IV. — Le cinq mars. — Annonce de l'arrivée de l'empereur. — Le duc de Dalmatie. — Le maréchal Ney. — Méfiance générale. — Le maréchal Ney chez le duc de Berri. — Remarque sur le maréchal Ney. — La cage de fer. — Napoléon *fou*. — Les 300 bandits. — *Le vainqueur des vainqueurs*. — Le conseil du roi le 6 mars. — Encore le duc de Dalmatie. — Son regard et ses yeux. — Décret de l'empereur. — Disgrace de Soult. — M. de Bruges. — M. de Blacas. 72

Chapitre V. — Ignorance des ministres du roi. — Encore la charte. — *La chatte merveilleuse*. — Le faubourg Saint-Germain. — Louis XVIII tirant le canard le 21 mars. — La reine Hortense au pavillon de Flore. — Ses deux fils. — Le roi de Rome. — Scène de reproches entre l'empereur et la reine Hortense. — L'impératrice. — Larmes. — Joséphine ! — N'accusez plus Marie-Louise ! — Le pont Royal. — La fenêtre ouverte. — Acclamations ! — Le *Moniteur*. — Vive l'empereur! — Faites donc des mémoires contemporains ! — Scène de Bethune. — Lille. — L'officier de cuirassiers. — Le bataillon belge. — L'officier

Caroudal. — Lettre de l'empereur au général Cambronne et au général Girard. — *Je ne veux pas qu'il soit versé une goutte de sang !* 98

Chapitre VI. — Carnot et Cambacérès. — La tête carrée. — Conversation entre l'archi-chancelier et l'empereur. — Le duc d'Orléans. — Murat. — Excelmans. — La reine Caroline écrivant à l'île d'Elbe. — Esprit de Cambacérès. — Comparaison de lui à M. de Narbonne et M. de Talleyrand. — M. de Maurepas, Mme de Staël et M. Petiel à Coppet. — Conversation et gageure. — Annibal et les Alpes. — Milan, Marengo et la musique. — Lettre de Mme de Staël. — Ce qu'était M. Petiel. — Son esprit et son amabilité. — L'empereur l'aimait beaucoup; il était au-dessus de Berthier dans la confiance de Napoléon. . 122

Chapitre VII. —Louis XVIII à Gand.—M. Beugnot. — Fouché. — L'ambassadeur. — Clavières. — Les hommes de Genève.—L'Angleterre. — Le suicide. — Les systèmes.—1823 anticipé.—Lettre à Louis XVIII. — Le comte d'Artois. — M. d'Ambrai et l'ancienne monarchie. — Portrait de l'ancien état de choses. — Conservation de la monarchie. — Les frères *Oblats*. — Projet du comte d'Artois. — Les huit gouvernemens. — Révolution de 1830, la plus terrible de toutes. — Pourquoi cela. 163

Chapitre VIII. — Réflexions sur Louis XVIII. — Sur son caractère *cachotier* et intrigant pour de petites choses. — Hartwell et Mittau — La mystification et la lettre de Cambacérès. — Fouché mystifiant à son tour. — Manœuvre du duc de Blacas en 1814. — M. de Chateaubriand *bonnet rouge*, d'après M. de

Blacas. — Extrait d'un ouvrage de M. de Chateaubriand. — L'homme de génie prophète. — Le ministère de Gand. — Le conseil de journalistes. — Le Moniteur *menteur*. — Mensonge du 21 avril 1815. — La grande duchesse Élisa. — Le château de Passeriano. — Scène de nuit. — *L'événement*. — Le traité de Passeriano. — Souvenir de gloire et de douleur. . 176

Chapitre IX. — Louis XVIII à Gand. — Napoléon aux Tuileries. — Son influence réactionnaire sur la Restauration. — Le duc de Bassano, l'homme de la France. — Il donne sa démission par écrit. — Nouvelle de l'arrestation du duc d'Angoulême. — Belle conduite du duc de Bassano. — Sa prière. — Il reste. — Le duc d'Angoulême quitte la France. — Le général Gilly et le Pont-Saint-Esprit. — Le général Grouchy. — Belle parole de M. de Bassano. — Carnot. — Les hommes des Cent-Jours. — Les deux rapports. — Les deux ministres. — Le ministère impérial. — Le duc de Vicence. — Le maréchal Brune. — Sa nomination à Toulon. — Le pressentiment. — M. Vinchon. — Lettre de Brune à l'empereur. — Il accepte. — Portrait de M. Vinchon. — Beau Soleil. — Berthier plus que défunt. — Brune averti par son pressentiment. — Encore un augure. — Il part et ne revient pas. 187

Chapitre X. — Un coup d'œil en arrière. — Le duc d'Angoulême dans le Midi. — La duchesse à Bordeaux. — Le général Decaen. — Le général Clausel. — Le comte Lynch, maire de Bordeaux. — Il a des génuflexions pour tous les pouvoirs et un tarif de courage pour tous les dangers. — La duchesse d'Angoulême passe des revues. — Défection des troupes. — La caserne Saint-Raphael. — Le serment violé. — Le

château Trompette. — Blayes. — L'officier d'ordonnance de l'empereur. — M. Perier. — Encore le général Decaen. — Incidence. — Révolte. — La duchesse sur le quai de la Garonne. — La harangue en calèche. — M. de Martignac. — Le général Clausel au bord de l'eau. — La baguette de saule. — Le signal. — Le drapeau tricolore. — Le départ. — Le brick anglais. — Les rubans blancs. — Les adieux et les larmes. — L'héroïne exilée. 204

Chapitre XI. — La duchesse d'Angoulême à Bordeaux. — Napoléon à Paris. — Visite aux Invalides. — *Les peureux*. — Le maréchal Serrurier. — M. I***. — L'ingrat. — Les vieux camarades. — L'habit brodé. — L'église dépouillée. — Émotion de Napoléon. — Plus de drapeaux !!... — Le comte de Lille. — *Vous êtes un mauvais pair pour vos enfans, monsieur le maréchal !...* — Le calembourg unique. — Encore M. I***. — Coup d'œil attérant. — La lingerie. Madame Charles. — Le cautionnement. — Napoléon à la lingerie. *Combien de chemises ? Il en faut cinq !* — Détails curieux sur le talent de l'empereur pour l'économie domestique. — Enthousiasme des Invalides. — Fait récent qui le confirme. — M. Lacroix. — L'abbé Chatel. — L'église cathédrale française. . 237

Chapitre XII. — Le *Nain-Jaune*. — Son histoire. — Le colonel Bory de Saint-Vincent. — M. Étienne. — Arnauld. — De Jouy. — La coalition. — Le journal *embryon*. — Il s'appelle *le journal des Modes*. — Quel est son rédacteur ? — M. Charles Malo. — La quête du journal. — Cauchois Lemaire. — Le donneur d'avis. — Apostasie d'Arnauld. — *La bouche de fer*. — M. Harel. — M. Merle. — M. de Sevelinges.

— Les bons mots de M. de Talleyrand. — Bons mots de Louis XVIII. — Ils ne sont pas d'eux. — On ne prête qu'aux riches. 261

Chapitre XIII. — Murat. — La grande-duchesse Élisa. — Sa lettre. — Le duc d'Otrante. — Florence. — L'insurrection. — Prato. — Les révolutionnaires à Bologne. — Le maréchal Bellegarde. — Lord Castlereagh. — Le consul d'Ancône. — Les faits et les mots. — Le vice-roi à l'Empereur. — Le comte de Niepperg. — Le roi Joachim. — Les secrétaires deviennent aides-de-camp. — Le général Bianchi. — Bataille de Tolentino. — Défaite de Murat. — Belles paroles à sa femme. — Colère de l'Empereur. — Amitié pour Lucien. — *Plus de querelles, mon frère, si je suis vainqueur* — Compiègne. — Fontainebleau. — Projet de jouer la comédie. — M. G..... à Sainte-Hélène. — La revue des amis. — Junot. — Duroc. — Lannes. — Bessières. — Tous morts. — Les amis de la tente. — Rapp. — Savary. — Lallemant. — Caulincourt. — Lemarois. — Le duc de Bassano. — Départ de Napoléon. — Fleurus. — Première victoire. — Les cent coups de canon. — Waterloo. — Retour. — L'Élisée. — Napoléon. — Triomphe de Fouché. — Lettre du colonel d'Almeïda. — Détails intéressans. — La séance des cent-jours. — L'abdication. — L'Empereur hors la loi. — Le commandant de la garde du corps législatif. — Le général Dugommier. — Le général O'Hara. — Fouché. — Son front ne pâlit plus. 296

FIN DE LA TABLE.

